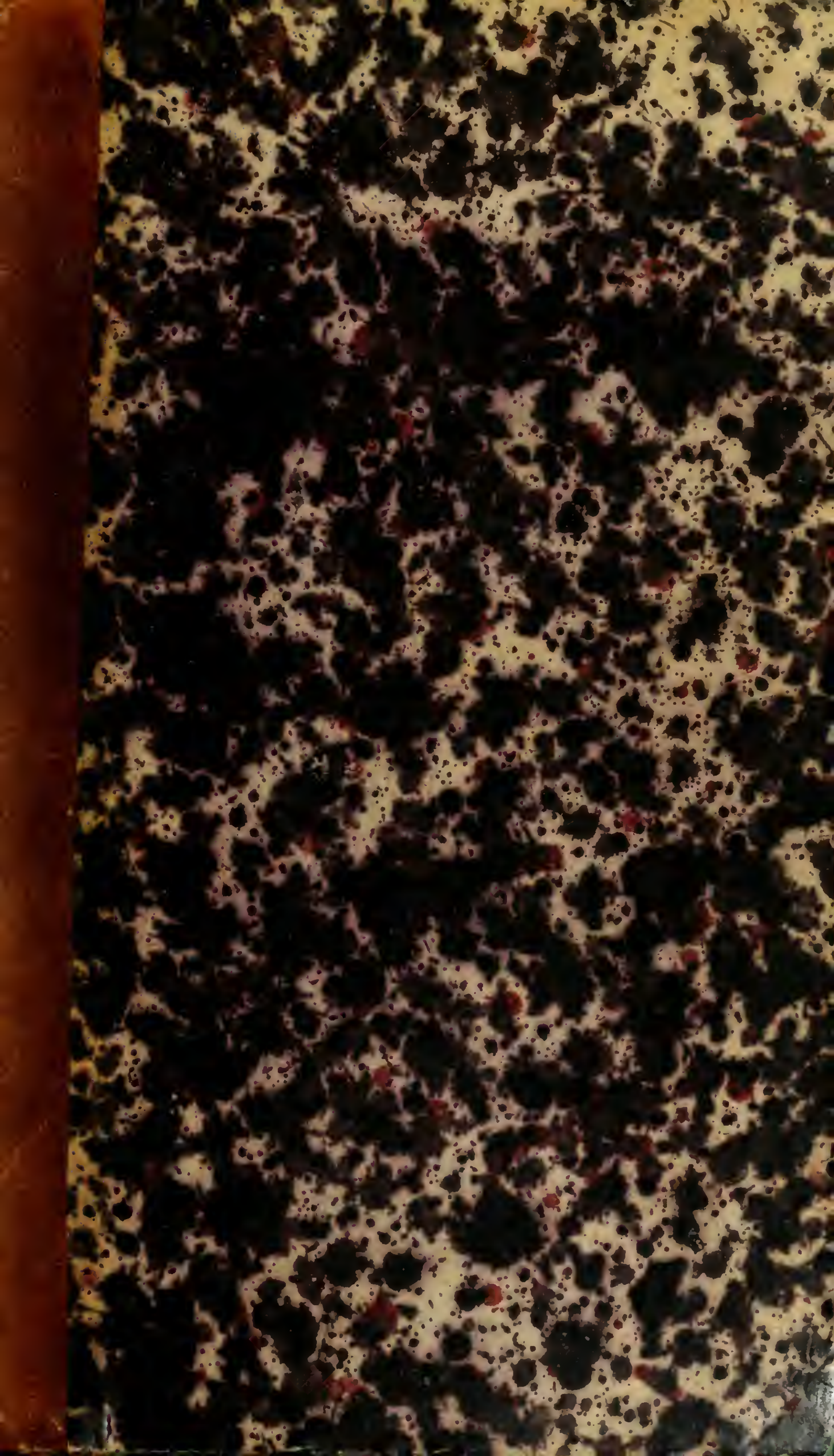
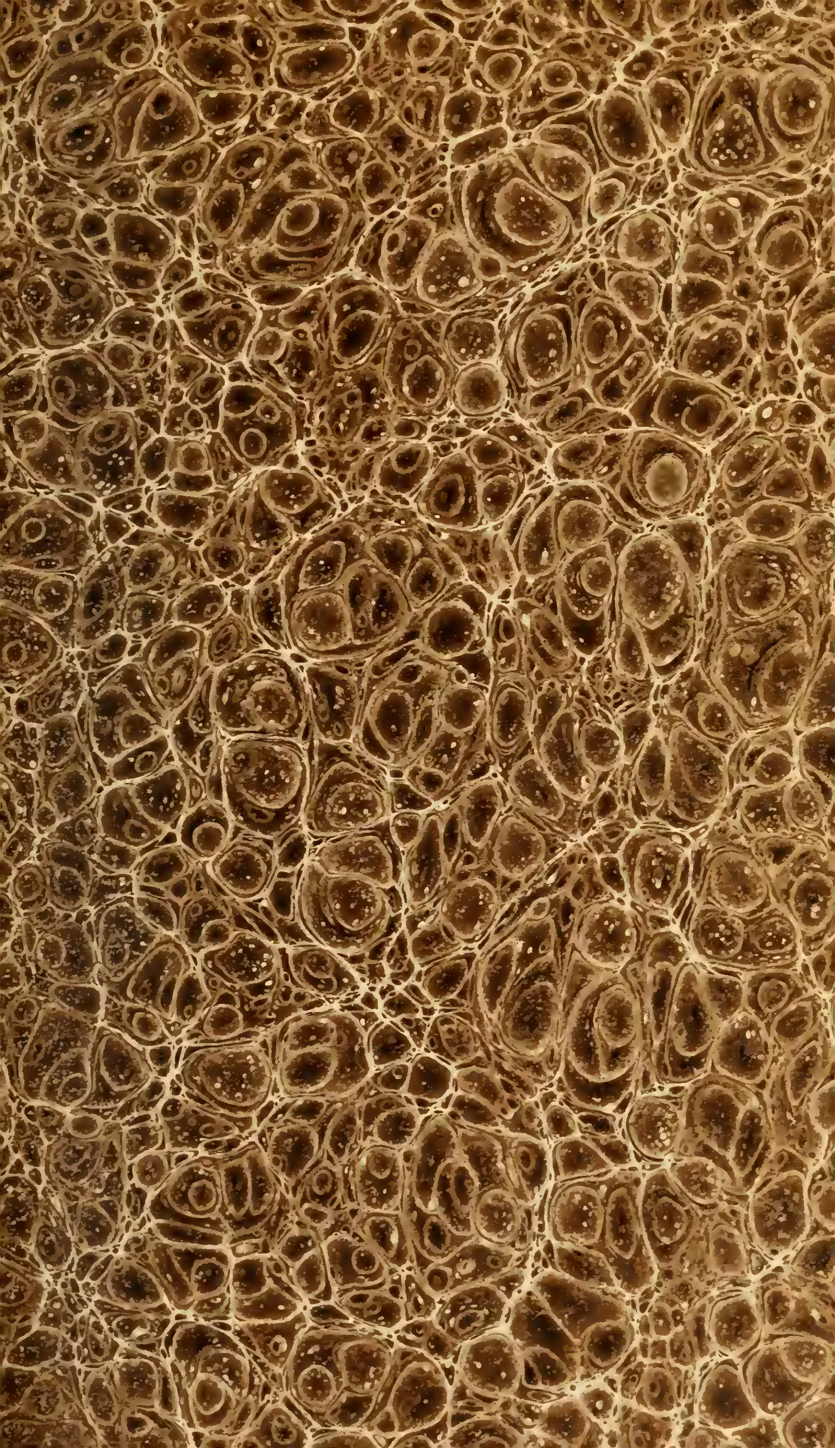


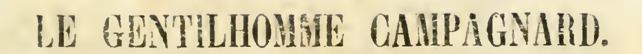




PQ
2196
.B4
G4
1846
v.5-6
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/legentilhommecam05bern



LE GENTILHOMME CAMPAGNARD.

En Vente.

LES TROIS MOUSQUETAIRES,
Par Alexandre Dumas.

VINGT ANS APRÈS.
Par Alexandre Dumas.

LE COMTE
DE MONTE-CRISTO
Par Alexandre Dumas.

SANS DOT
Par madame Charles Reybaud.

LE COQ DU CLOCHER.
Par l'auteur de JÉRÔME PATUROT.

MADAME JEAN.
Par J.-M. Brisset.

LE CHATEAU D'AUVERGNE,
Par Élie Berthet.

LA DAME DE MONSOREAU
Par Alexandre Dumas.

LA VIE DE SOLDAT
ou les Casernes de Paris,
Par ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

LE DERNIER COLONEL
Par JULES DE SAINT-FÉLIX.

Une Nuit dans les Bois, par PAUL LACROIX.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine).

LE GENTILHOMME CAMPAGNARD,

PAR CHARLES DE BERNARD.

5



PARIS
PÉTION, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
DE EUGÈNE SUE, ALEXANDRE DUMAS, ETC.,
11, rue du Jardinet.

1847

I

Une exécution.

La visite du maître de forges était si imprévue, si peu probable, en un mot si étrange, que le marquis crut d'abord avoir mal entendu le nom prononcé par le domestique ; mais presque aussitôt il ne put conserver aucun doute, et d'un air de froide politesse, il fit quelques pas au-devant de son adversaire politique.

M. Grandperrin était entré dans le salon avec la dignité étudiée d'un homme qui connaît, ou plutôt s'exagère l'importance de ses moindres démarches ; après avoir adressé à madame de Châteaugiron et à sa mère un salut cérémonieux, il s'inclina plus légèrement devant le marquis, et lui dit d'une voix posée, de manière à être entendu de tout le monde :

— Je m'empresse, Monsieur, à mon retour de Rancenay, d'où je suis arrivé il y a quelques minutes seulement, de venir vous exprimer la profonde indignation que m'inspirent les scènes de désordre qui ont eu lieu devant votre château. Je vous prie d'être assuré que si je m'étais trouvé chez moi lorsqu'elles ont commencé, je serais accouru des premiers vous offrir mes services ; et maintenant en-

core, quoique j'espère que ces déplorables excès ne se renouvelleront pas, je viens mettre à votre disposition la faible influence que je puis avoir dans la commune.

Quoique empreintes d'une certaine emphase, les paroles du maître de forges étaient si évidemment inspirées par un sentiment honnête et loyal, que Châteaugiron sentit s'évanouir aussitôt les soupçons involontaires qu'avait éveillés dans son esprit la perfide insinuation du curé Dommartin.

— Monsieur, répondit-il d'un air ouvert, je vous remercie de la preuve d'intérêt que vous voulez bien me donner, et dont je dois être d'autant plus reconnaissant que notre position respective...

— Monsieur, interrompit M. Grandperrin,

on peut avoir des intérêts opposés, on peut être engagé dans une rivalité politique, on peut même se trouver en procès, sans pour cela manquer à ce qui me paraît un des premiers devoirs de la vie sociale. Selon moi, quels que soient leurs désaccords momentanés, tous les honnêtes gens se doivent réciproquement secours et assistance.

— C'est aussi mon avis, Monsieur, et je vous prie de croire que si l'occasion s'en présentait, je m'empresserais de mettre en pratique à votre égard les principes que vous venez d'établir.

— Je crois pouvoir répondre de tous les ouvriers de ma forge ; cependant, si l'on découvre que quelques-uns d'entre eux aient pris part à ces scènes déplorables, je vous

prie de vouloir bien m'avertir, ils seront renvoyés sur-le-champ.

Le marquis s'inclina en silence.

Jusque là M. de Vaudrey, quelque déplaisir que lui eût fait éprouver d'abord la visite du maître de forges, n'avait pu s'empêcher de trouver que cette démarche, au fond, ne manquait ni de générosité ni de convenance; mais son dépit se ralluma lorsqu'il eut entendu le mari de Clarisse reprendre la parole pour dire à Héraclius avec un sourire qui visait à la finesse :

— Je crois, monsieur le marquis, que vous connaissez madame Grandperrin?

— Pardieu! je défie qu'on soit plus mari

que cela ! se dit le baron en se mordant la moustache.

— En effet, Monsieur, répondit Châteaugiron qui eut peine à dissimuler son embarras ; j'ai eu quelque part l'honneur... de me rencontrer avec madame Grandperrin, avant son mariage.

— En ce cas, poursuivit le mari sans défiance, en continuant de sourire, je prendrai la liberté de vous faire observer que vous êtes beaucoup plus avancé avec ma femme, que je ne le suis moi-même à l'égard de madame la marquise.

— J'espère bien, morbleu ! qu'il en sera toujours ainsi ! pensa Héraclius.

— Tu ne sais pas, triple aveugle que tu es,

jusqu'à quel point tu dis vrai, grommela de son côté le baron de plus en plus impatienté, va ton chemin, tu feras de belles affaires si je n'y mets ordre.

— Ne pensez-vous pas, reprit M. Grandperrin en se penchant confidentiellement vers Châteaugiron, que puisque j'ai l'honneur de me trouver en présence de madame la marquise, honneur auquel j'étais loin de m'attendre, car si j'avais pu le prévoir, je ne serais pas entré si librement; ne pensez-vous pas qu'un petit bout de présentation.....

— Madame, dit le marquis en se retournant brusquement vers sa femme, je vous présente M. Grandperrin, un de nos voisins de campagne les plus honorables et le plus justement considérés.

Complètement ignorante des évènements accomplis avant son mariage, madame de Châteaugiron accueillit par un gracieux sourire la profonde salutation du maître de forges, dont le procédé honnête et les offres de service lui parurent mériter un accueil particulièrement bienveillant, quelque soupçon qu'eût cherché à faire planer sur lui le rancunier ecclésiastique.

Dans nos meilleures démarches, il entre presque toujours, et le plus souvent à notre insu, une arrière-pensée d'intérêt personnel. Ainsi que nous l'avons dit, établir des relations de voisinage et, si cela devenait possible, d'intimité, entre la forge et le château, était le rêve du riche industriel, surtout depuis qu'il avait épousé en secondes noces une femme dont la naissance, l'éducation et les

manières distinguées ne pouvaient manquer, selon lui, de lui faire à lui-même le plus grand honneur. Pour voir, à cet égard, ses désirs réalisés, nul doute qu'il n'eût consenti à transiger avec le marquis au sujet de leur procès, et même à se désister de sa candidature. Il avait donc éprouvé une véritable satisfaction en trouvant, à propos des désordres qui venaient de troubler la tranquillité habituelle du bourg, une occasion plausible et même honorable de se présenter au château. Maintenant que le premier pas était fait, il s'agissait de gagner du terrain; ce fut à quoi le maître de forges procéda sans délai.

— Madame la marquise, dit-il après s'être assis, j'ai en effet l'honneur d'être un de vos plus proches voisins, et j'ose espérer que

vous voudrez bien permettre à Madame Grandperrin et à moi de profiter quelquefois...

Une brusque interruption du gentilhomme campagnard ne permit pas à M. Grandperrin d'achever sa phrase.

Depuis quelques instants M. de Vaudrey se trouvait entre deux colères : les inculpations hypocrites du curé Dommartin avaient causé l'une, la visite du maître de forges était le sujet de l'autre. Ne pouvant sans inconvénient exprimer à ce dernier à quel point il trouvait ridicule sa cécité conjugale, il se dédommagea de cette contrainte aux dépens du jeune prêtre dont la position ne lui parut pas mériter les mêmes ménagements.

— Vous arrivez fort à propos pour nous

donner votre avis, dit-il à M. Grandperrin en l'interrompant au beau milieu de sa requête; au moment où vous êtes entré nous commencions une petite enquête en attendant celle de la justice; nous nous demandions quels pouvaient être les instigateurs de l'émeute de tout à l'heure.

— Quels qu'ils soient, répondit le maître de forges, assez contrarié de cette interruption, ils méritent d'être sévèrement punis.

— C'est aussi notre opinion; mais pour être punis il faudrait d'abord qu'ils fussent connus.

— Ils le seront, on doit l'espérer; vos soupçons, sans doute, sont déjà tombés sur quelqu'un?

— Oui ; mais les avis sont partagés.

— Voyons, mettez-moi au fait ; je connais le pays presque aussi bien que M. le juge de paix et que M. le maire, et en réunissant nos lumières il est difficile que nous n'arrivions pas à un résultat.

— M. Bobilier, poursuivit le baron, prétend que le coup a été monté par Toussaint Gilles et son club.

— Je crois, répondit le maître de forges que du premier pas M. le juge de paix a atteint le but. Depuis bien des années, toutes les fois qu'il est arrivé du désordre dans la commune, c'est toujours de l'auberge du *Cheval-Patriote* que l'impulsion est partie ; Toussaint Gilles est un démocrate, un radical, un communiste, fort mauvais drôle,

d'ailleurs; je ne serais donc nullement étonné qu'en haine de la noblesse et de la fortune de M. le marquis, car les gens de cette espèce détestent toutes les supériorités sociales, il eût organisé cette scène, qui semble empruntée aux mauvais jours de la Révolution.

— Nous sommes tous du même avis.... à l'exception pourtant de M. le curé, ajouta le gentilhomme campagnard d'une voix incisive.

— Ah! ah! dit M. Grandperrin en jetant au jeune prêtre un regard oblique; M. le curé n'est pas de cet avis?

— Non, reprit M. de Vaudrey, qui de son côté arrêta sur l'individu dont il parlait son œil ferme et perçant; les soupçons de M. le

curé sont tombés sur une autre personne ; mais il va vous expliquer cela lui-même.

En voyant la tournure que prenait la conversation, M. Dommartin avait paru éprouver un malaise étrange et croissant, comme si les fleurs brodées sur la tapisserie de son fauteuil eussent été autant de charbons enflammés.

— Monsieur le curé, vous trouvez-vous mal ? s'écria traîtreusement M. Bobilier en affectant un air alarmé ; tout à l'heure vous étiez rouge, ensuite vous avez pâli, et voilà maintenant que vous devenez vert.

— Vicomte, dit Madame Bonvalot en tendant son flacon à Langerac, veuillez passer cela à M. le curé. Il me paraît effectivement

tout défait; cette scène abominable est peut-être cause qu'il est encore à jeun, et après un sermon si pathétique... Avez-vous besoin de prendre quelque chose, monsieur le curé?

— Madame la douairière est mille fois trop bonne, balbutia le jeune prêtre, après avoir pris machinalement le flacon que lui présentait Langerac: je n'ai besoin de rien... quoiqu'en effet je me sente mal à mon aise... Je ne sais à quoi attribuer...; la chaleur sans doute... il me semble que le grand air me ferait du bien.

En prononçant ces derniers mots, le curé Dommartin fit un mouvement pour se lever, mais il fut prévenu par M. de Vaudrey qui quitta prestement le siége où il était assis.

— N'est-ce que de l'air qu'il vous faut? il est facile de vous en donner, dit le baron, qui en un clin-d'œil eut ouvert toutes grandes les deux fenêtres du salon.

Le curé retomba sur son fauteuil, et, pour se donner un maintien, il approcha de son nez le flacon de Madame Bonvalot.

M. de Vaudrey vint se rasseoir.

— Pendant que M. le curé, dit-il avec une douceur traîtresse, se remet de l'espèce de défaillance que lui a causée, selon Madame Bonvalot, son jeûne d'aujourd'hui, je vais vous dire, mon cher Grandperrin, sur qui sont tombés ses soupçons.

— Permettez, monsieur le baron, inter-

rompit le prêtre dont les lèvres blêmes frémissaient convulsivement, il me semble que vous avez mal compris ce que j'ai dit, et je vous demanderai la permission de m'expliquer moi-même.

— Vous vous expliquerez, monsieur le curé, j'y compte bien ; mais auparavant permettez-moi de mettre M. Grandperrin au courant.

La physionomie et le maintien du jeune ecclésiastique avaient une telle expression de dépit, d'humiliation, de crainte et de sourde rage, que la marquise, à qui ses manières humbles et doucereuses avaient déplu de prime-abord, éprouva cependant cette sorte de commisération qu'inspire le spec-

tacle d'une torture, si peu digne d'intérêt que soit par lui-même le patient.

— Héraclius, dit-elle tout bas en se penchant vers son mari, ce pauvre curé est au supplice ; n'y aurait-il pas moyen de changer la conversation?

—Essayer d'arrêter mon oncle au moment où il est en train d'exécuter un homme dont il croit avoir à se plaindre ou qui lui est seulement antipathique ! j'aimerais autant aller chercher un daim entre les griffes d'un lion, repondit le marquis ; que le curé s'en tire comme il pourra ! C'est un petit tartufe qui me déplaît fort avec ses basses flatteries, et dont je prierai mon oncle d'Autun de nous débarrasser le plus tôt possible.

— Un moment avant votre arrivée, mon

cher Grandperrin, avait dit pendant ce temps-là le baron avec un flegme parfait, M. le curé nous disait que pour découvrir les véritables auteurs du dramatique épisode qui a animé cette matinée, il fallait remonter beaucoup plus haut que Toussaint Gilles, remonter le plus haut possible, sans cependant sortir de la commune.

— Monsieur le baron, balbutia M. Dommartin, je vous supplie de me permettre...

— Permettez-moi vous-même d'achever, monsieur le curé; deux mots encore, et je vous céderai la parole.

— Le jésuite n'en réchappera pas, se dit le vieux juge de paix à qui la déconvenue de

son ennemi causait, nous devons l'avouer, une satisfaction féroce.

— En entendant M. le curé prétendre que pour découvrir l'instigateur de notre petite émeute il fallait remonter le plus haut possible, sans toutefois sortir de la commune, je lui ai fait observer que de la sorte on arriverait directement à mon neveu. A cela M. le curé a répondu qu'évidemment ses paroles ne pouvaient s'appliquer ni à mon neveu ni à moi-même. — N'est-ce pas là ce qui a été dit de part et d'autre? ajouta le baron en s'adressant au vieux magistrat, en qui, dès qu'il s'agissait de mettre à mal le prêtre ultramontain, il était bien assuré de trouver un allié plein d'ardeur.

— Mot à mot, Monsieur le baron, répon-

dit M. Bobilier qui ne dissimulait qu'avec peine sa jubilation intérieure ; il est impossible de faire un exposé plus exact et plus vrai.

— Monsieur le baron, dit le curé après avoir lancé au vieux juge de paix un regard vindicatif auquel celui-ci riposta par le plus dédaigneux sourire, m'est-il enfin permis...

— Un mot encore, Monsieur le curé, et j'ai fini. M. le juge de paix et M. le maire ici présents ne pouvant être sérieusement mis en cause, il ne reste dans la commune que trois personnes de quelque importance à qui puisse s'appliquer votre accusation : M. Grandperrin...

— Moi ! s'écria le maître de forges stupéfait.

— Laissez-moi achever, mon cher Grandperrin. Il ne reste, dis-je, que trois personnes sur qui puissent tomber les soupçons : M. Grandperrin, mon neveu et moi. Mais M. le curé ayant bien voulu déclarer qu'il croyait à l'innocence de mon neveu ainsi qu'à la mienne, il ne reste plus en définitive qu'un seul accusé, M. Granperrin, à qui je laisse maintenant le soin de se tirer d'affaire comme il pourra.

— C'est ce maître Escobar qui sera diablement habile si, avec toutes ses ruses jésuitiques, il parvient à s'en tirer ! se dit le juge de paix en se frottant les mains d'un air de satisfaction sournoise, tandis que M. Grandperrin s'élançait de son fauteuil, pâle de colère et d'indignation.

— Monsieur, dit le maître de forges au curé avec une véhémence qu'il s'efforçait de modérer par égard pour madame de Châteaugiron, quelque autorité qui s'attache aux moindres paroles de M. le baron de Vaudrey, j'ai peine à croire qu'il n'y ait pas ici un malentendu.

— Ce n'est pas autre chose en effet, s'empressa de répondre le curé Dommartin, en faisant un effort surnaturel pour affermir sa voix et sa contenance.

— Il me paraît impossible que vous ayez pu m'accuser d'être l'instigateur des désordres qui viennent d'avoir lieu.

— Je vous assure, monsieur Grandperrin, que je n'y ai pas songé un seul instant.

— Ce serait une calomnie si déloyale, si lâche, si infâme, poursuivit le maître de forges en élevant la voix malgré son désir de se contenir, que si je pouvais y croire, je m'adresserais à l'instant même aux tribunaux pour la confondre publiquement et obtenir une réparation éclatante.

— Réparation que je m'empresserais d'offrir de moi-même si je me sentais coupable, dit d'un air patelin le jeune prêtre ; mais je le répète, il n'est jamais entré dans ma pensée d'attribuer à un homme aussi honorable sous tous les rapports que monsieur Grandperrin, la moindre part dans un attentat qui nous révolte tous. A moins d'être en démence, comment une pareille idée aurait-elle pu me venir ? Monsieur le baron, à mon grand regret, a mal compris ce que je

voulais dire, et s'il m'avait permis de m'expliquer...

— Allons, Monsieur le curé, interrompit M. de Vaudrey d'un air sardonique, ayez donc le courage de votre opinion ; vous croyez monsieur Grandperrin un artisan de troubles, un chef d'émeutes, eh bien ! dites-le lui hautement en face, comme vous venez de le dire tout à l'heure en son absence.

— Au nom du Dieu que je sers, dit le jeune prêtre en allongeant le bras par un geste dont la solennité se trouvait gâtée par un tremblement visible, je proteste contre l'interprétation donnée à mes paroles; je prends à témoin madame la douairière, madame la marquise, tout le monde enfin, que

je n'ai pas même prononcé le nom de monsieur Grandperrin.

— Vous n'avez pas prononcé son nom, c'est parfaitement vrai ; mais vous l'avez désigné lui-même trop clairement pour qu'il fût possible de ne pas le reconnaître, reprit le baron, qui semblait prendre un plaisir particulier à prolonger la torture du patient; ainsi donc, Monsieur le curé, au lieu de soutenir votre dire, ainsi que doit le faire tout homme franc et loyal, pourquoi vous retrancher derrière une équivoque? pourquoi surtout, à propos de cette équivoque qui ne saurait rentrer dans la classe des mensonges pieux, invoquer le nom du Dieu que vous servez, dites-vous, et que nous servons nous-mêmes, car pour cela il n'est pas indispensable de porter une soutane? ce

nom est grand et saint, songez-y, Monsieur le curé !

— . . . . Pontife, il est des dieux !

dit à l'oreille de sa femme le marquis, à qui les paroles de M. de Vaudrey et son regard sévèrement fixé sur le prêtre aux abois, venaient de rappeler la dernière scène du *Paria*.

—J'atteste madame la douairière... j'atteste madame la marquise... j'atteste Monsieur le marquis... s'écria le curé Dommartin en tournant successivement son visage effaré vers les différentes personnes dont il invoquait le témoignage ; mais cet appel pour ainsi dire suppliant, n'eût pas le résultat qu'il en espérait. Le marquis n'y répondit qu'en affectant une froide gravité ; madame

de Châteaugiron, en apparence exclusivement occupée de la petite Pauline, parut n'avoir pas entendu; la douairière enfin, quoique fort disposée à soutenir le jeune prêtre, n'osa prendre son parti quand elle vit que l'opinion générale se prononçait contre lui; car à part Langerac, qui semblait absorbé par ses propres réflexions, tous les autres témoins de cette scène étaient évidemment hostiles à l'ambitieux ecclésiastique : M. Bobilier, sa tabatière ouverte à la main, y puisait coup sur coup des prises copieuses qu'il aspirait à mesure d'un air épanoui ; moins expansif que le juge de paix, Amoudru, au fond, n'était guère moins content, car, quel est le maire de village qui n'ait eu quelque maille à partir avec son curé ? Quant au baron et au maître de forges, ils tenaient entre deux feux M. Dommartin,

qui n'essuyait la bordée de l'un que pour recevoir aussitôt celle de l'autre.

— Monsieur le curé, dit M. Grandperrin avec un accent ou l'indignation se trouvait remplacée par une sorte de pitié dédaigneuse, le fait que vous impute M. le baron de Vaudrey est constant pour moi dès à présent ; mais la manière dont vos délations me semblent avoir été accueillies ici me dispense d'y attacher la moindre importance. Il est des procédés auxquels un honnête homme ne doit répondre que par le mépris, et le vôtre est de ce nombre.

— Monsieur ! interrompit le jeune prêtre dont les yeux parurent lancer, non pas des éclairs, mais du venin, si je ne devais pas respecter la robe que je porte...

— Si je ne la respectais pas moi-même, interrompit à son tour le maître de forges, et surtout si je ne respectais pas le lieu où je me trouve, j'aurais déjà répondu à vos calomnieuses accusations autrement que par des paroles.

— Des menaces... balbutia M. Dommartin en se levant.

— Prenez-le comme il vous plaira, répondit l'industriel d'un air de hauteur.

— Monsieur Grandperrin, dit Héraclius, qui jugea nécessaire d'intervenir, par égard pour ces dames, si ce n'est pour moi, veuillez mettre fin à une scène pénible qui a déjà duré trop longtemps.

— Vous devez me pardonner, Monsieur le

marquis, la vivacité que j'ai pu mettre à repousser une accusation...

— Qui ne saurait vous atteindre et à laquelle je n'ai pas ajouté foi un seul instant.

— Eh quoi! Monsieur le marquis, dit le curé Dommartin d'une voix altérée, est-il possible que vous ayez si mal compris des paroles qui me sont échappées par excès de zèle, et qui dans tous les cas n'avaient pas l'intention qu'on veut leur attribuer?

— Monsieur le curé, répondit Châteaugiron de l'air le plus froid, je ne vous cacherai pas que j'ai compris vos paroles absolument comme mon oncle les a comprises lui-même.

— En ce cas, reprit le jeune prêtre, à qui cette déclaration acheva de faire perdre contenance, puisque ma conduite est si mal interprétée... puisque mes bonnes intentions ont été méconnues... et que tout le monde ici refuse de prêter l'oreille à ma justification... il me semble... qu'il ne me reste plus... qu'à offrir au Dieu qui lit dans les cœurs... la mortification qu'on me fait subir en ce moment... mortification bien cruelle... mais qui n'est rien au prix des tourments que Notre-Seigneur a soufferts lui-même sur sa croix.

— Tu ferais mieux de citer le mauvais larron, grommela M. Bobilier.

— Je me retire donc... poursuivit le curé en affectant un air de résignation et d'humi-

lité qui dissimulait mal son profond désappointement.

— Bon voyage ! ajouta entre ses dents le juge de paix.

En voyant que le marquis, auquel il avait adressé particulièrement ses dernières paroles, conservait un air glacial et ne faisait pas un seul geste pour le retenir, le curé Dommartin parut perdre complètement la tête ; le front couvert de sueur, l'œil fixe, la bouche entr'ouverte, il se mit à adresser machinalement de droite et de gauche plusieurs saluts dont le plus profond, par un hasard dérisoire, tomba sur M. Bobilier ; puis il traversa le salon d'un pas mal assuré, non sans se heurter aux tables et aux fauteuils

qu'il trouva sur son passage, et finit par sortir en se trompant de porte, comme fait Mathan dans *Athalie,* après la foudroyante apostrophe de Joad.

II

Un mari.

Un silence de quelques instants suivit la retraite ou plutôt la déroute de M. Dommartin.

— Ma foi, dit tout à coup le baron de Vaudrey d'un air satisfait, n'en déplaise à messieurs les patriotes, la journée me semble bonne, puisqu'elle nous débarrasse de ce

prestolet. Il y a longtemps que je le guette, et j'ai été charmé de le prendre en flagrant délit.

— Je m'intéresse fort peu à M. Dommartin, dit à son tour Madame de Châteaugiron ; dès la première vue je lui ai trouvé l'air faux, et ses manières insinuantes et mielleuses m'ont paru indignes du caractère dont il est revêtu ; mais pourtant, continua-t-elle en adressant au baron un regard de doux reproche, j'aimerais autant, je l'avoue, que vous l'eussiez exécuté, comme dit M. de Châteaugiron, partout ailleurs qu'ici.

— Voilà le désagrément des oncles barbus et bourrus, répondit M. de Vaudrey en riant, ce sont de vrais paysans du Danube ou plutôt d'abominables loups toujours prêts à

mordre. Vous venez d'avoir, ma chère nièce, un échantillon de mon amabilité, et je dois vous prévenir qu'il m'arrive assez souvent d'être aussi aimable qu'aujourd'hui.

— Cela nous promet une compagnie bien agréable ! murmura entre ses dents Madame Bonvalot.

— Mon oncle se fait plus méchant qu'il n'est, dit le marquis à sa femme ; d'ailleurs en cette occasion je trouve qu'il a parfaitement eu raison de châtier vertement M. Dommartin, et, s'il ne s'en était pas chargé, j'allais le faire, tant le procédé de ce doucereux personnage m'a paru odieux.

— Tu me feras le plaisir d'écrire sans re-

tard à monseigneur d'Autun pour qu'il ait l'extrême bonté de nous en débarrasser, reprit le baron.

— J'y avais déjà songé.

— A la bonne heure. Si je jouissais du moindre crédit près de mon cher cousin, il y a longtemps que l'affaire serait faite ; mais, en ma qualité d'ancien lieutenant-colonel de cuirassiers, je passe à ses yeux pour l'impie Achab, et il suffirait que je lui demandasse quelque chose pour qu'il fît précisément le contraire ; tandis que toi, tu es son benjamin, et il n'a rien à te refuser, écris-lui donc.

— Dès demain.

— Qu'il nous envoie, au lieu de ce petit porte-soutane, un bon vieux curé ; ce sont les meilleurs.

— Certes oui, dit le juge de paix d'un air de vive approbation.

— Gallican surtout, n'est-ce pas, Bobilier? reprit le baron en riant.

— De ceux-là, il n'y en a plus guère, répondit le vieux magistrat avec un accent de regret ; tous les prêtres d'aujourd'hui sortent du séminaire dix fois plus ultramontains que le Pape.

— Enfin, gallican ou non, un prêtre franc et loyal, et non un ambitieux hypocrite

comme ce Dommartin. Prie notre vénérable parent, poursuivit le baron, de nous choisir le dessus de son panier ; un curé surtout qui ne prêche pas trop longuement; et s'il savait jouer aux échecs, il ne me conviendrait que mieux.

— Mon oncle, dit Madame de Château-giron en souriant, je ne prêche ni peu ni beaucoup, mais en revanche je joue aux échecs.

— Vraiment! s'écria M. de Vaudrey d'un air radieux, mais aussitôt il ajouta en changeant d'accent : — Eh bien, je vous plains, ma belle nièce, car je suis un joueur détestable, et quand je perds la partie, me voilà en colère pour deux heures au moins.

— J'en sais quelque chose, dit le maître de forges avec un sourire railleur.

— Vous, Grandperrin, vous n'êtes pas de force !

— Toujours est-il que c'est moi qui vous dois une revanche.

— Si je me suis laissé battre, c'est par pure courtoisie, et je vous rendrai la tour au lieu du fou tant qu'il vous plaira. Mais, en attendant, expliquez-nous donc ce que vous avez fait à ce tartufe de Dommartin ; il me paraît impossible que sa diffamation n'ait pas une cause ; pour qu'il ait essayé traîtreusement de vous faire passer ici pour l'instigateur de cette ridicule émeute, il faut qu'il ait contre vous quelque grief.

— Son grief, le voici, répondit M. Grandperrin avec un sourire plein d'amertume ; depuis qu'il est arrivé à Châteaugiron, il n'est sorte de prévenances dont il n'ait été comblé chez moi ; son couvert a été mis tous les jours à ma table ; il a puisé dans ma bourse pour ses aumônes, à discrétion, je puis le dire ; Madame Grandperrin et ma fille ont renouvelé pièce à pièce, par leurs cadeaux continuels, le mobilier de son église ; voilà les seuls griefs qu'il puisse avoir contre moi.... à moins pourtant que ce ne soit une lettre que Madame Grandperrin lui a écrite hier soir...

— Madame Grandperrin lui a écrit ! interrompit vivement le gentilhomme campagnard ; alors je comprends tout.

— En ce cas, vous êtes plus avancé que moi.

— Vous n'avez pas lu cette lettre ?

— Non.

— Ni moi non plus ; mais je crois en deviner le contenu. Hier Madame Grandperrin m'a paru profondément blessée des procédés ingrats dudit curé, et je parierais qu'elle ne lui a écrit que pour l'inviter à cesser ses visites à la forge.

M. de Vaudrey avait deviné en effet.

Orgueilleuse autant qu'indignée, Clarisse n'avait pas voulu laisser au curé Dommartin

le bénéfice d'une rupture qu'il prétendait évidemment exploiter dans l'intérêt de son ambition, en s'en faisant un mérite auprès du marquis ; elle lui avait donc signifié, dans une lettre toute empreinte d'une vindicative ironie, le congé le plus méprisant qui puisse sortir de la plume d'une femme offensée. De là le courroux du bilieux ecclésiastique, de là sa rancune, de là sa calomnie.

— Madame Grandperrin est bien capable, en effet, d'avoir fait ce que vous dites là, reprit le maître de forges avec un sourire d'orgueilleuse satisfaction ; polie avec tout le monde, elle ne pardonne pas un manque de procédés. A cet égard elle pousse la susceptibilité fort loin ; et j'ose ajouter qu'elle en a le droit : quand on est une La Gennetière...

— La Gennetière! répéta involontairement Langerac, qui, depuis qu'il avait reconnu le gentilhomme campagnard, n'avait pas ouvert la bouche une seule fois.

— Oui, Monsieur, reprit M. Grandperrin en se tournant vers le vicomte, La Gennetière est le nom de famille de ma femme ; peut-être la connaissez-vous, car vous êtes, je crois, de Paris, et elle l'a habité longtemps.

— Je ne suis pas de Paris, répondit Langerac, qui, à son tour, examina le maître de forges avec une curiosité mêlée d'embarras ; il n'est pas probable que j'aie jamais eu l'honneur d'y rencontrer Madame Grandperrin... Mais le nom de La Gennetière ne m'est pas inconnu.

— Il est, en effet, assez connu, en Bourgogne surtout, pour que vous ayez pu l'entendre prononcer. — Monsieur le marquis, poursuivit le vaniteux industriel en se retournant vers Héraclius, vous ignorez peut-être que Madame Grandperrin a l'honneur d'être alliée à votre famille ?

A cette interpellation imprévue, M. de Vaudrey et Châteaugiron échangèrent involontairement un regard expressif.

— Il y tient ! se dit le baron, dont le courroux se ralluma ; il ne sera pas content qu'il n'ait forcé sa femme d'embrasser mon neveu sous prétexte de parenté !

— J'ignorais en effet, Monsieur, balbutia

le marquis, au moins aussi embarrassé que venait de l'être Langerac, qu'il y eût eu quelque alliance entre la famille de Madame Grandperrin et la mienne.

— Comment donc! repartit le maître de forges avec un sourire plein de suffisance, il n'y en a pas eu une seule, il y en a eu plusieurs, et M. de Vaudrey le sait bien.

— Il y en a eu une surtout dont tu ne te doutes guère, pauvre aveugle! dit le baron entre ses dents.

— Philibert de La Gennetière, dont j'ai le portrait dans mon cabinet, poursuivit M. Grandperrin d'un air d'emphase, le preux Philibert de La Gennetière, capitaine

d'une compagnie d'ordonnance, chevalier de Saint-Michel, et tué en 1597 au siège d'Amiens, avait épousé la propre sœur du baron de Châteaugiron, qui commandait l'artillerie française audit siège, et à qui Henri IV, en récompense de sa belle conduite, fit présent des deux fauconneaux qui sont encore en ce moment sur la terrasse de M. de Vaudrey.

— Comment ! mon oncle, dit vivement la marquise, les canons que nous avons entendus ce matin ont été donnés à l'un de vos aïeux par Henri IV ?

— C'est vrai, ma nièce, et ce don fut accompagné d'un autre bien plus précieux encore.

— Quoi donc ?

— Une lettre du bon Roi, qui fait le plus bel ornement, je devrais dire le seul ornement de mon modeste salon.

— Mais, en vérité; je suis horriblement jalouse, reprit Mathilde avec enjouement; il me semble qu'en cette circonstance la branche cadette des Châteaugiron a dépouillé la branche aînée.

— Pas tout à fait, car mon frère, voyant le prix que j'y attachais, m'a cédé sans discussion l'autographe et les fauconneaux.

— Je renonce volontiers aux canons, ils font trop de bruit; mais je donnerais tout le mobilier du château pour posséder cette lettre d'Henri IV.

— Eh bien! voyons, l'affaire pourra peut-

être s'arranger, dit M. de Vaudrey qui se pencha vers la jeune femme et poursuivit à demi-voix : — Donnez d'ici à un an un frère à cette jolie petite fille, je serai son parrain, et je vous promets pour cadeau de baptême l'autographe d'Henri IV : est-ce convenu ?

La marquise rougit subitement et baissa les yeux au lieu de répondre ; mais le sourire qui errait sur ses lèvres semblait annoncer qu'elle n'avait aucune répugnance à conclure ce marché.

La conversation continua quelque temps sans que M. Grandperrin parût disposé à mettre un terme à sa visite. De plus en plus contrarié de voir commencer malgré lui des relations dont les suites lui paraissaient offrir plus d'un danger, M. de Vaudrey finit

par s'approcher du maître de forges et lui dit à l'oreille :

— Ah çà, vous ne dînez donc pas aujourd'hui ?

— Si fait ; mais il n'est pas encore l'heure, je pense?

— Comment! il n'est pas l'heure! Faites-moi donc le plaisir de regarder la pendule.

— Une heure trente-cinq minutes! fit M. Grandperrin en jetant les yeux sur le cadran ; ah! diable! moi qui ai du monde à dîner! C'est inconcevable comme le temps passe vite en bonne compagnie !

Le maître de forges se leva, s'inclina révé-

rencieusement devant Madame de Château-giron, et recommençant la phrase qu'avait interrompue à dessein le vieux gentilhomme quelques instants auparavant :

— Madame la marquise, dit-il, j'espère que vous voudrez bien permettre à Madame Grandperrin et à ma fille de profiter quelquefois de la bonne fortune qui vient de leur donner un si agréable voisinage.

— Comment donc, Monsieur, répondit poliment la marquise, c'est moi qui aurai le plaisir de prévenir Madame Grandperrin ; déjà je me disposais à aller la voir.

— A l'autre, maintenant, se dit le baron tandis qu'Héraclius se mordait les lèvres d'un

air soucieux, il est dit que nous n'éviterons pas l'abordage.

— Nous serons comblés, Madame la marquise, véritablement comblés, reprit M. Grandperrin, qui se retira fort satisfait d'avoir atteint son but, et rentra quelques instants après à sa forge, où se passait dans le même moment une autre scène qui devait avoir une grande influence sur les évènements postérieurs de ce récit.

III

Le défaut de la cuirasse.

En voyant les émeutiers ss disperser, Georges Froidevaux avait jugé inutile de rester plus longtemps devant le château, et il s'était dirigé vers la forge, car l'heure du dîner approchait.

Madame Grandperrin, qui voulait avoir un entretien confidentiel avec le jeune avo-

cat, le reçut dans un petit salon où elle se tenait habituellement; sous un de ces prétextes qui ne manquent jamais aux femmes, elle avait éloigné sa belle-fille.

— Vous arrivez à propos, dit-elle à Georges en l'accueillant par un gracieux sourire qui contrastait avec la froideur hautaine qu'elle lui témoignait d'ordinaire, M. Grandperrin n'est pas encore revenu de Rancenay où il est allé ce matin, et je vous avoue que mon isolement, car les domestiques ne comptent pas, commençait à me faire peur. Ne dit-on pas qu'il y a du bruit sur la place du château.

Froidevaux raconta la scène dont il venait d'être témoin.

— Ce que vous m'apprenez là me contrarie vivement, dit Clarisse lorsqu'il eut achevé son récit qu'elle avait écouté toutefois avec une satisfaction à peine dissimulée; M. Grandperrin se trouve engagé dans une lutte politique avec M. de Châteaugiron, et je crains que nos ennemis, tout le monde a les siens, ne cherchent à lui attribuer le désordre qui vient d'avoir lieu.

— Une pareille calomnie tomberait d'elle-même, répondit le jeune avocat ; M. Grandperrin est trop universellement estimé pour qu'il soit possible, à moins de vouloir être démenti par le canton tout entier, de le mêler en rien à cette ridicule échauffourée.

— Vous avouez donc que M. Grandperrin jouit de la considération publique ?

— Assurément, Madame.

— Qu'il justifie par son caractère l'estime que tout le monde lui accorde ?

— Je l'ai toujours dit hautement.

— Enfin que c'est un homme probe, loyal, intelligent et de tous points fort honorable ?

— Voilà en effet, Madame, l'opinion que j'ai toujours eue de M. Grandperrin.

— Eh bien, s'il en est ainsi, reprit Clarisse avec un sourire plein de finesse, comment conciliez-vous cette bonne opinion que vous avez de M. Grandperrin avec l'opposition que vous faites contre sa candidature? Ce

vilain médecin Boisselat vous tient donc bien au cœur?

— En aucune façon, Madame; nous avons les mêmes principes politiques, voilà tout.

— Les principes politiques de M. Boisselat! dit Madame Grandperrin d'un ton railleur; comme si le pauvre homme était capable d'enchaîner deux idées! Dites que vous n'aimez pas M. Grandperrin, que vous avez contre lui quelque grief, que vous êtes décidé à le contrecarrer; mais, de grâce, ne me parlez pas des principes politiques de M. Boisselat.

— Je vous jure, Madame, qu'en toute autre circonstance je serais heureux de prouver à M. Grandperrin l'estime que j'ai pour lui;

mais malheureusement il s'agit ici d'une question de parti, et nous sommes enrôlés sous des bannières opposées.

— Pas si opposées que vous voulez bien le dire.

— Mais, Madame, M. Grandperrin est conservateur, et moi je suis de l'Opposition.

— Vous êtes tous les deux, avant tout, du parti des honnêtes gens et des hommes raisonnables ; pourquoi donc quelques petits dissentiments sur des points secondaires vous empêcheraient-ils de vous entendre quand vous êtes déjà d'accord sur le fond ? Voyons, ajouta Clarisse avec un accent de coquetterie enjouée, j'ai mis dans ma tête

de vous séduire, et, à moins que vous n'ayez un cœur de rocher, j'en viendrai à bout

— Comme je n'ai nullement un cœur de rocher, répondit Froidevaux en riant, je crois qu'il est prudent que je me retire.

— Mettez-vous là et écoutez-moi, reprit Madame Grandperrin en montrant au jeune avocat, qui avait pris modestement une chaise, une place sur la causeuse où elle-même était assise.

Froidevaux obéit en silence.

— Je vais vous parler comme je parlerais à mon confesseur si j'osais l'entretenir d'intérêts si mondains, dit Clarisse toujours souriante ; je tiens beaucoup à ce que M. Grand-

perrin soit élu membre de ce conseil-général ; j'y tiens tellement que, s'il échoue, je ne m'en consolerai pas.

— Cependant, Madame, un échec de cette nature n'est pas assez sérieux...

— Tout ce qu'il vous plaira ; traitez cela de caprice si vous voulez, je vous répondrai qu'on n'est point femme pour ne pas avoir quelques petits caprices.

— Et vous pourrez ajouter, Madame, que personne plus que vous n'a le droit d'en avoir, répondit Georges, qui, quoiqu'il regardât la belle-mère de Victorine comme l'ennemie de ses amours, s'efforçait en toute occasion de gagner ses bonnes grâces.

— Dois-je tout vous dire? reprit Clarisse en se penchant confidentiellement vers le jeune avocat; eh bien! c'est plus qu'un caprice, c'est pour moi une question d'amour-propre.

— Une question d'amour-propre?

— Oui, vous aurez peut-être de la peine à me comprendre; pour cela, il faudrait être femme comme moi.

— Si cette condition est indispensable, dit Froidevaux en se remettant à rire, vous avez eu tort de me choisir pour confident.

— C'est égal; puisque j'ai commencé, j'achèverai la confession. Écoutez donc mes puérilités avec la gravité convenable, et sur-

tout ne riez plus, car je croirais que vous vous moquez de moi. — Vous saurez, poursuivit Clarisse en affectant une sorte de bouderie enfantine, que je ne puis souffrir cette belle marquise qui nous est arrivée hier.

— Vous la connaissez donc, Madame ?

— Je ne l'ai jamais vue.

— Et vous ne pouvez pas la souffrir ?

— Je la déteste.

— Quoi ! sans la connaître ?

— Voilà de ces choses, dit Clarisse avec un geste mutin, qu'un homme, malgré tout son esprit, ne fera jamais entrer tout seul

dans sa grosse tête carrée. Vous ne comprenez donc pas, cerveau bouché, que depuis mon mariage je suis la femme la plus importante du pays, la dame de la paroisse en un mot, et qu'il est par conséquent tout à fait impossible que je ne prenne pas en haine, avant même de la connaître, cette belle marquise qui, avec son titre, son château, ses livrées et tout son étalage, va me détrôner impitoyablement ! Il me semble pourtant que cela est bien facile à comprendre.

En dépit de sa pénétration, naturelle, Froidevaux fut complètement dupe de cette fausse confidence par laquelle Madame Grandperrin, afin de donner à sa conduite un prétexte plausible et non compromettant, feignait d'éprouver pour Madame de Châ-

teaugiron la haine qu'elle avait vouée en réalité à Héraclius.

— A la bonne heure, répondit-il, vous détestez cette belle marquise...

— Quand je dis belle, l'est-elle d'abord?

— Oui, Madame.

— Vous l'avez donc vue?

— Hier, à son arrivée.

— Et vous l'avez trouvée belle? demanda Clarisse avec un dépit qui cette fois n'avait rien d'affecté, car quelle femme, abandonnée par son amant, n'éprouverait un certain plaisir à trouver laide et ridicule la rivale épousée par le perfide?

— Jolie plutôt que belle, répondit Froidevaux ; rien de très remarquable, mais un ensemble gracieux.

— Grande, ou petite ?

— Elle m'a paru à peu près de votre taille.

— Brune ? blonde ? rousse ?

— Très blonde.

— Une couleur fade... Ah ! pardon, ajouta Madame Grandperrin en arrêtant sur l'amant de Victorine son regard plein de feu ; j'oubliais que je parle devant un admirateur déclaré de la couleur blonde.

— Madame, répondit Georges sans pou-

voir s'empêcher de rougir, mon goût n'a rien d'exclusif, et j'admire tout ce qui me paraît beau.

— Ainsi vous avez admiré cette marquise qui vous a paru si belle?

— Je n'ai fait que l'entrevoir, et d'ailleurs j'étais trop loin pour la bien examiner.

— Et... le marquis, reprit Clarisse d'une voix légèrement altérée, semblait-il s'occuper beaucoup de sa femme?

— Mais oui, autant du moins que j'ai pu le remarquer; et, à vrai dire, continua Froidevaux avec un demi-sourire, il aurait grand tort s'il se relâchait sur ce point, car un au-

tre me paraît s'occuper aussi beaucoup de Madame la marquise.

— Quoi !... un autre... que voulez-vous dire ? s'écria Clarisse avec une extrême vivacité.

— Je plaisante, Madame, répondit le jeune avocat qui parut se repentir des paroles qui lui étaient échappées ; je veux parler de la passion subite et renversante que m'a paru éprouver, à la vue de Madame de Châteaugiron, notre digne juge de paix.

— Vous me trompez... il n'est pas question de M. Bobilier... Vous avez découvert quelque chose...

— Je vous assure, Madame...

— Ne mentez pas ; je lis dans vos yeux un roman tout entier, et vous allez me le raconter.

— Mais quand je vous jure...

— Je vous jure, moi, que nous serons brouillés à mort si vous ne satisfaites pas ma curiosité ; et vous savez, ajouta Clarisse, qui arrêta sur le jeune avocat un regard singulièrement expressif, que vous avez bien quelque intérêt à me ménager...

— Au fait, se dit Froidevaux en capitulant avec sa conscience, pourquoi, par une délicatesse exagérée, risquerais-je de m'en faire une ennemie déclarée, au moment même où elle se montre mieux disposée en ma faveur ? Mon mariage avec Victorine dépend d'elle

seule, car M. Grandperrin ne voit que par ses yeux ; ne serais-je pas bien fou alors de l'irriter contre moi en refusant de satisfaire sa curiosité ?

— Je vous écoute, reprit Madame Grandperrin d'un ton d'impatience.

— J'ai en effet, Madame, découvert quelque chose d'assez singulier, dit Georges avec un reste d'hésitation, mais, comme c'est le secret d'autrui, je craindrais en le divulguant...

— Me le confier, ce n'est pas le divulguer, car je vous promets une discrétion absolue.

— Mais ne commettrais-je pas moi-même une indiscrétion impardonnable ?

— Comment pourriez-vous être tenu de garder un secret qu'on ne vous a pas confié? Ce que vous avez découvert vous appartient sans aucun doute.

— Peut-être avez-vous raison, cependant...

— Mais parlez donc; vous ne savez donc pas ce que c'est que la curiosité d'une femme?

— Eh bien! Madame, puisque vous l'exigez, et qu'il m'est impossible de rien cacher, voici ce que le hasard m'a fait découvrir.

La physionomie et l'attitude de Madame Grandperrin annoncèrent une attention pour ainsi dire dévorante.

— Hier matin, poursuivit Froidevaux, j'ai eu pendant quelques instants pour compagnon de chambre, à l'auberge du *Cheval-Patriote,* où je descends quand je viens ici, un petit jeune homme extrêmement fat, assez joli garçon du reste et qui se dit l'ami intime du marquis de Châteaugiron.

— Ah!... un jeune homme... Savez-vous comment il s'appelle ?

— Le vicomte de Langerac.

— Je ne connais pas ce nom-là ; continuez.

— Il attendait à l'auberge l'arrivée du marquis.

— De la marquise, peut-être? s'écria Clarisse dont les yeux étincelèrent soudain.

— En vérité, dit Froidevaux en souriant, il n'y a aucun plaisir à vous raconter une histoire ; on prépare son récit de manière à en ménager l'intérêt, comme font nos romanciers, et voilà que sans pitié pour le narrateur, vous sautez de la première page au dénoûment.

— J'ai donc deviné ?

— C'est ce que vous saurez, Madame, si vous me permettez de poursuivre.

— Parlez, je suis muette.

— Aussitôt après l'arrivée du marquis,

M. de Langerac est allé s'établir au château; mais par une étourderie que je ne puis attribuer qu'à deux ou trois bouteilles bues par lui en déjeûnant, il a laissé dans la chambre, dont je suis maintenant l'unique locataire, le brouillon d'une lettre...

— Adressée à cette belle marquise? interrompit de nouveau Clarisse, dont la perspicacité naturelle, aiguisée encore par un sentiment vindicatif, devançait les paroles du narrateur.

— Je ne pourrais pas l'affirmer, car il n'y avait pas d'adresse.

— Sur un brouillon! y songez-vous? Puisque ce M. de Langerac est reçu au châ-

teau, il est certain qu'il n'aura pas mis d'adresse à la lettre elle-même.

— En effet, à quoi bon, puisque, selon toute apparence, il l'aura remise en main propre?

— D'ailleurs, une adresse, cela prend de la place, et les amoureux n'en ont jamais trop ; car il est bien convenu que c'est une lettre d'amour?

— Sans aucun doute.

— Vous allez me la montrer, n'est-ce pas ? Cela doit être si amusant à lire, une lettre d'amour !

Quoiqu'elle sût depuis longtemps à quoi

s'en tenir sur l'amusement que peut causer la lecture d'une épître de cette espèce, Madame Grandperrin prononça ces derniers mots d'un air de curiosité ingénue, comme aurait pu faire la pensionnaire la plus ignorante.

— Il m'est impossible de vous satisfaire, répondit Froidevaux.

— Pourquoi donc ?

— J'ai brûlé ce brouillon.

— Quel malheur ! s'écria Clarisse avec un dépit réel ; mais du moins vous l'avez lu attentivement avant de le brûler?

— Je me reconnais coupable de cette indiscrétion.

— Alors, reprit la jeune femme en cherchant ses paroles comme si elle eût craint d'expliquer trop clairement sa pensée, vous avez pu deviner où en est le roman?

— A mi-chemin à peu près, autant que je puis m'y connaître : on remercie déjà, mais on demande encore.

— Je comprends... et ce jeune homme est assez bien, dites-vous?

— Beaucoup moins bien à coup sûr que M. de Châteaugiron; mais on prétend que cela ne fait rien.

— Allons, dit Clarisse avec un rire étrange, la monotonie de notre vie de campagne va être égayée, grâce à cette belle marquise et

à cet agréable vicomte, par un petit drame romanesque dont les détails ne sauraient manquer d'être fort intéressants ; j'espère, monsieur Froidevaux, que vous me tiendrez au courant si vous découvrez quelque chose de nouveau ?

— Pour cela, Madame, il faudrait que le hasard où plutôt le vin de Champagne se mît encore de la partie ; et cela n'est pas probable.

Que la lettre dont Froidevaux avait trouvé le brouillon pût être destinée à Madame Bonvalot et non à sa fille, c'était là une de ces suppositions invraisemblables jusqu'à l'extravagance auxquelles personne ne s'arrête ; et en effet ni Georges ni Madame Grandperrin n'y songèrent un seul instant.

Clarisse fit un effort surnaturel pour refouler au fond de son âme la joie vindicative que venait d'y soulever cet incident, et elle reprit l'attaque décisive qu'elle avait résolu de livrer au jeune avocat.

— Je vous ai expliqué, dit-elle, que l'arrivée triomphante de cette marquise au cœur sensible équivaut, pour moi, à une véritable abdication, et je vous avoue que s'il m'est difficile d'éviter une défaite, je voudrais du moins la retarder le plus possible; si dans cette élection M. le marquis de Châteaugiron l'emporte sur M. Grandperrin, nous serons donc vaincus du premier coup, sans coup férir pour ainsi dire et sans espoir de nous relever jamais! Cette perspective, je ne vous le cache pas, blesse mon amour-propre à un degré inexprimable. Ayez donc

quelque compassion de ma faiblesse, mon bon monsieur Froidevaux, et faites-moi l'aumône, là, entre nous, des voix dont vous disposez ; je ne veux pas avoir l'air de mettre un prix à ce service, je ne prends pas d'engagement, je ne promets rien ; mais je vous jure que vous n'aurez pas obligé une ingrate. Comme femme que vous connaissez depuis longtemps j'aurais déjà des droits à vos bons offices, mais ne ferez-vous rien pour la belle-mère de Victorine ?

Le regard de Madame Grandperrin était si éloquent, sa voix avait une expression si persuasive, le nom dont elle avait adroitement couronné sa péroraison possédait une autorité si souveraine, que le jeune avocat, incorruptible jusqu'alors, se sentit soudainement subjugué ; il avait repoussé victorieu-

sement les offres par lesquelles on s'était efforcé de tenter son ambition, mais comment résister à une attaque dirigée contre son cœur? comment refuser ce qu'on lui demandait au nom de Victorine?

— Après tout, se dit-il en cherchant à excuser à ses propres yeux sa faiblesse, tout le monde dans le pays sait fort bien que ce pauvre Boisselat n'est qu'un mannequin que je mets en avant jusqu'à ce qu'il me soit possible de paraître moi-même sur la scène; si donc il me plaît, à moi qui suis en réalité le candidat sérieux de l'Opposition, de me retirer devant M. Grandperrin, qui aurait le droit d'y trouver à dire?

Après avoir ainsi concilié tant bien que mal les exigences de ses opinions politiques

et les intérêts de son amour, Froidevaux finit par dire à Madame Grandperrin :

— Il est impossible de vous résister, Madame ; disposez de moi.

— Je ne vous remercie pas, répondit Clarisse avec le plus charmant sourire, car je veux laisser ce soin à une personne dont les remercîments vous seront sans doute plus agréables que les miens... je crois l'entendre qui vient.

Un bruit de pas se faisait entendre en effet dans la pièce voisine ; bientôt une des portes du petit salon s'ouvrit, mais, au lieu de Victorine, ce fut M. Grandperrin qui parut.

IV

Projets de vengeance.

La physionomie de M. Grandperrin offrait un mélange de triomphe et d'embarras ; car si d'une part il était fort satisfait du résultat de sa visite au château, il craignait de l'autre que cette démarche n'eût pas la complète approbation de sa femme.

— Il me semble que je suis un peu en

retard, dit-il en entrant, mais ce n'est pas ma faute.

— J'ai déjà présenté vos excuses à M. Froidevaux, répondit Clarisse ; il sait que vous venez de Rancenay.

— Pendant votre absence Châteaugiron a eu sa petite émeute, dit le jeune avocat.

— C'est ce que j'ai vu en passant sur la place.

— Il vous faudra, après dîner, aller faire une visite à M. de Châteaugiron, dit Clarisse à son mari, de ce ton péremptoire qu'emploient volontiers les femmes lorsqu'elles ont l'habitude de se voir obéies.

—Vous avez donc changé d'avis? demanda le maître de forges un peu étonné.

— Ce sont les circonstances qui ont changé. Les scènes tumultueuses de tout à l'heure rendent cette visite indispensable. Entre adversaires d'une certaine classe, il est des procédés auxquels il n'est pas permis de manquer.

— Je suis charmé de ce que vous me dites-là, répondit M. Grandperrin d'un air épanoui, d'autant plus charmé que j'ai prévenu vos désirs.

— Comment cela?

— Je viens du château.

— Sans m'avoir consultée? dit Clarisse d'un ton sec, car bien que son mari n'eût fait en cette circonstance que ce qu'elle-même voulait lui faire faire, elle ne voyait pas sans dépit qu'il se fût permis de prendre l'initiative.

— Allons, allons, ne te fâche pas. Puisque tu voulais que j'allasse au château, quel mal y a-t-il à ce que j'en vienne?

— Il y a toujours du mal à faire quoi que ce soit sans la permission de sa femme, répondit madame Grandperrin, qui reconnut la puérilité de son dépit et essaya de le tourner en plaisanterie.

— Voilà une maxime qui devrait être ins-

crite dans le Code civil au titre du mariage, dit le jeune avocat en riant.

— Si vous voulez que je vous pardonne, reprit la jeune femme, racontez-nous, sans en rien omettre, cette mémorable visite.

M. Grandperrin ne demandait qu'à faire ce récit; il raconta donc avec une certaine complaisance l'humiliante déconvenue du curé Dommartin, les marques d'estime qu'on lui avait prodiguées à lui-même, l'accueil parfaitement 'poli de M. de Châteaugiron, les grâces et la beauté de la marquise; dans son éblouissement de parvenu, il n'était pas jusqu'au rouge de madame Bonvalot qui ne lui eût paru du meilleur goût.

— Cette marquise est donc réellement

belle? demanda Clarisse dont le dépit se ralluma en secret.

— Ce sera, après vous toutefois, dit galamment le maître de forges, la plus jolie femme du pays.

— Et Victorine! il paraît que pour lui elle n'est pas la plus jolie, se dit Froidevaux; ces pères sont d'un aveuglement absurde.

— La marquise, d'ailleurs, se dispose à venir vous voir, poursuivit l'industriel d'un ton emphatique; elle veut absolument vous prévenir, ainsi, attendez-vous à sa visite prochaine. Il me semble que, par précaution, on pourrait faire garnir de fleurs les étagères du salon et ôter les housses des

meubles; les domestiques aussi feraient bien, je crois, de mettre leur livrée et de ne pas la quitter.

— Ces détails me regardent, répondit Clarisse à qui les vaniteuses préoccupations de son mari arrachèrent un sourire de dédain; vous pouvez être sans inquiétude : madame la marquise de Châteaugiron sera reçue ici avec tous les honneurs qui lui sont dus.

Ni M. Grandperrin ni Froidevaux ne remarquèrent l'accent amer et pour ainsi dire menaçant dont furent prononcées ces dernières paroles.

La cloche du dîner, qui sonnait depuis un instant, amena dans le petit salon Victorine,

madame Estèveny, et deux ou trois autres convives qui s'étaient promenés jusqu'alors dans le jardin en attendant, quelques-uns avec impatience, le moment de se mettre à table.

A part les regards furtivement échangés entre la jeune fille et son amant, le repas n'offrit aucun incident digne d'être mentionné. Les scènes tumultueuses dont la place du château venait d'être le théâtre firent naturellement tous les frais de la conversation, et chacun, à l'exemple des maîtres du logis, en blâma sévèrement les auteurs.

Après le dîner, M. de Vaudrey vint à la forge. D'un coup d'œil expressif il avertit Clarisse du succès de la démarche dont elle

l'avait chargé, et la jeune femme, profitant d'un moment où tous les convives étaient réunis dans la salle de billard, s'esquiva, bien sûre d'être bientôt suivie ; un instant après, en effet, le baron l'avait rejointe dans le petit salon.

— Ma chère enfant, lui dit-il en lui présentant le portefeuille que lui avait remis le marquis, brûlez et oubliez.

Madame Grandperrin déchira l'enveloppe avec une sorte d'avidité, ouvrit le portefeuille, examina rapidement les différents objets qu'il contenait, et compta les lettres pour s'assurer qu'aucune n'était restée au pouvoir de son ancien amant. Lorsqu'elle se fut assurée que la restitution était complète,

un éclair de satisfaction illumina son visage rêveur et sombre jusqu'alors.

— Vous venez de me rendre un service que je n'oublierai jamais, dit-elle au baron après avoir enfermé le portefeuille dans un meuble dont elle retira la clé.

— Peut-être vous en demanderai-je un jour le prix, répondit M. de Vaudrey avec un sourire expressif, mais le moment n'est pas encore venu ; parlons de choses plus urgentes. Vous savez sans doute que votre mari est venu aujourd'hui au château ?

— Il me l'a dit.

— Vous a-t-il dit aussi que ma nièce voulait venir vous voir ?

— Sans doute.

— Voilà ce que nous voulions éviter; mais votre mari a des façons d'agir qui déconcerteraient les plans les mieux combinés. Voyons, qu'imaginerez-vous pour éluder la visite de ma nièce? Serez-vous malade?

— Mais je me porte à merveille, répondit Clarisse en affectant un air surpris.

— Je ne vous demande pas comment vous vous portez en ce moment, mais comment vous vous porterez quand ma nièce viendra vous voir?

— Pourquoi feindrais-je d'être malade si madame la marquise de Châteaugiron me fait l'honneur de me rendre visite?

— Ma foi ! j'avoue que je n'y suis plus du tout, dit le baron, et l'on a raison de dire qu'avec les femmes on marche toujours de surprise en surprise.

— Qu'ont donc mes paroles de si surprenant ?

— Ne m'avez-vous pas dit hier que plutôt que de revoir Héraclius vous aimeriez mieux vous condamner à une réclusion perpétuelle, vous enterrer vivante s'il le fallait ? Ce sont là, si j'ai bonne mémoire, vos propres paroles.

— Que voulez-vous, mon cher baron ? Il me semble maintenant qu'il m'est impossible de me soustraire sans imprudence à l'hon-

neur que veut bien me faire madame la marquise de Châteaugiron. De quel prétexte colorerais-je ma conduite ?

— Une indisposition ; c'est reçu en pareil cas.

— Sans doute ; mais que penserait M. Grandperrin qui ne serait pas dupe de cette indisposition ?

— Ainsi donc, ma chère Clarisse, reprit M. de Vaudrey en fixant sur la jeune femme son regard pénétrant, vous avez complètement changé d'avis depuis hier ?

— Je l'avoue ; la nuit a porté conseil.

— Et vous n'avez plus aucune répugnance à voir ma nièce.

— Pourquoi lui en voudrais-je d'un passé dont elle est innocente ?

— Mais avez-vous bien réfléchi qu'elle ne viendra pas ici sans être accompagnée de son mari ?

— Je dois m'y attendre, répondit Clarisse avec un étrange sourire, de jeunes mariés ! cela est inséparable.

— Ainsi donc, malgré vos larmes d'hier, vous êtes résignée aujourd'hui à vous retrouver en présence d'Héraclius ?

— Un peu plus tôt un peu plus tard, ne faudrait-il pas toujours finir par là ?

— Voilà un revirement qui n'est pas naturel, se dit le baron atteint d'une défiance soudaine ; ce n'est pas un caractère comme celui de Clarisse qui passe ainsi subitement de la tempête au calme plat ; je crains bien qu'il n'y ait dans tout ceci quelque diablerie de femme ; mais j'y veillerai.

— Vous me trouvez bien légère, n'est-ce pas ? reprit madame Grandperrin avec un sourire mélancolique, et vous traitez d'inconséquente une conduite qui au fond n'est que résignée, car, forcée de vivre en ce pays, comment échapper aux nécessités de ma position ? N'étaient-ce pas les gladiateurs ro-

mains qui prenaient une attitude gracieuse pour mourir? J'essaierai de faire comme eux, du moins tant que mes forces soutiendront mon courage. J'avais fait un autre plan pour me soustraire aux tortures qui m'attendent, mais j'ai dû reconnaître hier que ce plan n'était qu'une chimère.

— Quel plan? demanda le baron.

— L'élection de mon mari à ce conseil-général, à mes yeux c'était un grand pas pour arriver à la députation; puis, une fois député, M. Grandperrin aurait sans doute consenti à confier à un commis principal l'administration de ses forges, et, momentanément du moins, nous nous serions fixés à Paris, comme je lui en ai exprimé plusieurs fois le

desir. De la sorte, j'aurais évité d'une manière naturelle et plausible ce voisinage que je redoute, mais auquel je n'ai pas d'autres moyens de me soustraire. Ainsi l'absence et le temps, ces deux consolateurs, dit-on, auraient fini par me rendre le repos dont j'ai besoin ; et plus tard, devenue calme et résignée, devenue vieille femme en un mot, j'aurais pu sans danger me retrouver en présence de cet homme qu'une fatalité va me forcer à revoir dès demain peut-être. Je frémis quand j'y songe ! Voilà quel était mon plan.

— Je le trouve fort raisonnable ; mais pour qu'il pût réussir il faudrait d'abord que la députation de Charolles fût vacante.

— Elle l'est.

— M. Ricquier est donc mort? demanda le baron avec un geste de surprise.

— Oui, répondit Clarisse laconiquement.

— Êtes-vous sûre de cela?

— Parfaitement sûre. M. Ricquier est mort il y a deux jours à sa maison de campagne de la Cerisaie ; j'en ai reçu la nouvelle ce matin pendant l'absence de M. Grandperrin.

— Avez-vous dit cela à votre mari ?

— Pas encore ; j'étais sûre que vous viendriez aujourd'hui et j'ai voulu vous consulter avant tout. Que me conseillez-vous ?

— Je viens de vous dire que votre plan me paraissait fort raisonnable ; j'ajouterai maintenant qu'il faut agir vigoureusement et sans délai.

— Mais, dit madame Grandperrin avec un accent plein de finesse, comment mon mari oserait-il se mettre sur les rangs pour la députation, lui qui ne parviendra pas même à se faire élire membre de ce conseil-général ?

— Pourquoi n'y parviendrait-il pas ?

— En héroïne malheureuse à qui toutes les distractions sont bonnes, reprit madame Grandperrin en affectant de sourire tristement, j'ai fait le calcul de nos chances de suc-

cès, et j'ai été forcée de reconnaître qu'elles diminuaient tous les jours ; d'abord la trahison de ce curé Dommartin, qui, après nous avoir promis ses voix, va les donner à M. de Châteaugiron.

—Le curé Dommartin ne donnera pas plus ses voix à mon neveu qu'à votre mari ; j'y ai mis ordre.

— Comment cela ? demanda Clarisse d'un air de vif intérêt.

— Votre mari ne vous a-t-il pas raconté la petite scène qui s'est passée au château pendant qu'il y était ?

— La scène où M. Dommartin a joué un si misérable rôle ?

— Oui. Vous connaissez donc le résultat, mais non la cause.

— N'était-ce pas l'odieuse calomnie qu'il s'était permis d'articuler contre M. Grandperrin?

— Il y avait cela en effet; mais il y avait encore autre chose.

— Qu'y avait-il donc?

— J'ai donné les étrivières audit Dommartin pour trois raisons : 1° il m'a toujours déplu avec son air faux, sa parole mielleuse et sa conduite hypocrite; or, j'ai l'habitude de régler tôt ou tard le compte des gens qui me déplaisent; 2° son procédé à l'égard de votre

mari était réellement abominable et méritait le châtiment le plus exemplaire : 3° enfin j'étais bien aise de le brouiller avec mon neveu.

— Dans quel but ?

— Comment, fine comme vous êtes, vous ne devinez pas ?

— Non, je l'avoue.

— Une fois brouillé avec mon neveu, le curé ne lui donnera pas les voix dont il dispose ; comprenez-vous à présent ?

— Vous ne soutenez donc pas M. de Châteaugiron ? s'écria Clarisse du ton le plus vif.

— Bien loin de le soutenir, répondit le baron avec un sourire tranquille, vous voyez que je n'épargne rien pour le faire échouer.

— Mais le meilleur moyen de le faire échouer c'est d'appuyer M. Grandperrin !

— C'est ce que je me suis dit.

— Vous le soutiendrez donc?

— Pourquoi pas?

— Ainsi vous êtes à nous? ainsi vous voterez pour mon mari? reprit Clarisse dont la figure rayonnait.

— Voter, non, répondit M. de Vaudrey en

souriant, je ne puis pas vous promettre cela ; je suis un vieux carliste têtu et incorrigible, et tous les beaux raisonnements de quelques-uns de nos journaux, qui veulent maintenant nous persuader d'aller aux élections après avoir prêché pendant plusieurs années la thèse contraire, ne me feront point dévier d'un pas de la ligne que je me suis tracée. Pour voter, il me faudrait prêter serment au gouvernement actuel, et, si je prêtais ce serment, je me croirais en conscience obligé de le tenir ; or, comme, vu mes vieilles croyances, je n'y prendrais pas le moindre plaisir, j'aime mieux m'abstenir, ainsi que je l'ai fait jusqu'à présent. Ainsi donc, ma chère Clarisse, je ne voterai pas pour votre mari, mais je vous promets de lui assurer les voix de tous

les braves électeurs du canton sur qui je puis avoir quelque influence.

— Ah ! mon cher monsieur de Vaudrey, que ne vous devrai-je pas? dit madame Grandperrin en saisissant la main du gentilhomme campagnard.

—Vous ne me devrez rien, mon enfant ; ce que je fais là, ce n'est pas du tout pour que M. Grandperrin soit élu, mais bien pour que mon neveu ne le soit pas. L'élection de votre mari est donc assurée, à moins pourtant que le curé, par un revirement diabolique dont il est bien capable, ne donne maintenant ses voix au médecin Boisselat, auquel cas la candidature de ce dernier, soutenue déjà

par Froidevaux, pourrait devenir redoutable.

— Mais M. Froidevaux est à nous, s'écria Clarisse d'un air triomphant; c'est arrangé.

— Oh! en ce cas, reprit le baron, nous sommes sûrs de notre affaire ; après-demain M. Grandperrin passera au premier tour de scrutin ; comme vous le disiez tout à l'heure, ce sera un grand pas pour arriver à la députation ; j'ai quelque crédit en dehors du canton, et vous pouvez être sûre, ma chère Clarisse, que je soutiendrai votre mari jusqu'au bout.

—Ainsi donc je triompherai de cet homme odieux et j'humilierai son orgueil, se dit ma-

dame Grandperrin en triomphant déjà au fond de son âme : mais quelle vengeance plus complète si je parviens à saisir les fils de cette jolie intrigue dont m'a parlé ce Froidevaux !

— Ah ! madame la douairière *de* Bonvalot, pensait au même instant le baron, au lieu de continuer le commerce de l'honorable marchand de vins votre défunt mari, vous voulez être reçue aux Tuileries, et vous avez imposé à un Châteaugiron la condition de devenir pair de France sous le gouvernement actuel ! Vous avez compté sans moi, ô la plus fardée des douairières !

Madame Grandperrin et M. de Vaudrey rejoignirent le reste de la compagnie ; puis

au bout de quelques instants, le gentilhomme campagnard, qui avait refusé de dîner au château, remonta à Châteaugiron-le-Vieil, où il était impatiemment attendu.

V

La commune affranchie.

L'entrée principale de la maison du baron de Vaudrey était tournée au levant, vers les ruines de l'ancien château. Une grande porte cochère peinte en gris, dans laquelle se trouvait pratiquée une seconde porte destinée au passage habituel des piétons, donnait accès dans une cour assez vaste qu'entou-

raient des trois autres côtés des batiments destinés à différents usages. En face, le corps de logis principal; à droite, le colombier, le pressoir, les écuries et les étables; à gauche, les remises et les granges, ainsi que plusieurs de ces constructions accessoires que rend nécessaires une exploitation rurale de quelque importance.

Au moment où le baron remontait la pente assez escarpée qui séparait le petit vallon au milieu duquel s'élevait Châteaugiron-le-Bourg du coteau où s'éparpillaient les maisons du vieux village, la plus spacieuse des granges dont nous venons de parler se trouvait momentanément métamorphosée en une salle de banquet commode, sinon élégante. Sur l'aire, balayée avec soin, deux

tables longues et étroites avaient été disposées parallèlement, de manière à laisser entre elles un espace libre pour les gens chargés du service.

Quelques ais de chêne ou de sapin, supportés par des futailles vides, telle était la base modeste sur laquelle s'étalait ce festin improvisé; mais des nappes fort propres cachaient en partie ces appuis rustiques. D'un autre côté, si la porcelaine se trouvait remplacée par une faïence assez grossière; si, au lieu de donner aux flacons et aux coupes de cristal la teinte du rubis, le vin du crû emplissait de son rouge bord les verres les plus vulgaires, en revanche des couverts d'argent bien vieux et bien massifs semblaient indiquer que l'amphitryon avait plus

de confiance en ses hôtes que n'en témoignent quelquefois à leurs convives les ordonnateurs de certains banquets par souscription, où l'on voit étinceler, dans tout son éclat économique, l'argenterie de fer ou d'étain (nos descendants en rougiront pour nous) dont nous sommes redevables aux ingénieux procédés de M. de Ruolz.

Ces disparates dans l'ordonnance du repas offert par M. de Vaudrey à une partie des habitants de Châteaugiron-le-Vieil attestaient chez le gentilhomme campagnard une connaissance profonde du caractère et des habitudes des invités.

— Ils ne prendront rien, mais à la fin du dîner il y aura bien quelques assiettes et

quelques bouteilles cassées, avait-il dit la veille au soir au fidèle Rabusson, qui, en attendant les honneurs administratifs auxquels le destinait son ancien colonel, s'acquittait près de lui de plus de fonctions différentes que n'en remplissait maître Jacques dans le logis d'Harpagon ; — tiens donc précieusement sous clé la porcelaine et les cristaux, mais donne de l'argenterie tant qu'il en faudra ; cela ne se casse pas.

En vertu de ces disposition libérales et prudentes à la fois, les humbles convives du baron avaient donc à leur disposition de fort beaux couverts d'argent, ce qui ne leur arrivait qu'en ces occasions solennelles, et nous devons dire que leur amour-propre en était singulièrement flatté.

Il est sans doute inutile d'ajouter que le banquet champêtre auquel nous allons faire assister le lecteur avait pour but de fêter le même évènement que venaient déjà de célébrer par leurs salves joyeuses *Jean-Fracasse* et *Réveille-Matin.*

La réunion se composait, à part une seule exception, de tous les nouveaux électeurs communaux dont le baron avait eu soin de dresser la liste d'avance, en se conformant rigoureusement aux prescriptions de la loi. La population de Châteaugiron-le-Vieil étant d'environ quatre cents habitants, il y avait une quarantaine de convives, représentant tous les âges, depuis vingt-et-un ans jusqu'à l'extrême vieillesse. Fermiers du baron pour la plupart, ils devaient au droit qu'ils avaient

de s'attribuer le tiers de la contribution du petit domaine exploité par chacun d'eux le privilège d'être inscrits sur la liste des plus imposés de la commune; c'est dire assez qu'ils se trouvaient sous la direction immédiate, ou plutôt dans la dépendance absolue du propriétaire dont ils cultivaient les vignes et les champs.

Pour être moins directe, l'influence du baron sur les autres électeurs communaux n'était pas moins grande, car il n'était aucun d'entre eux auquel il n'eût rendu quelque service. Depuis surtout qu'il avait fixé définitivement sa résidence dans sa terre natale, le gentilhomme campagnard était devenu, pour les paysans de Châteaugiron-le-Vieil, une sorte de providence parfois bourrue et

même emportée, mais toujours bienfaisante et généreuse. La petite pharmacie qu'il avait établie dans sa maison était à la disposition des malades, tandis que des aliments plus sains et plus substantiels que ceux dont ils avaient l'habitude étaient journellement portés par ses ordres aux pauvres convalescents. Au grand regret de M. Bobilier, qui l'accusait tout bas d'empiéter sur ses attributions, il était l'arbitre des habitants du vieux village lorsqu'il s'élevait entre eux quelque différend. Mais autant dans ce cas il mettait de soin à rétablir la concorde, autant il montrait de zèle et d'énergie à soutenir leurs intérêts lorsqu'ils se trouvaient engagés dans quelque débat avec leurs outrecuidants voisins les bourgeois de Châteaugiron-le-Bourg.

Pour ces différentes raisons et pour d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer, M. de Vaudrey était chéri et respecté dans le pays ; à ces deux sentiments se mêlait, il est vrai, une sorte de crainte motivée par le châtiment qu'il avait cru devoir infliger de sa propre main à deux ou trois méchants drôles habitués à tenir le haut du pavé, et qui, dans les commencements de son séjour, s'étaient permis d'affecter envers lui, en haine de sa fortune et de sa naissance, des manières grossièrement impertinentes. Corrigés sans délai ni rémission par la plus rude volée de bois vert que puisse appliquer un poignet vigoureux, ces coqs de village avaient dès lors porté la crête basse, et leur mésaventure avait inspiré à tous ceux qui auraient pu être tentés d'imiter leur insolence une frayeur

salutaire qui n'avait nui en aucune manière à la considération et à l'attachement dont était entouré le baron.

— C'est la poudre, disaient en parlant de lui les habitants de Châteaugiron-le-Vieil, et quand il vous regarde de travers il faut marcher droit; mais c'est égal, nous l'aimons tous car il n'est pas fier et il est juste.

Au moment dont nous parlons, le repas était commencé depuis quelque temps.

Grégoire Rabusson présidait à l'une des tables. En voyant l'émeute complètement dispersée, le baron avait ordonné au futur maire de remonter à Châteaugiron-le-Vieil en attendant qu'il pût y retourner lui-même,

et de faire servir sans délai le dîner retardé jusqu'alors, au grand désappointement des invités.

La seconde table avait pour président un des principaux fermiers du baron : c'était un vieillard à cheveux blancs et à physionomie patriarchale, qui occupait un rang distingué parmi les anciens du village et qui avait à la bouche, presque aussi souvent que M. Bobilier lui-même, dont il était le contemporain, le nom de la grande marquise Rengarde de Châteaugiron, Montboissieux en son nom.

Vis-à-vis de Rabusson était assis le père Coquart, le seul parmi les convives qui fût étranger à la commune ; sa parenté avec l'ex-garde-chasse, dont il était l'oncle ma-

ternel, lui avait attiré cette distinction aussi agréable que flatteuse.

Quoiqu'on mangeât fort et qu'on bût de même, car les plats couverts de mets non moins plantureux que les demi-moutons rôtis et les dos de porcs engraissés, menu habituel des héros d'Homère, semblaient défier les appétits les plus robustes, tandis qu'un gros tonneau où l'on allait remplir les bouteilles à mesure qu'elles se vidaient provoquait la soif et partant la gaîté, la conversation cependant était aussi bruyante qu'animée. La victoire éclatante que venait de remporter le vieux village sur son insolent voisin fournissait à la conversation un texte intarissable; la joie du triomphe brillait dans tous les yeux. D'une table à l'autre

s'échangeaient mille propos joyeux, mille plaisanteries dont les *bourgeois d'en bas* fournissaient nécessairement le sujet, mille fanfaronnades inoffensives telles qu'il en échappe souvent aux gens longtemps opprimés, dans l'enivrement où les jette leur émancipation.

Un incident surtout avait porté au comble l'allégresse moqueuse des convives; c'était le récit fait par Rabusson de la scène qui avait eu lieu sur la place du château quelques instants auparavant, scène à laquelle le baron, Rabusson lui-même et le terrible Sultan avait pris une part si brillante et si décisive. Pour satisfaire la curiosité de ses auditeurs, l'ex-garde-chasse avait dû recommencer plusieurs fois sa narration, et à

chaque reprise les applaudissements et les rires avaient éclaté par redoublements.

— Notre colonel a-t-il bien fait de frotter les oreilles à ce faiseur d'embarras de Toussaint Gilles ! s'écria un gros paysan qui avait eu un procès avec l'aubergiste.

A part les vieillards du village qui avaient vu la fin de l'ancien régime, et qui en conséquence donnaient à M. de Vaudrey son titre de baron, tous les autres paysans de Châteaugiron-le-Vieil, à l'exemple de Rabusson, disaient en parlant de lui : *le colonel*, ou mieux encore, *notre colonel !*

— Quel malheur que notre colonel nous ait défendu de l'accompagner ! dit à son tour

un robuste vigneron en brandissant sa fourchette d'un air belliqueux ; comme je vous aurais aussi rossé avec plaisir et agrément mon bourgeois de Châteaugiron !

— Et moi, le mien donc ! ajouta un troisième.

— Moi, un de chaque main, dit un autre connu par ses fanfaronnades.

— Au moins, Rabusson, reprit le gros paysan, as-tu donné un atout un peu soigné à ce gredin de Gautherot qui prétend que ses côtelettes sont trop bonnes pour nous autres de Châteaugiron-le-Vieil ?

— Tout ce que je puis vous dire, répondit

Rabusson qui ne paraissait éprouver aucune répugnance à célébrer ses propres exploits ; tout ce que je puis vous dire, c'est que quand le boucher s'est relevé, le sang lui sortait par le nez et par la bouche ni plus ni moins que le vin va sortir de cette bouteille.

En achevant ces mots, le victorieux Grégoire versa à boire à son voisin de droite.

— Il n'a pas demandé son reste ? demanda le vigneron.

— Il a trouvé sans doute qu'il avait assez de dents de moins dans la bouche comme ça, répliqua Rabusson, qui cette fois remplit à plein bord le verre de son voisin de gauche.

— Ce qui devait être joliment drôle, dit le père Coquart en s'armant de son côté d'une bouteille, c'est la figure de Laverdun quand Sultan lui a sauté au cou ; je donnerais bien vingt sous pour m'être trouvé là. Viens ici, Sultan, poursuivit le vieux paysan en s'adressant au redoutable dogue qui se promenait fièrement autour des tables et semblait prêter une oreille complaisante au récit de ses prouesses ; viens ici, mon joli chien viens ici, mon mignon, tiens voilà pour te récompenser.

Le père Coquart jeta à terre un gros os qu'un chien de bonne maison pouvait ronger sans déshonneur tant il était encore garni de chair ; mais au lieu d'accepter avec empressement et reconnaissance ce cadeau amical,

ainsi que s'y attendait le donateur, Sultan, qui avait le nez tourné vers l'entrée de la grange, renifla subitement à plusieurs reprises et se précipita ensuite dehors en aboyant joyeusement.

— Voici le colonel, dit Rabusson, d'une voix sonore.

— Voici le colonel! voici notre colonel! répétèrent en chœur les convives.

Par un mouvement électrique tout le monde se leva.

Presque au même instant M. de Vaudrey entra dans la grange.

VI

La commune affranchie (Suite.)

En revenant dans sa maison après avoir pris une part active aux divers évènements de cette journée orageuse, M. de Vaudrey éprouva une satisfaction véritable, car ni sa réconciliation avec Héraclius, ni son indulgente sympathie pour madame Granperrin, ni son affection naissante pour la

marquise, ne lui avaient fait complètement perdre de vue le triomphe qu'il venait de remporter sur les bourgeois de Châteaugiron, et il lui tardait de rejoindre les membres de la nouvelle commune pour célébrer avec eux cette victoire si longtemps disputée.

A sa vue, une acclamation générale fit retentir les voûtes de la salle du banquet.

— Vive Monsieur le baron ! s'écrièrent les vieillards.

A quoi les hommes faits et les jeunes gens ripostèrent par cet autre cri plus éclatant encore : — Vive notre colonel !

Le gentilhomme campagnard accueillit par un sourire de bonne humeur ces démonstrations bruyantes; mais comme elles menaçaient de se prolonger indéfiniment, il agita une de ses mains en l'air pour y mettre un terme.

Le silence s'établit aussitôt.

— Vous laissez refroidir le dîner, dit le baron à haute voix ; au dessert vous crierez tant qu'il vous plaira; mais maintenant il s'agit de manger et de boire.

Le conseil parut excellent à suivre, et toutes les mâchoires se remirent à l'œuvre avec l'émulation la plus exemplaire.

Au rebours de certains coureurs de popularité qui, aux jours décisifs, s'attablent dans les cabarets de village avec les électeurs en blouse, quoique leur vanité en rougisse secrètement, M. de Vaudrey, d'un esprit fort libéral au fond, avait soin de maintenir en toute occasion la distance que le hasard avait mise entre lui et les autres habitants de Châteaugiron-le-Vieil. Il traitait les paysans de son village comme il avait traité naguère les soldats de son régiment, sans leur montrer aucune morgue, mais aussi sans leur permettre la moindre familiarité, car il savait que c'est sur l'un ou l'autre de ces écueils qu'échouent d'ordinaire les gens d'un certain rang lorsqu'ils ont quelques rapports avec leurs inférieurs.

Au lieu de s'asseoir au banquet ainsi que n'y eût pas manqué à sa place plus d'un seigneur châtelain, le baron alluma un cigare et fit lentement le tour des tables en s'arrêtant de temps en temps pour adresser la parole à quelques-uns des convives dont pas un n'eût osé se permettre de prendre l'initiative. Les vieillards surtout étaient l'objet de cette distinction, et ils s'en montraient aussi fiers que reconnaissants.

Lorsque le robuste appétit de ses hôtes lui parut enfin complètement rassasié, M. de Vaudrey se fit apporter un verre et prit une bouteille sur une des tables.

— Messieurs les électeurs communaux, dit-il alors en développant sa voix sonore,

ainsi qu'il avait l'habitude de le faire autrefois pour commander la manœuvre à ses cuirassiers.

En s'entendant donner pour la première fois le titre auquel ils n'avaient droit que depuis quelques heures seulement, les paysans se regardèrent d'abord d'un air ébahi, comme si on leur eût lancé quelque brocard peu intelligible; mais la physionomie calme et ouverte du baron leur fit comprendre qn'il parlait sérieusement et n'avait en aucune manièrel'intention de se moquer d'eux; rassurés sur ce point, ils s'apprivoisèrent bientôt avec leur dignité nouvelle, et se redressèrent orgueilleusement sur leurs bancs.

— Remplissez vos verres jusqu'au bord,

ajouta le baron qui joignit l'exemple au précepte.

Ce commandement fut ponctuellement exécuté.

Dans la plupart des banquets où se perpétue la coutume des toasts, il est d'usage de porter d'abord la santé du roi, *ab Jove principium!* Mais le carliste endurci crut devoir se dispenser de cette formalité.

—Nous allons boire, dit-il à la prospérité de la commune de Châteaugiron-le-Vieil.

Un hurrah d'enthousiasme accueillit ce toast qui répondait si bien à l'attente des convives.

— Au commencement de la révolution, poursuivit le baron quand le calme se fut rétabli, une grande injustice avait été commise à votre égard; après bien des années, cette injustice vient enfin d'être réparée : mieux vaut tard que jamais. Dorénavant, vous ne partagerez votre affouage avec personne, et messieurs nos voisins, au lieu de se chauffer de votre bois, comme ils l'ont fait pendant quarante ans, auront la bonté de se pourvoir ailleurs.

— Doivent-ils rager! interrompit une voix qui rentra aussitôt dans le silence.

— Au lieu de faire des corvées pour entretenir leurs chemins, vous travaillerez aux vôtres, continua le gentilhomme campagnard.

— Ce n'est pas pour vous flatter, dit le père Coquard à l'un de ses voisins, mais vos chemins ont bon besoin qu'on y travaille ; pas plus tard que ce matin, j'ai manqué de me casser le cou deux fois en montant ici.

— Ce n'est pas tant nos chemins qui sont mauvais que vos yeux qui ne valent plus rien, répondit le voisin avec la susceptibilité d'un citoyen qui ne souffre pas qu'à raison ou à tort on critique devant lui sa patrie.

— Ensuite, ajouta le baron, au lieu de voir l'argent provenant de la vente de votre quart de réserve appliqué à des dépenses dont vous n'avez retiré jusqu'ici ni avantage, ni agrément, ni profit, c'est vous qui désormais en disposerez ; et pour en faire un emploi utile,

vous n'aurez que l'embarras du choix ; car ici tout est à améliorer, ou plutôt tout est à créer.

— C'est diablement vrai, dit à demi-voix le père Coquard, les chemins d'abord, de vrais casse-cou où l'on dégringole dans les ornières en plein midi.

— Enfin, reprit M. de Vaudrey, au lieu de rester à la merci de messieurs les bourgeois d'en bas, et vous savez si leur domination est douce et juste, vous administrerez vous-mêmes vos affaires, et vous serez les maîtres chez vous.

— C'est ça qui sera flatteur et agréable , fit observer Rabusson à ses voisins.

— Depuis hier un changement aussi avantageux qu'inespéré s'est donc accompli dans votre condition ; ce changement à qui le devez-vous ?

— A vous, Monsieur le baron ; à vous, mon colonel, répondirent d'une voix unanime les paysans.

— Vous dites vrai, reprit d'un ton grave le gentilhomme campagnard ; si aujourd'hui vous êtes délivrés du joug que vous ont imposé pendant trop longtemps vos voisins, c'est à mes efforts persévérants que vous le devez. Après deux ans de lutte, j'ai enfin atteint mon but, votre émancipation. Maintenant que la victoire est certaine, ma tâche est terminée, et il ne me reste plus qu'à sou-

haiter à votre commune des administrateurs éclairés et intelligents, qui sachent exploiter, dans l'intérêt de tous, les éléments de prospérité qu'elle renferme.

Un murmure confus suivit ces dernières paroles. Tandis que le baron remettait à un domestique le verre qu'il venait de vider, et portait de nouveau son cigare à ses lèvres, les convives échangèrent des regards où l'on pouvait lire un désappointement mêlé d'inquiétude. A la fin, après s'être entretenu quelque temps à voix basse avec ses voisins, le vieux fermier qui présidait à l'une des tables se leva et adressa au gentilhomme campagnard un salut révérencieux.

— Pardon, excuse, Monsieur le baron, dit-

il, mais avec votre permission, je voudrais bien vous demander quelque chose.

— Parlez, père Fournier, répondit M. de Vaudrey avec une bienveillance prononcée; vous savez que je vous écoute toujours avec plaisir.

— Vous êtes bien bon, Monsieur le baron; d'ailleurs c'est votre habitude d'être bon, et voilà pourquoi ce que vous venez de nous dire nous a mis la puce à l'oreille à tous.

— Pourquoi ça, père Fournier?

— Dame, Monsieur le baron, reprit le paysan en se grattant l'oreille comme s'il y eût senti en effet la morsure de l'insecte dont il

venait de parler figurément, il nous paraît, sauf votre respect, que maintenant que vous nous avez fait rendre notre commune, vous avez envie de nous planter là.

— Vous planter là! Non, répondit le baron avec un sourire involontaire; j'aime notre vieux village, et plus que jamais je suis décidé à ne plus le quitter.

— Et c'est bien le plus grand bonheur qui puisse arriver aux gens de Châteaugiron-le-Vieil, dit sentencieusement l'oncle de Rabusson.

— J'entends ce que je veux dire, reprit le père Fournier en hochant la tête.

— C'est possible, répliqua M. de Vaudrey toujours souriant, mais moi je ne l'entends pas du tout.

— A quoi sert de tant barguigner? dit en se levant à son tour le vigneron dont nous avons déjà parlé, je vais vous expliquer ça en deux mots, mon colonel. Ce que vous venez de dire nous fait craindre que vous ne vouliez plus vous mêler de nos affaires.

— Il y a assez longtemps que je m'en mêle, il est juste que je m'occupe maintenant des miennes.

— Pour lors, répliqua le vigneron, c'est un coup de serpe que vous venez de donner au beau milieu de notre satisfaction.

— C'est ce que je voulais dire, reprit le père Fournier. Si Monsieur le baron nous met la bride sur le cou, nous irons de travers ni plus ni moins que des chevaux borgnes, et à la première ornière, la charrette versera.

— C'est vrai, dit un autre paysan, l'un voudra tirer à dià, l'autre à huhau, et tout ira à la diable.

— Tandis que si notre colonel garde le fouet, ajouta un troisième en continuant la comparaison, il n'y a pas de danger que l'attelage fasse des siennes.

— La commune gouvernée par notre colonel, c'est une vigne de bon plant, dit le vigneron d'un ton doctoral; gouvernée par un au-

tre, ce ne sera plus que du méchant gamet, et pour lors je ne donnerais pas cinq sous de la vendange.

L'impulsion était donnée, et de toutes les parties des deux tables s'élevèrent des réclamations respectueuses, mais énergiques, contre le parti que semblait avoir pris le gentilhomme campagnard.

D'un geste calme, M. de Vaudrey apaisa ce tumulte croissant.

— Entendons-nous! dit-il quand le silence fut rétabli; vous tenez donc beaucoup à ce que je m'occupe encore de vos affaires?

— Oui, Monsieur le baron, oui, mon colo-

nel, s'écrièrent tous les paysans d'un accord unanime ; il n'y a que vous qui puissiez conduire comme il faut notre commune.

— Si nous tenons à ce que vous vous mêliez de nos affaires, mon colonel ! s'écria un des plus exaltés ; c'est-à-dire que si vous ne vous en mêlez plus, tout sera sens dessus dessous, et cela fera joliment rire les bourgeois d'en bas.

— D'abord si notre colonel nous abandonne, dit un autre avec une certaine emphase, moi je donne ma démission d'électeur, et la commune ira ensuite comme elle pourra.

— Nous n'avons confiance qu'en vous, mon colonel !

— Vous ne voudriez pas, Monsieur le baron, nous laisser comme ça dans l'embarras !

— Ce n'était pas la peine de nous faire rendre notre commune !

— Sans vous, mon colonel, jamais nous ne nous en tirerons !

— Allons ! allons ! calmez-vous, dit le baron, intérieurement flatté de ces instances, dont la sincérité ne pouvait être suspecte ; puisque vous y tenez, je ne refuserai pas de vous donner dans l'occasion quelques conseils.

— A la bonne heure ! s'écria le vigneron d'un air joyeux, voilà notre gamet qui redevient du pineau !

— Silence, Jacquinet, s'écria le gentilhomme campagnard, qui ajouta en s'adressant à tous les convives : Je consens donc à vous donner des conseils quand vous en aurez besoin, mais à une condition.

— Tout ce qu'il vous plaira, Monsieur le baron, répondirent plusieurs paysans à la fois.

— Ma condition, reprit M. de Vaudrey en élevant la voix, c'est que lorsque je vous aurai donné un conseil, vous le suivrez sans hésitation et sans discussion.

— C'est trop juste, Monsieur le baron, répondit le père Fournier en s'inclinant respectueusement.

— Il ferait beau voir, mon colonel, dit le vigneron Jacquinet, qu'on se permît d'y regarder après vous!

— Acceptez-vous ma condition?

— Nous l'acceptons, nous l'acceptons! répondirent à la fois la plupart des paysans.

— Vous me semblez tous d'accord; cependant il pourrait se trouver parmi vous quelqu'un qui fût d'un autre avis.

— Il ferait beau voir! répéta le robuste vigneron en promenant de tous côtés un regard qui semblait défier les opposants, si toutefois il y en avait, de manifester leur opinion.

— Silence donc Jacquinet! interrompit sé-

vèrement le baron ; si quelqu'un ici n'a pas en moi la confiance la plus absolue, s'il croit que d'autres conseils peuvent être préférables aux miens, qu'il le dise hautement.

Le plus profond silence règna dans la grange.

En réalité, M. de Vaudrey n'avait pas la moindre envie de renoncer à l'ascendant qu'il avait exercé jusqu'alors sur les habitants du vieux village. Son seul but, en les menaçant d'une abdication, était de leur faire comprendre le besoin qu'ils avaient de lui, et, comme on dit en style constitutionnel, de retremper son autorité dans le suffrage populaire.

— Vous êtes donc unanimes, reprit-il en

voyant que pas un des assistants ne réclamait la parole; en ce cas, je consens à vous continuer mes conseils comme par le passé, et puisque nous voici réunis, autant vaut causer tout de suite des prochaines élections.

Les paysans prêtèrent l'oreille d'un air de vif intérêt.

— Vous serez convoqués dans un mois environ pour nommer vos conseillers municipaux au nombre de dix. Afin d'éviter qu'on perde un temps précieux et pour prévenir les petites cabales qui ne manqueraient pas de s'élever, car vous êtes tous plus ou moins têtus, glorieux et chicaniers...

Un rire de bonne humeur accueillit cette boutade du baron.

— Pour abréger donc, poursuivit-il, j'ai dressé une liste des dix d'entre vous qui me paraissent les plus capables d'exercer les fonctions de conseiller municipal. Si cette liste vous convient, vous n'aurez qu'à donner vos voix à ceux qui s'y trouvent inscrits ; du reste, je vous le répète, ce n'est qu'un conseil que je vous donne là, et vous êtes parfaitement libres de ne pas le suivre.

— Pas si niais que de ne pas le suivre ! dit un madré paysan qui savait d'avance que son nom se trouvait parmi ceux des élus ; vous nous planteriez là, Monsieur le baron, et alors tout irait à la débandade.

— Rabusson, reprit M. de Vaudrey, donne lecture à ces messieurs de la liste des conseil-

lers municipaux qu'ils nommeront à la prochaine élection.

Le futur maire tira de sa poche un papier sur lequel se trouvaient inscrits dix noms, le sien en tête.

Un murmure d'approbation suivit la lecture de cette liste; car si le gentilhomme campagnard n'avait pas le moindre goût pour la théorie du pouvoir partagé, il était en revanche aussi clairvoyant que juste; et pour composer le conseil municipal de la nouvelle commune, il avait choisi les plus honnêtes et les plus capables. L'élection la plus sérieusement pratiquée n'aurait pu donner un meilleur résultat, et selon toute ap-

parence elle eût eu la main un peu moins heureuse.

— C'est ça ! — Voilà ce qu'il nous faut ! — Notre colonel a choisi les bons ! — Ça fera un fameux conseil municipal ! s'écrièrent à l'envi les électeurs délivrés ainsi de l'embarras du choix.

— Ceux d'entre vous qui ne savent pas écrire, reprit le baron, dicteront leurs bulletins à Rabusson, au père Fournier ou à moi-même.

— C'est entendu, Monsieur le baron, vous verrez que ça ira tout seul.

— La liste dont vous venez d'entendre la lecture vous convient-elle ?

— Oui, oui!

— Y a-t-il des opposants?

— Pas un seul! Il ferait beau voir!

— Ainsi donc, il y a unanimité?

— Oui, oui! il y a unanimité.

— En ce cas, voilà notre élection faite, dit M. de Vaudrey, qui ajouta mentalement : Je voudrais bien que Platon, Fénélon et autres faiseurs d'utopies assistassent à cette petite leçon de gouvernement pratique; je crois qu'ils seraient forcés de reconnaître qu'au prix de la manière simple, nette et expéditive dont je mène les affaires de Châteaugiron-le-Vieil, leur République et leur ville de Salente ne sont que des rêveries creuses.

VII

La commune affranchie (Suite.)

Les conseillers municipaux improvisés se rengorgeaient sur leurs bancs et recevaient les félicitations de leurs voisins.

— Je m'adresse maintenant, reprit le baron, aux dix d'entre vous dont les noms viennent d'être lus par Rabusson, et que je regarde dès à présent comme composant le

nouveau conseil municipal. Aussitôt que nos biens communaux auront été séparés de ceux du bourg, on procédera à la vente de notre quart de réserve, et dès votre première session vous pourrez vous occuper des améliorations d'intérêt public dont je vous parlais tout à l'heure. La plus urgente de toutes, selon moi, c'est la construction d'une fontaine.

— C'est bien vrai, dirent plusieurs voix à la fois; à dix lieues à la ronde, il n'y a peut-être que nous qui n'ayons pas de fontaine.

— Dire que ces gueux de bourgeois d'en bas, qui se chauffent de notre bois depuis quarante ans, n'ont jamais voulu lâcher un sou pour qu'on en construise une!

— Avec ça que par la sécheresse qu'il fait depuis deux mois nos citernes sont à sec, en sorte que nous n'aurons bientôt plus d'eau à boire.

— Ça ne serait qu'un demi mal, car la vendange sera belle, dit le vigneron Jacquinet; mais une supposition que le feu prenne au village, qu'est-ce que nous ferons avec nos citernes vides? Nous serons brûlés avant d'avoir eu le temps de crier miséricorde.

— Il est sûr et certain qu'une fontaine nous serait bien utile, dit à son tour le vieux fermier, mais, ajouta-t-il en s'adressant au baron avec une sorte d'hésitation, j'espérais

qu'avant tout on s'occuperait de restaurer notre pauvre église.

— Père Fournier, répondit M. de Vaudrey avec un accent de bienveillance, vous n'allez à la messe que le dimanche, tandis qu'il vous faut de l'eau tous les jours; ainsi donc la fontaine avant tout et l'église ensuite.

— Mais, monsieur le baron, reprit le vieillard d'un air attendri, pourvu qu'on nous permette de la rouvrir, cette chère église?

— Comme si notre colonel, qui est le propre parent de monseigneur l'évêque, n'était pas sûr de la faire rouvrir quand ça

lui plaira ! s'écria Jacquinet en haussant les épaules:

— Tranquillisez-vous, père Fournier, dit le gentilhomme campagnard, notre église sera rouverte, c'est moi qui vous le promets, et si le budget de la commune ne permet pas d'offrir un supplément de traitement pour obtenir un curé à demeure du moins nous aurons un prêtre qui viendra tous les dimanches, et nous ne serons plus obligés, par les plus mauvais temps de l'hiver, de descendre à Châteaugiron-le-Bourg pour entendre la messe.

— Il est sûr que quand il pleut, ou quand il gèle, les chemins ne sont pas commodes, dit un des paysans.

— Je crois bien, lui répondit le père Coquard ; on s'y casse le cou dans vos chemins quand il fait beau, qu'est-ce que ça doit être par le mauvais temps ?

— Cette pauvre chère église ! dit un vieillard qui semblait être le doyen de la réunion ; quel malheur que ces brigands du temps de la première révolution aient fondu notre cloche pour en faire des gros sous !

— C'était Madame la marquise Rengarde de Châteaugiron qui en avait été la marraine, ajouta le père Fournier en hochant mélancoliquement la tête au souvenir de ces grandeurs éclipsées ; quelle cloche, monsieur le baron ! Quoique vous soyez bien

plus jeune que nous, vous devez vous la rappeler?

— Je me la rappelle, en effet, répondit M. de Vaudrey.

— Quand il faisait de la bise et qu'elle sonnait à toute volée, on l'entendait autant dire jusqu'à Rancenay, reprit le plus âgé des deux vieillards.

— Celle du bourg n'était qu'une clochette à côté, dit à son tour le père Fournier ; aussi fallait voir comme les bourgeois enrageaient toutes les fois qu'on mettait la nôtre en branle! Ah! jamais nous n'en entendrons une pareille!

— Pourquoi pas? interrompit le baron à

qui les naïfs regrets de ces anciens du village arrachèrent un sourire plein de bonhomie ; pour célébrer la restauration de notre église mon intention est de lui faire cadeau d'une cloche.

— Bien vrai, monsieur le baron? s'écrièrent à la fois les deux vieillards d'une voix émue.

— Tout ce qu'il y a de plus vrai. Je vous promets de plus que cette cloche sera encore plus grosse que l'ancienne et qu'elle aura aussi pour marraine une marquise de Châteaugiron. Serez-vous contents?

— Ce seraient de fiers gueux s'ils ne l'étaient pas! s'écria le père Coquard avec un

attendrissement subit auquel le vin qu'il avait bu à plein verre depuis le commencement du banquet n'était pas complètement étranger.

— Si nous serons contents, monsieur le baron ! répondit le père Fournier, qui ne put en dire davantage, car son émotion lui coupa la parole.

— Ah ! monsieur le baron, dit le vénérable doyen du village en portant à ses yeux le revers de sa main calleuse et ridée, je suis déjà si content pour ma part, que ça me donne envie de pleurer comme quand j'ai perdu ma pauvre femme, et je n'aurais plus rien à désirer au monde, si tant seulement

vous nous faisiez rendre notre cher bienheureux saint Gontran.

— Vous voulez dire le reliquaire qui est à l'église du bourg?

— Oui, monsieur le baron, dit un autre vieillard; c'est, sans faire tort aux autres, la relique la plus miraculeuse qu'il y ait à vingt lieues à la ronde; aussi ces gredins de bourgeois d'en bas ont-ils bien eu soin de nous la voler quand on a rouvert leur église.

— Je ne peux pas vous promettre qu'on vous la restituera, répondit M. de Vaudrey; mais écoutez : notre évêque, qui arrive de Rome, en a rapporté plusieurs reliques d'un grand prix, entre autres quelques os de

sainte Philomène, et je ne doute pas qu'il ne consente à m'en donner un pour notre église. Il me semble que cela pourrait remplacer le doigt du bienheureux saint Gontran.

Les anciens du village se regardèrent un instant comme font des gens à qui l'on propropose un marché qui les intéresse tous; mais bientôt un hochement de tête général annonça que l'offre du gentilhomme campagnard n'avait obtenu près de ces âmes dévotes qu'un fort médiocre succès.

— Monsieur le baron, nous vous remercions bien, dit le père Fournier en prenant la parole au nom des autres vieillards; voyez-vous, la confiance, ça ne se commande

pas. Nous ne voulons pas dire du mal de cette Philomène, c'est peut-être une grande sainte, mais ça ne peut pas approcher de notre saint Gontran.

— Nous aimerions mieux notre petit doigt de saint Gontran que tout le corps de cette Philomène, dont personne n'a jamais entendu parler dans le pays, ajouta un autre vieux paysan d'un air assez dédaigneux ; ce doit être une nouvelle sainte.

— En effet, répondit M. de Vaudrey en réprimant un sourire, il n'y a pas fort longtemps qu'elle est canonisée.

— Qu'est-ce que je disais ? Eh bien ! monsieur le baron, les nouveaux saints, c'est bon

pour les nouveaux villages ; par exemple ceux de Rancenay, qui n'existaient pas hier, sont tout fiers de leur dent de sainte Colette, dont nous ne voudrions pas pour rien ; car, je le demande, qui est-ce qui se soucie de sainte Colette?

— Allons, allons, père Richard, interrompit le baron en riant tout à fait, soyez plus respectueux envers sainte Philomène et sainte Colette, dont les reliques, soyez-en sûr, en valent bien d'autres. Puisque vous n'avez foi qu'en votre saint Gontran, MM. les bourgeois vous restitueront son doigt, je vous le promets, dussions-nous prendre leur église d'assaut.

Cette assurance ramena la joie sur le front

des vieillards, et par esprit de corps, sinon par une dévotion bien vive, les moins âgés des convives partagèrent l'allégresse qu'inspirait à leurs anciens la perspective de rentrer bientôt en possession de l'os du métacarpe du bienheureux roi de Bourgogne.

Après que M. de Vaudrey eut expliqué aux futurs conseillers municipaux, toujours sous forme de conseils, les améliorations administratives qui lui paraissaient les plus urgentes, et qui furent votées d'avance à l'unanimité, les convives quittèrent enfin la table, mais la fête ne fut pas terminée pour cela ; on dansa gaîment sur le coteau comme on l'avait fait la veille dans le vallon, et quand la nuit fut venue, un feu d'artifice tiré

sur la terrasse du baron complèta dignement cette journée de triomphe.

Parmi les personnes qui des jardins du château assistaient à ce spectacle pyrotechnique, deux semblaient préférer la solitude et l'obscurité aux plus éblouissantes arabesques des fusées et des chandelles romaines, c'étaient la douairière de Bonvalot et le vicomte de Langerac.

VIII

La réconciliation normande.

Depuis plus de six mois, Adrien de Langerac, autrement dit Pichot, poursuivait avec une persévérance digne d'une meilleure cause un plan qui, en cas de succès, devait singulièrement améliorer sa condition aussi précaire qu'équivoque. Il ne s'agissait de rien moins que d'épouser en légitime et indissoluble mariage les deux ou trois millions qui com-

posaient la fortune personnelle de madame Bonvalot. Pour un homme habitué à vivre d'industrie, la proie était appétissante ; aussi le pseudo-vicomte avait-il accompli des prodiges de ruse et d'adresse pour s'en assurer la possession, et voilà qu'au moment où il se croyait certain de réussir, deux contre-temps imprévus menaçaient de lui arracher cette victoire à demi gagnée : l'un de ces contre-temps était M. Boisjoly, l'autre s'appelait le baron de Vaudrey.

— Me voici entre deux écueils, se dit-il lorsque l'ordre fut rétabli au château ; à droite cet intrigant de Miron, qui me connaît trop bien ; à gauche ce colosse campagnard, qui tôt ou tard me reconnaîtra, si même ce n'est déjà fait ; car il me regardait tout à

l'heure avec une attention étrange. Si je ne parviens pas à les éviter l'un et l'autre, je suis noyé inévitablement ; il faut agir sans délai, et avant tout me réconcilier avec Miron, car vindicatif et plein de fiel, il est de beaucoup le plus à craindre des deux. J'ai fait ce matin un vrai pas de clerc, poursuivit l'ancien gratte-papier sans chercher une plaisanterie ; qu'avais-je besoin de réveiller cette vieille affaire, et que m'importait qu'en passant par les mains de ce filou patelin le portefeuille du duc de Chérizac se fût allégé de quelques billets de banque ? Pourvu qu'il soit encore temps de réparer ma sottise !

La conclusion de ce soliloque fut un petit billet par lequel Langerac demandait à M. de Boisjoly un second entretien. A peine eut-il

confié cette missive à l'un des domestiques du château, qu'on lui remit une lettre du conseiller de préfecture.

— Un second pas de clerc que je viens de faire là ! se dit-il après l'avoir lue ; le drôle a au moins aussi peur de moi que j'ai peur de lui, et si je m'étais moins pressé, j'aurais conservé l'avantage de la position.

Un instant après, le vicomte de Langerac et M. de Boisjoly se trouvaient de nouveau en présence dans la chambre occupée par ce dernier à l'auberge du *Cheval-Patriote*.

— Il faut avouer, mon cher, que pour des Gascons nous nous sommes montrés ce matin passablement sots et ridicules ? dit le conseil-

ler de préfecture, qui prit un air riant et dégagé pour aller au-devant de son compatriote.

— C'est ce que je me disais tout à l'heure, répondit Langerac en s'efforçant de se mettre au niveau de cet enjouement factice.

— Notre conduite a vraiment été celle de deux enfants.

— Tranchons le mot : de deux niais.

— Je suis charmé de voir que l'esprit et le bon sens vous sont revenus aussi vite qu'à moi.

— A peine sorti d'ici, je me suis repenti de ce qui venait de se passer.

— Quelle folie de part et d'autre, n'est-il pas vrai?

— Quelle extravagance!

— De vieux amis comme nous, se brouiller pour une misère!

— C'était absurde de tous points; car, je vous le demande, mon cher Boisjoly, que mon ami Châteaugiron ou M. Grandperrin soit nommé membre de ce conseil-général, est-ce une raison pour que vous et moi nous nous arrachions les yeux comme deux coqs de combat?

— C'est que vous avez raison, dit le conseiller de préfecture avec un rire affecté; j'ai

vu le moment où, à la lettre, nous allions nous arracher les yeux. Mais voilà comme nous sommes, nous autres Méridionaux, dont les veines contiennent plus de salpêtre que de sang; pour un mot entendu de travers, nous prenons la mouche, et une fois lancés, nous allons, nous allons, il n'y a plus moyen de nous retenir.

— Et si dans le feu de la dispute un gros pavé bien lourd se trouve sous notre main, nous commençons par nous le jeter à la tête, sauf à reconnaître plus tard que nous avons eu tort.

— Ah ça! en fait de pavés plus ou moins lourds, il est bien entendu que nous retirons de part et d'autre les expressions un peu

trop vertes qui ont pu nous échapper ce matin?

— Comment donc! est-ce que vous y avez attaché la moindre importance? Pour ma part, je n'y pense déjà plus.

— Et vous avez raison. Dans la colère on fait des armes de tout, du faux comme du vrai : une calomnie bien absurde traîne-t-elle dans le ruisseau? on la ramasse sans scrupule pour en éclabousser son adversaire. Par exemple, pour m'exécuter complètement, ce procès Dufailly dont je me suis servi contre vous en guise d'assommoir, pensez-vous que je croie un seul mot de ce que m'en ont dit vos anciens camarades de l'étude de maître Huguenin?

— Ah !... que vous ont-ils dit, ces venimeux personnages ? demanda Langerac, en rougissant malgré lui.

— Vous savez bien... de l'argent reçu de Dufailly... des pièces soustraites à l'étude... enfin l'histoire la plus absurde, et dont, je vous le répète, je n'ai jamais cru le premier mot.

— C'est une justice que vous m'avez rendue, mais je dois dire qu'à mon tour je n'ai jamais ajouté foi aux bruits injurieux qui ont pu courir sur votre compte ; et si dans un moment de vivacité je vous ai parlé du portefeuille du duc de Chérizac...

— Ah ! oui, à propos, interrompit M. de

Boisjoly, dont l'éternel sourire avait en ce moment quelque chose de convulsif, qu'est-ce que c'est que ce conte de portefeuille? Je n'ai pas bien compris ce que vous vouliez dire.

— Mon Dieu! comme vous en conveniez vous-même tout à l'heure, dans la colère toutes les armes semblent bonnes, et pour avoir le plaisir de blesser son ennemi, on se fait au besoin l'écho des calomnies les plus extravagantes.

— Mais enfin... de quoi est-il question?

— Il est impossible que vous n'en ayez jamais entendu parler?

— Jamais, je vous le jure.

— Eh bien! il s'agit de ces dix mille francs en billets de banque qui disparurent un beau matin du portefeuille que le duc de Chérizac, en rentrant chez lui, avait l'habitude de poser sur son bureau.

— Ah!... en effet, je crois me souvenir... Mais en quoi puis-je être mêlé à cette affaire?

— C'est ce que j'ai demandé aux personnes qui m'en ont parlé, dit Langerac en affectant un air benin qui contrastait avec la physionomie contractée du conseiller de préfecture.

— Et ces personnes vous ont répondu?

— Un mensonge, bien certainement.

— Un mensonge ?

— Abominable. Ne prétendaient-elles pas tenir d'une source certaine que les billets de banque en question avaient passé du portefeuille du duc de Chérizac dans le vôtre !

— Quelle odieuse calomnie ! s'écria M. de Boisjoly d'un air d'indignation.

— Que voulez-vous, mon cher? chacun a ses ennemis : les miens ont imaginé pour me nuire cette belle histoire du procès Dufailly; les vôtres...

— Je me rappelle maintenant le fait qui a donné lieu à cette inculpation infâme. Dix billets de banque furent soustraits en effet du

portefeuille du duc; mais le voleur, qui n'était autre que le second valet de chambre, fut mis à la porte le lendemain, le duc n'ayant pas voulu le livrer à la justice.

— Le valet de chambre fut renvoyé, il est vrai, mais les personnes dont je parle prétendent qu'il était complètement innocent de ce vol.

— Et c'est moi qu'on a osé accuser!

— C'est infâme assurément; il paraît que par une coïncidence des plus fâcheuses, vous perdîtes au jeu une dizaine de mille francs quelques jours seulement après le vol : or, à cette époque vous n'aviez d'autres ressources que vos appointements de précepteur; aussi

plusieurs personnes au courant de vos petites affaires ne purent-elles s'empêcher de se demander où vous aviez pu prendre les dix mille francs que vous veniez de perdre.

— Et ces charitables personnes décidèrent dans leur bienveillance que j'avais dû les voler au père de mes élèves ! dit M. de Boisjoly avec l'accent d'amertume qui caractérise parfois le langage de l'innocence outragée ; heureusement j'ai par devers moi de quoi mépriser ces indignes calomnies.

— Quand notre conscience ne nous reproche rien on se sent bien fort, dit Langerac d'un ton sentencieux.

— Non seulement ma conscience est pure,

mais l'estime, et j'ose même ajouter l'amitié que n'a cessé de m'accorder le duc de Chérizac, me vengent suffisamment de la méchanceté de mes ennemis; il est un fait pourtant qui devrait leur fermer la bouche, la place que j'occupe, c'est au duc que je la dois; me l'aurait-il fait obtenir s'il avait eu le moindre doute sur ma probité et sur mon honneur? Comment ces lâches calomniateurs expliqueront-ils la conduite du duc à mon égard?

— Par l'épais bandeau que de tout temps vous avez eu l'art de lui mettre sur les yeux. Oh! ils ont réponse à tout.

— Voilà pourtant la vie, dit M. de Boisjoly d'un air de résignation philosophique; ayez du succès, et soudain vous entendrez siffler

autour de vous les serpents de l'envie ; heureusement leurs morsures ne sont pas fort dangereuses ; nous en sommes la preuve vous et moi, mon cher Langerac. En dépit de la méchanceté de nos ennemis, nous nous portons à merveille et nous sommes en passe de faire notre chemin. Aussi je vous déclare que pour mon compte je me mets fort au-dessus de ces misérables calomnies.

— Et moi je n'y attache pas la moindre importance.

— C'est par le mépris qu'on doit répondre à de semblables attaques.

— Chercher à se venger, ce serait faire trop d'honneur aux calomniateurs.

— L'estime de quelques amis probes et sincères, voilà le seul suffrage que doive ambitionner un galant homme.

— C'est ce que je me suis toujours dit, et voilà pourquoi il m'eût été très pénible de perdre la vôtre.

— Perdre mon estime! y pensez-vous, mon cher Langerac? J'ai pu, dans la chaleur d'une discussion qui dégénérait en dispute, me faire l'écho des bruits injurieux qui ont couru sur votre compte, mais au fond je vous ai toujours tenu pour le plus honnête homme du monde.

— Vous venez d'exprimer ce que je pense

de vous, quoique j'aie pu à mon tour dans un moment d'emportement...

— Ne parlons plus de cela, et que tout soit oublié de part et d'autre.

Le conseiller de préfecture fit un mouvement pour se rapprocher de son compatriote, et les deux honnêtes Gascons échangèrent la poignée de main la plus cordiale, du moins en apparence.

— Maintenant que nous sommes réconciliés, je pars content, dit alors M. de Boisjoly ; vous ne sauriez croire combien j'aurais été désolé de quitter Châteaugiron avant de vous avoir serré la main.

— Vous partez donc? demanda le vicomte.

— A l'instant même ; vous avez dû voir ma voiture devant la porte.

— C'est donc à vous cette chaise de poste armoriée ?

— Armes de fantaisie, comme celles de notre royauté citoyenne, répondit en riant le conseiller de préfecture, car mon cher vicomte, je n'ai pas comme vous à ma disposition le vieil écusson des Langerac... Mais tenez, voici les chevaux qui arrivent, ajouta-t-il en ouvrant la fenêtre.

Deux chevaux de poste, conduits par un postillon, venaient en effet de s'arrêter près de la voiture.

— Vous retournez à Mâcon ? demanda Langerac.

— Non, je continue ma tournée.

— Vous n'attendez donc pas le résultat de l'élection qui a lieu après-demain ?

— Impossible. Des intérêts plus graves m'appellent ailleurs.

— Vous paraissiez ce matin attacher beaucoup d'importance à cette élection.

— Trop d'importance ; car si M. de Châteaugiron est nommé, ce sera toujours un conservateur, et dès lors je me trouve en règle. Ainsi donc, mon cher, je quitte la partie,

et je vous souhaite tout le succès imaginable. J'espère que c'est faire les choses en adversaire généreux?

— C'est faire les choses en ami ; car nous sommes amis, n'est-ce pas?

— Comment donc! s'écria M. de Boisjoly en serrant d'un air d'effusion la main que le vicomte venait de lui tendre à son tour ; amis à la vie et à la mort!

Langerac conduisit son compatriote à la chaise de poste et ne le quitta qu'après l'avoir vu partir. Au moment où les chevaux se mettaient en mouvement, les deux Gascons échangèrent une troisième et dernière poignée de main non moins sincère que les deux autres.

— Ah ! vicomte de contrebande, se dit alors M. de Boisjoly en s'enfonçant dans la voiture, tu es bien heureux que certaines considérations m'empêchent en ce moment de te traiter selon tes mérites ; mais, patience ! je te ferai voir tôt ou tard qu'on ne m'offense pas impunément. En attendant, réjouis-toi de ce que je te laisse le champ libre pour cette élection. Pauvre niais ! partirais-je aussi tranquillement si un billet de madame Grandperrin ne venait de m'apprendre que M. de Vaudrey est à nous ainsi que l'avocat Froidevaux, et que par conséquent notre triomphe est certain !

— En voilà toujours un que je ne crains plus, pensait Langerac au même instant ; à l'autre maintenant. Comment me débarras-

ser de celui-ci avant qu'il m'ait reconnu définitivement? La seule chose qui m'étonne, c'est que ce ne soit pas déjà fait, car il a un diable de regard fixe et perçant qui semble vous fouiller jusqu'au fond de l'âme. Il est vrai que moi-même je ne l'ai pas reconnu tout de suite, mais cela n'est pas étonnant; lorsqu'il vint chez maître Huguenin il y a cinq ou six ans, à propos de son procès avec le duc de Chérizac et qu'il s'adressa à moi-même, parlant à ma personne, il ne portait point de barbe et ses cheveux n'étaient pas encore gris. Cela change un homme, tandis que moi je dois être à peu près le même qu'à cette époque. Il est donc indubitable que tôt ou tard il me reconnaîtra, et alors adieu les millions de la veuve; car le moyen de la décider à devenir madame Pichot, elle que son

nom de Bonvalot suffoque déjà, en dépit de la particule dont elle l'a enjolivé. Vicomtesse de Langerac, à la bonne heure; mais madame Pichot! Il n'y a donc pas une minute à perdre, il faut à tout prix prévenir la reconnaissance; mais comment? — Éloigner ce géant malencontreux? c'est impossible; il a pris racine dans son manoir, et autant vaudrait essayer d'arracher un chêne, à la force du poignet, comme faisait Roland le Furieux. — M'éloigner moi-même? c'est le plus prudent; mais, dit le proverbe, qui quitte la partie la perd. — Décider cette sensible vieillarde à quelque équipée folâtre et romanesque dans le goût des pèlerinages à Gretna-Green, voilà qui serait un coup de maître; car une fois qu'elle aurait consenti à avaler *une prise de fuite purgative,* ce serait bien le diable que je

ne parvinsse pas à y mêler *deux dragmes de matrimonium en pilules.* Oui, c'est là le seul parti digne d'un homme d'esprit comme moi, et aujourd'hui même je livrerai une attaque décisive au cœur de cette respectable millionnaire.

L'occasion que cherchait Langerac se présenta dans la soirée, lorsque le feu d'artifice tiré sur la terrasse du baron de Vaudrey eut attiré les habitants du château dans la partie des jardins d'où l'on pouvait le mieux voir ce spectacle inattendu. Le vicomte, qui s'était empressé d'offrir son bras à madame Bonvalot, parvint, sans que la douairière fît mine de s'en apercevoir, à la conduire, loin des rayons de la lune et des éclairs des fusées, sous une de ces sombres allées dont la mys-

térieuse solitude invite les poètes à la rêverie et les cœurs sensibles à l'amour.

Un instant avant que le séducteur intéressé et la tendre quinquagénaire eussent mis le pied sur ce sol dangereux, un autre couple bien différent y avait pénétré d'un autre côté ; c'étaient Lamoureux et Bancroche.

IX

La cassette d'ébène.

Au moment où la belliqueuse sortie du marquis et de l'élite de ses domestiques avait mis en déroute l'avant-garde des émeutiers, Bancroche et Lamoureux avaient pris la fuite ainsi que leurs compagnons, mais au lieu de se sauver comme eux par la grille d'honneur, ils s'étaient jetés à l'aventure sous une voûte

conduisant à une cour de service ; de là, par des passages connus de Lamoureux, qui avait travaillé comme maçon au château, ils s'étaient réfugiés dans les jardins et ensuite dans le parc, d'où ils espéraient pouvoir s'échapper sans être vus, en franchissant la muraille, dès que la nuit serait venue.

Pendant tout le reste de la journée, les deux bandits, qui s'étaient prudemment débarrassés, l'un du casque de Toinot, l'autre de son tambour, restèrent tapis dans le fourré, semblables à ces animaux carnassiers qui attendent le coucher du soleil pour se mettre en campagne. En dépit de la faim, de la soif et de la mauvaise humeur qui accompagne toujours les entreprises avortées, Lamoureux supportait sa position avec une

certaine philosophie ; mais Bancroche, le visage meurtri et endolori par le coup de crosse que lui avait appliqué Châteaugiron, ne rêvait que vengeance et carnage.

— Non, tu as beau dire, répéta-t-il plusieurs fois à son compagnon dans les instants où la douleur se faisait sentir plus cuisante, je ne sortirai pas d'ici avant d'avoir mis le feu au château de ce brigand de marquis.

— Mais s'il t'a flanqué un coup de crosse, répondait chaque fois Lamoureux, effrayé de ce projet, tu lui as toi-même fichu un coup de couteau ; il me semble que ça fait quitte.

— Pourquoi est-ce qu'il voulait me faire

descendre l'escalier plus vite qu'au pas ordinaire?

— Et pourquoi, toi, ne voulais-tu pas descendre?

— C'était mon idée comme ça.

— Il était chez lui, cet homme!

— Ne vas-tu pas faire le capon maintenant?

— Pas plus capon qu'un autre; mais nous ne sommes pas déjà dans de si beaux draps, pour parler encore de brûler le château.

— Je te dis que je ne sortirai pas d'ici sans

y avoir mis le feu ; j'ai une dent cassée, deux qui ne valent guère mieux, et je serais un lâche si je ne me vengeais pas.

A défaut de mets plus substantiels, Bancroche se nourrit de sa colère et Lamoureux de sa frayeur jusqu'à ce que la nuit fût venue; ils se rapprochèrent alors du château sans avoir pu parvenir à se mettre d'accord, car l'un ne songeait qu'à s'échapper, tandis que l'autre s'obstinait à rester pour mettre à exécution ses projets de vengeance. Déjà ils avaient traversé une pelouse assez découverte, lorsque les premières détonations du feu d'artifice leur causèrent une panique soudaine qui leur fit chercher un abri dans l'allée touffue où madame Bonvalot et Langerac entrèrent un instant après.

— Halte ! dit tout à coup Bancroche à voix basse, nous ne sommes pas seuls ici.

Les deux bandits s'arrêtèrent et prêtèrent l'oreille.

— On marche, reprit Bancroche en étendant la main du côté d'où venait le bruit des pas.

Lamoureux écarquilla ses yeux qui distinguaient les objets presque aussi bien la nuit que le jour, et finit par entrevoir dans l'ombre le couple qui s'avançait lentement à leur rencontre.

— Les gendarmes ! dit-il d'une voix troublée en saisissant son compagnon par le bras.

— Tu aperçois des gendarmes partout, répondit Bancroche, qui toutefois, en entendant prononcer ce nom redouté, avait fait un soubresaut.

— Je te dis que je vois du blanc, du bleu, du rouge, du jaune, trente-six couleurs.

Les trente-six couleurs que le bandit effrayé prenait pour le respectable uniforme de la gendarmerie n'étaient en réalité que le chapeau, le châle et la robe qui composaient le costume ultra-bariolé de madame Bonvalot.

— Ce n'est qu'une femme, poltron, dit Bancroche, lorsqu'un rayon de lune perçant

à travers le feuillage lui eut permis d'entrevoir à son tour la douairière.

— Femme ou gendarme, cachons-nous, reprit Lamoureux. Tu ne vois donc pas qu'il y a un homme avec elle ?

— C'est, ma foi, vrai, et tu as raison ; cachons-nous.

Ils se jetèrent dans un taillis qui bordait l'allée.

Un instant après Langerac et madame Bonvalot s'assirent sur un banc qui ne se trouvait qu'à quelques pas de l'endroit où venaient de se tapir les deux bandits.

— Quelle folie ! dit l'aimable douairière en

continuant la conversation commencée ; partir quand nous ne sommes arrivés que d'hier seulement ! aller en Suisse ou en Italie et vous permettre de m'y rejoindre ! En vérité ! je ne comprends pas comment de pareilles extravagances ont pu se nicher dans votre cerveau !

— Ce n'est pas dans mon cerveau, Madame, répondit Langerac avec feu, c'est dans mon cœur qu'est éclose cette idée qui ne me quitte ni jour ni nuit.

— Mais c'est donc une monomanie ?

— Une monomanie, une démence, une extravagance, tout ce qu'il vous plaira ; mais avant tout c'est de la passion.

— De la passion ! répéta madame Bonvalot, qui leva sentimentalement les yeux au ciel ; mais l'obscurité était si profonde que ce jeu de physionomie fut complètement perdu.

— Oui, Madame, de la passion ! de la passion ardente, profonde, folle même si vous voulez ; car est-il réellement amoureux celui que son amour ne rend pas un peu fou ?

— Eh bien ! à la bonne heure, répondit la douairière en minaudant, soyez fou, je le veux bien ; je n'ai pas le droit de m'y opposer ni le pouvoir de vous en empêcher, mais du moins n'essayez plus de me faire partager votre folie. J'ai été trop indulgente pour vous jusqu'à ce jour, j'ai accueilli par une tolé-

rance trop grande vos étourderies, et c'est là ce qui vous a encouragé à m'adresser tout à l'heure cette étrange et inconvenante sollicitation.

— Etrange en quoi, Madame? En quoi inconvenante?

— Ah! vicomte, vous n'y pensez pas.

— N'êtes-vous pas la maîtresse absolue de vos actions?

— Assurément.

— Quelqu'un a-t-il le droit d'exercer un contrôle sur votre conduite?

— Personne au monde.

— N'ètes-vous pas libre d'aller en Suisse ou en Italie si bon vous semble ?

— Sans doute.

— Et ne vous ai-je pas entendue parler bien des fois de votre désir de visiter ces deux contrées, l'une si pittoresque, l'autre si poétique ; ces contrées où l'amour, si doux en tous lieux, doit être plus enivrant encore ! Oh ! par une belle nuit, comme celle-ci, poursuivit le vicomte d'un ton exalté, monter avec vous en gondole et naviguer mollement sur la mer qui baigne Venise la belle ! ou bien, moi guidant vos pas, vous appuyée sur mon bras, parcourir, dans un recueillement plein de pensée, les ombrages de Tibur, le Campo-Santo de Pise, les ruines du Colysée !

— Et Florence, fit la douairière, pour qui le tendre enthousiasme du tentateur commençait à devenir contagieux. Et Naples! *Veder Napoli e poi morir!* Et le Vésuve!

— Volcan moins brûlant que mon cœur! dit Langerac en appuyant la paume de sa main droite sur la poche gauche de son gilet.

— Comprends-tu quelque chose à leur argot? dit tout bas Lamoureux à son camarade.

— Ce n'est pas de l'argot, c'est du chinois, répondit Bancroche du même ton.

— Oui, ce sont là de doux rêves, reprit

Madame Bonvalot après quelques instants d'un silence pensif; ce sont là d'agréables chimères!

— Qui vous empêche de donner un corps à ces chimères? repartit le vicomte toujours pressant; dites un mot, et ce rêve deviendra une enivrante réalité.

— Mais, en vérité, fit la douairière du ton d'une femme qui commence à perdre du terrain, on dirait à vous entendre qu'il ne s'agit que de commander des chevaux de poste et de monter en voiture.

— Mais c'est qu'en vérité ce n'est pas plus difficile que cela, répondit Langerac en pas-

sant de la déclamation poétique et exaltée au langage vulgaire et positif.

— Quoi! sans même avoir un passeport?

— Est-ce qu'on demande des passeports à une femme qui voyage dans sa chaise de poste?

— Sans argent?

— Oh! sans argent, c'est une autre affaire, dit le vicomte avec un sourire de douce moquerie; ne vous ai-je pas entendue dire dix fois que vous ne vous mettiez jamais en route sans votre cassette d'ébène et vingt mille francs en or dedans?

En entendant ces derniers mots, Bancroche

donna un vigoureux coup de coude dans les côtes de son camarade, et tous deux redoublèrent d'attention.

— Vous avez réponse à tout, reprit Madame Bonvalot en souriant à son tour; mais d'où savez-vous que j'ai ici ma cassette d'ébène ?

— N'ai-je pas vu Georgina la porter hier dans votre chambre ?

— Allons, je vois bien qu'il est impossible de trouver en défaut vos yeux d'argus.

— C'est-à-dire mes yeux d'amant.

— Eh bien ! oui, ma fameuse cassette aux

vingt mille francs est en effet, en ce moment, sur l'étagère de ma chambre à coucher...

Lamoureux riposta au coup de coude qu'il venait de recevoir, par une bourrade si expressive, que Bancroche en perdit l'équilibre et fit quelque bruit en essayant de se remettre d'aplomb.

— N'avez-vous rien entendu ? dit la douairière qui se rapprocha du vicomte par un mouvement involontaire.

— Rien, répondit Langerac en profitant de l'occasion pour s'emparer tendrement d'une main qui ne fit aucun effort pour se dégager.

— Il me semblait avoir entendu du bruit derrière nous.

— Quelque branche sèche que le vent aura brisée.

— Mais, si c'était quelqu'un! si l'on nous écoutait! reprit Madame Bonvalot en plongeant dans le taillis un regard inquiet.

Quoique l'obscurité fût trop profonde et le fourré trop épais pour qu'ils courussent le danger d'être découverts, Bancroche et Lamoureux s'accroupirent par un mouvement simultané.

— Tout le monde est occupé du feu d'artifice, répondit Langerac, et personne ne songe à troubler ce tête-à-tête depuis si longtemps désiré; répondez-moi donc, de grâce et accordez-moi la faveur que j'implore.

— Mais quand je serais assez faible ou plutôt assez folle pour consentir à ce que vous me demandez, reprit la douairière en recommençant à minauder, comment me serait-il possible d'imaginer un prétexte plausible pour quitter ce château où j'ai annoncé l'intention de passer toute la fin de l'automne?

— Manque-t-on jamais de prétextes? Ce sera l'air du pays qui ne vous convient pas et dont pourrait souffrir votre poitrine délicate, ou bien le besoin d'effacer, par les distractions d'un petit voyage l'impression pénible qu'a faite sur vos nerfs si irritables la scène d'aujourd'hui.

— Il est sûr que depuis ce matin mes nerfs sont dans un état horrible, dit Madame Bon-

valot dont la main, par une crispation sans doute involontaire, serra à son tour celle du vicomte.

— Et le climat de l'Italie est si bon pour les maladies nerveuses!

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. Puis, songez-y, chère Éléonore, si vous repoussez ma prière, je ne réponds plus de ma raison, car je suis si malheureux!

— Vous, malheureux?

— N'avez-vous pas remarqué vous-même ma rêverie, ou plutôt ma tristesse?

— En effet, vous, si gai d'ordinaire, je vous trouve tout pensif, tout préoccupé, depuis ce matin surtout.

— Et vous ne lisez pas dans ma pensée !... et vous ne devinez pas la cause de ma préoccupation !... Ingrate ! en venant ici sans votre consentement ou plutôt malgré votre défense, j'espérais trouver dans ce qu'on appelle la liberté de la campagne mille occasions de vous ouvrir mon cœur, et voilà, depuis hier matin, la première fois qu'il m'est possible de vous parler sans témoins. Oh ! si vous pouviez comprendre à quel point cette contrainte me tue ! poursuivit le vicomte en se frappant pathétiquement le front du plat de la main ; ces gens qui vous entourent, qui vous surveillent, que dis-je ?

qui vous espionnent, il est des moments, voyez-vous, où il me prend envie de les tuer...

— Allons, ami, calmez-vous, dit la douairière d'un ton de tendre compassion; une idée doit vous consoler, c'est que vous n'êtes pas toujours seul à souffrir de cette contrainte qui vous chagrine.

— Eh bien! s'il est vrai, reprit Langerac en redoublant de véhémence, pourquoi résister encore à mes prières? Déjà la marquise a des soupçons; vainement pour la tromper ai-je essayé de feindre à son égard une de ces passions concentrées et silencieuses, dont la femme la plus rigide ne songe pas à s'offenser; elle n'a pas pris le

change, et depuis surtout que je me suis jeté au-devant de la pierre qui allait vous atteindre, elle ne doute plus que je ne sois ici pour vous seule!

— Quoi! vous croyez que Mathilde...

— Elle a tout deviné, vous dis-je, et si elle avertit Châteaugiron, il faudra donc que je m'éloigne... que je vous perde à jamais! ajouta le vicomte d'une voix suffoquée.

— M'embêtent-ils avec leurs giries! dit tout bas Bancroche à son compagnon.

Le bandit accompagna cette réflexion d'un geste d'impatience.

— Je vous dis qu'il y a quelqu'un derrière

nous, dit Madame Bonvalot en entendant un léger craquement; et sans attendre la réponse du vicomte, elle se leva d'un air d'effroi.

Langerac se retourna et regarda attentivement dans le taillis; mais il n'aperçut rien.

— C'est sans doute quelque gibier, dit-il, et vous vous alarmez à tort.

— C'est possible, mais en attendant je meurs de peur.

— Près de moi?

— Ah! vous n'êtes qu'un danger de plus, reprit la douairière d'une voix langoureuse.

Rentrons donc au château; le feu d'artifice est fini, et peut-être a-t-on déjà remarqué notre absence.

— Ainsi vous me refusez un mot! ainsi vous m'ôtez toute espérance!

— Je vous répondrai demain, dit Madame Bonvalot d'un ton qui n'avait rien de trop décourageant; mais en ce moment rentrons.

La douairière accepta le bras du vicomte avec un abandon de bon augure, et le couple intéressant reprit à pas lents le chemin du château.

Un instant plus tard les deux bandits sortirent sans bruit de leur cachette.

— Eh ben ! qu'en dis-tu ? demanda Lamoureux à son compagnon.

— Qu'en dis-tu toi-même? répondit Bancroche.

— Je dis que si nous pouvions mettre la griffe sur cette cassette où il y a vingt mille francs en or, ça vaudrait un peu mieux que de brûler le château.

— Tu n'es pas dégoûté ! D'ailleurs l'un n'empêche pas l'autre. Mais comment la subtiliser, cette cassette ?

— N'as-tu pas entendu la vieille que j'ai prise pour un gendarme, dire que le magot était pour le quart d'heure dans sa chambre à coucher ?

— A quoi ça nous avance ?

— A quoi ?

— Oui ; ça nous apprend-il où elle est, cette scélérate de chambre à coucher ?

— Tu voudrais bien le savoir, où elle est, hein, gourmand ?

— Cette question !

— Eh bien ! je vas te le dire.

— Toi ?

— Foi de Lamoureux !

— Tu sais où est la chambre de la vieille ? dit Bancroche d'un air de vif intérêt.

— Tout juste, mon vieux, et je t'y conduirais les yeux bandés.

— Comment donc ça?

— Voici la chose. Tu sais que j'ai travaillé au château pendant plus de quinze jours; je suis donc entré dans toutes les chambres dont on a réparé les plafonds ou les cheminées, dans celle de la vieille comme dans les autres.

— Sais-tu seulement laquelle c'était?

— Comme si nous n'avions pas eu tous les jours sur le dos, du matin au soir, ce vieux rageur de Bobilier, qui nous faisait donner aux cinq cents diables!

— Qu'est-ce que ça peut avoir de commun....

— Ecoute donc; ce sapajou de juge de paix était toujours fourré au milieu de nous. — Qu'on mette des ouvriers à l'appartement de M. le marquis, disait-il ; — ou bien : Comment, fainéants, les plafonds de l'appartement de madame la marquise ne sont pas encore finis ! — ou bien : Qu'on fasse du feu dans l'appartement de madame la douairière pour voir si les cheminées fument encore. — C'est comme ça que j'ai appris où est la chambre à coucher de la vieille.

— C'est donc elle qu'on appelle la douairière ?

— Comment! tu ne l'as pas reconnue? Elle était hier assise dans la voiture à côté de la marquise, et ce matin elles sont allées à la messe ensemble.

— Mais enfin, où est-elle cette gredine de chambre à coucher?

— Viens avec moi, je vais t'en montrer les fenêtres.

Les deux bandits suivirent avec précaution le chemin qu'avaient pris la douairière et le vicomte, et, quoique l'allée se prolongeât jusque contre les bâtiments, ils s'arrêtèrent lorsqu'ils furent arrivés sur la lisière du parc. De grands parterres dessinés à la française les séparaient seuls du château et permet-

taient d'en apercevoir la façade, pleinement éclairée en ce moment par la lune.

— Tu vois bien ces deux fenêtres, près de la tourelle qui est à droite ? dit alors Lamoureux, c'est là que couchent la vieille et son magot.

— Tu en es sûr ?

— Tout ce qu'il y a de plus sûr.

— Les fenêtres à côté ?

— Un salon.

— La tourelle ?

— Un cabinet de toilette.

— Sans doute quelque femme de chambre couche près d'elle ?

— La femme de chambre doit coucher dans un cabinet d'entresol où nous mettions nos outils quand nous travaillions dans l'appartement.

— Mais ce cabinet communique avec la chambre à coucher. Ces riches, ça a besoin qu'on les garde quand ils dorment !

— Il y a un petit escalier de service, mais il donne dans un corridor assez loin de la chambre. Je te dis qu'on tordrait le cou à la vieille que la femme de chambre n'y entendrait rien du tout.

— C'est tentant tout de même, dit Bancro-

che en passant sa langue sur ses lèvres comme fait un chat qui flaire un friand morceau ; quel dommage que les fenêtres soient si élevées !

— Il y a des échelles sous la voûte où nous avons passé pour entrer dans le jardin, répondit Lamoureux à qui la cassette pleine d'or donnait à la fois de l'imagination et du courage.

— Seront-elles assez longues ?

— Il y a un paquet de cordes à côté, et en attachant deux échelles ensemble....

— Tu as raison... Mais comment entrer dans la chambre sans briser au moins une

vitre, et comment briser une vitre sans faire de bruit ?

— Il y a un Dieu pour les bons lurons comme nous, dit Lamoureux d'un air convaincu; quand nous nous sommes sauvés, il me restait un caillou à la main ; dès que nous avons été dans le jardin, je l'ai jeté par colère contre le château et il a justement cassé la vitre du milieu de la fenêtre de la tourelle ; en sorte que, pour ouvrir cette fenêtre, il n'y a qu'à passer le bras par le trou et soulever l'espagnolette.

— Mais si on a mis une autre vitre ?

— Je parierais ma boule qu'au milieu du tapage personne n'y aura pensé.

— C'est possible.

— C'est sûr. Songes-y donc Bancroche, vingt mille francs à partager entre nous deux!

— Vingt mille francs en or, qui plus est! c'est ça qui est peu embarrassant!

— Allons, ça va-t-il?

— Comme tu es brave aujourd'hui! jamais je ne t'ai vu tant de cœur à l'ouvrage.

— Dame! c'est que vingt mille francs...

— Tu as raison, et puisque tu es résolu à tenter la chose, ce n'est pas moi qui bouderai.

— Ainsi, ça va ?

— Oui, ça va, dit Bancroche en frappant dans la main que lui présentait Lamoureux ; la lune ne tardera pas à se coucher, et quand tout le monde sera endormi nous nous mettrons à la besogne.

Les deux dangereux compagnons rentrèrent dans le parc par prudence, et s'étendirent tranquillement au pied d'un hêtre, en attendant l'heure du voleur.

La plupart des habitants du château étaient déjà endormis, lorsque madame Bonvalot, coiffée pour la nuit et vêtue d'un peignoir blanc, ouvrit une des fenêtres de sa chambre,

et resta quelque temps accoudée sur la balustrade du balcon.

La lune n'argentait plus la cime des arbres du parc, mais les étoiles se détachaient étincelantes du sombre azur du ciel.

— Quelle nuit romantique! dit l'aimable douairière avec un accent de douce mélancolie ; ô Shakspeare ! que tu étais un grand poète et comme tu savais lire au fond de nos cœurs de femme!

En ce moment la quinquagénaire exaltée se comparait à Juliette rêvant tout haut, sur son balcon, au milieu des enchantements d'une nuit italienne ; au bout de quelques instants, elle s'était si bien identifiée avec ce

rôle d'une fille de quinze ans, qu'un faible bruit s'étant fait entendre au-dessous d'elle dans le jardin, elle murmura machinalement : — Roméo ! mon Roméo !

Le bruit cessa soudain, et une forme confuse, que madame Bonvalot avait cru entrevoir, disparut en même temps comme si elle se fut enfoncée sous la terre.

L'être mystérieux qui venait de faire battre plus vite le cœur de la douairière n'était pas Roméo, ni même Langerac ; c'était Bancroche, qui dans son impatience s'était approché tout contre la façade du château en rampant le long des parterres.

— Elle ne se couchera donc pas, cette

vieille folle ! se dit irrévérencieusement le voleur.

Soit qu'elle craignît la fraîcheur de la nuit, soit qu'elle trouvât qu'elle avait consacré à la rêverie shakspéarienne autant de temps que doit y en mettre raisonnablement toute héroïne de roman qui connaît son rôle, madame Bonvalot ne tarda pas à quitter le balcon et à fermer la fenêtre ; une demi-heure plus tard, les lumières qui éclairaient sa chambre s'éteignirent à la grande satisfaction des deux bandits toujours en embuscade.



X

L'Incendie.

Vers trois heures du matin, Grégoire Rabusson entra précipitamment dans la chambre de M. de Vaudrey.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda le baron en se mettant sur son séant.

— Mon colonel, le feu est au château, ré-

pondit l'ex-garde-chasse, qui en même temps s'approcha d'une fenêtre dont il ouvrit les rideaux et les volets.

A travers les vitres la lueur d'un incendie considérable éclaira soudain la chambre de ses reflets sinistres.

Déjà M. de Vaudrey s'était jeté à bas de son lit.

— Qu'on réveille tout le village, dit-il; fais atteler la pompe, et qu'avant cinq minutes tout le monde soit en route!

Tandis que le baron s'habillait à la hâte, Rabusson sortit en courant pour exécuter les ordres qu'il venait de recevoir.

Un instant après, ceux des paysans de Châteaugiron-le-Vieil qui s'étaient trouvés prêts les premiers, descendaient au pas de course le plus direct et par conséquent le plus escarpé des sentiers qui conduisaient au bourg, tandis que la pompe parcourait au trot de deux chevaux vigoureux un chemin un peu plus long, mais en revanche plus praticable.

Le tocsin, qui sonnait à l'église de Châteaugiron-le-Bourg, et auquel commençaient à répondre les cloches de deux autres villages situés dans le vallon, la générale battue par Toinot, qui était rentré en possession de son casque et de son tambour, les roues de la pompe et les sabots ferrés des chevaux retentissant sur un sol pierreux, les clameurs

confuses qu'on entendait sortir de l'intérieur du bourg, les langues de flamme que dardaient plusieurs des fenêtres du château, phare destructeur à la clarté duquel se dirigeaient, dans l'obscurité de la nuit, les paysans qui accouraient de toutes parts au lieu du sinistre, tout contribuait à donner à cette scène un caractère lugubre et effrayant.

— Mon colonel, voilà un incendie qui n'est pas naturel, dit Rabusson qui marchait à côté de M. de Vaudrey,

— En quoi ne le trouves-tu pas naturel ? répondit le baron.

— Je ne sais trop que vous dire, mais on ne

m'ôtera pas de la tête que c'est encore un nouveau tour de ces gredins d'hier.

— Le tour serait un peu fort et pourrait coûter cher à ses auteurs.

— Les brigands! si l'un d'eux me tombait sous la main...

Au lieu d'achever sa phrase, Rabusson s'arrêta brusquement comme un épagneul qui tombe en arrêt: puis, sans ajouter un seul mot, il s'élança dans un sentier qui coupait à angle droit celui qu'ils descendaient en ce moment.

— Rabusson! lui cria M. de Vaudrey, où diantre vas-tu par là?

L'ex-garde-chasse ne répondit pas, et le baron, trop pressé pour s'occuper de cet incident, continua son chemin ainsi que les paysans qui l'accompagnaient.

Toute la population du bourg était sur pied. La pompe de la commune et celle de la forge fonctionnaient à l'envi, alimentées par une double chaîne qui s'étendait du château à la rivière. Arrivés de la veille au soir, les gendarmes de la brigade de Rancenay maintenaient l'ordre et surveillaient la partie déguenillée des assistants avec une attention défiante qui semblait annoncer que les soupçons manifestés par Rabusson avaient aussi trouvé accès dans l'esprit de ces honnêtes défenseurs de l'ordre public.

Aprés avoir conduit sa femme et sa fille dans la partie du château la plus éloignée du foyer de l'incendie, le marquis s'était mis à la tête des travailleurs, et il dirigeait leurs efforts avec autant de sang-froid que d'intelligence.

M. Grandperrin présidait en personne à la manœuvre de la pompe de la forge, qu'il avait fait amener par ses ouvriers au premier signal d'alarme.

Réveillé en sursaut, le vieux juge de paix avait passé en toute hâte un pantalon à pieds, des pantoufles, une robe de chambre, et sans prendre le temps de remplacer par son imposante perruque le bonnet à fontange qui lui servait de coiffure de nuit, il s'était em-

pressé d'accourir. L'imminence du danger avait redoublé la pétulance naturelle du vieillard qui, se multipliant pour ainsi dire, se montrait presque au même instant, toujours au premier rang, partout où l'incendie semblait redoubler d'intensité.

Le curé Dommartin, malgré sa rage concentrée, avait cru devoir faire acte de présence ; il se donnait aussi beaucoup de mouvement et s'attachait surtout à se faire remarquer par le maître du château.

Enfin, parmi les travailleurs les plus zélés et les plus infatigables, on distinguait, chose assez étrange, le capitaine Toussaint Gilles, Laverdun, Gautherot, Picardet, en un mot, tous les membres du club patriotique, insti-

gateurs de l'émeute de la veille. Il est vrai que, dans cette conduite inattendue, il entrait un peu plus de calcul que de dévoûment. Sachant déjà que le juge de paix était occupé à rédiger contre eux le plus foudroyant procès-verbal qui pût sortir de la plume d'un magistrat indigné, ils avaient senti redoubler leur émotion, en voyant arriver à la tombée de la nuit la brigade de gendarmerie de Rancenay. Le bruit qu'on allait procéder à l'arrestation des principaux émeutiers n'avait pas tardé à se répandre dans le bourg : il n'était donc pas étonnant que, sans s'être concertés, les chefs du parti républicain cherchassent en ce moment à désarmer, par un zèle apparent, les poursuites dont ils se trouvaient menacés.

Jamais le capitaine des pompiers n'avait dirigé avec une ardeur plus énergique la manœuvre des soldats de sa compagnie. Gautherot et Picardet rivalisaient d'efforts de leur côté ; enfin il n'était pas jusqu'au vice-président Laverdun qui ne s'essoufflât à pomper ou à porter des seaux.

— J'attraperai une pleurésie, c'est sûr, se disait de temps en temps le gros épicier en essuyant de sa main trempée d'eau froide la sueur qui ruisselait de son front ; mais c'est égal, j'aime encore mieux ça que d'aller devant le jury ou seulement devant la police correctionnelle.

A mesure que le vieux juge de paix, drapé dans sa robe à ramages et le nœud de sa fon-

tange retombant sur ses yeux en guise de visière, passait près de l'un des clubistes, celui-ci s'efforçait d'attirer son attention.

— Monsieur le juge de paix, trouvez-vous ma pompe bien placée comme ça? demandait Toussaint Gilles en faisant violence à la fois à son orgueil et à sa rancune.

— Monsieur le juge de paix, disait à son tour Gautherot, ce n'est pas ici votre place; votre vie est trop précieuse pour que vous la risquiez; c'est à nous qui ne vous valons pas, tant s'en faut, de nous exposer pour sauver le château.

— Monsieur le juge de paix, criait de son côté Picardet en montrant au vieux magis-

trat ses mains et ses cheveux brûlés, je suis déjà à moitié rôti ; mais c'est égal, je ne quitterai pas la place que le feu ne soit éteint ou que je ne sois moi-même tout à fait cuit.

On voit que le digne taillandier cherchait adroitement à mettre sur le compte de l'incendie la détérioration qu'avait subie son individu en dégringolant du haut de l'arbre de la liberté, et à métamorphoser ainsi en acte d'héroïsme un accident tout à fait involontaire.

— Je suis en nage, monsieur le juge de paix, disait d'une voix attendrissante l'épicier Laverdun, et je serai bien heureux si je n'attrape pas une pleurésie. Mais on a du

cœur ou l'on n'en a pas, et entre honnêtes gens il faut se secourir.

A toutes ces interpellations intéressées, M. Bobilier se contentait de répondre par un grognement sourd, et il passait outre impitoyablement en murmurant entre ses dents :

— Je vous vois venir, mes drôles ; c'est mon procès-verbal qui vous donne ainsi du cœur à l'ouvrage. Vous espérez désarmer ma juste vengeance en faisant maintenant les bons apôtres, mais il est trop tard : ce qui est écrit est écrit.

Après avoir fait placer sa pompe à l'endroit où elle lui parut devoir agir avec le plus d'efficacité et ordonné aux paysans de Châ-

teaugiron-le-Vieil qui n'étaient pas nécessaires à la manœuvre, de former une troisième chaîne parallèle aux deux autres, M. de Vaudrey s'approcha de son neveu, qu'il aperçut au premier rang des travailleurs.

— Ta femme et ta fille sont en sûreté? lui dit-il brusquement.

— Oui, mon oncle, répondit Héraclius en serrant la main du baron comme pour le remercier d'être venu à son secours; je les ai conduites à l'autre bout du château, et ma belle-mère est allée sans doute les rejoindre.

— Personne n'a péri?

— Personne, autant du moins qu'on peut

le savoir au milieu de ce désordre. J'espère que la perte se réduira au mobilier de quelques chambres.

— Il y a un mur de refend qui partage le château d'une façade à l'autre, entre ces deux fenêtres, dit le baron en montrant à Héraclius les croisées dont il parlait ; il faut concentrer le feu entre ce mur et l'angle du bâtiment.

— C'est à quoi nous visons, mais la besogne est rude ; il paraît que le feu a pris ou a été mis dans une chambre du rez-de-chaussée.....

— Tu crois donc que cet incendie est l'œuvre de la malveillance ?

— C'est l'avis de tout le monde, mais nous saurons plus tard à quoi nous en tenir. Le feu a donc éclaté dans une chambre du rez-de-chaussée, où l'on avait placé momentanément de vieilles boiseries lors de la restauration des appartements ; ces boiseries, peintes à l'huile pour la plupart, ont offert à la flamme l'aliment le plus combustible que pût souhaiter un incendiaire, et c'est ce qui explique la rapidité des progrès du feu.

— Allons, plaie d'argent n'est pas mortelle ; les murs du château sont solides, et, comme tu l'as dit, la perte se bornera à une partie du mobilier qui, par parenthèse, et grâce à MM. les jacobins, n'avait plus rien de précieux. Reste à ton poste, je vais voir comment se comportent mes paysans.

Au moment où M. de Vaudrey retournait près de sa pompe, qui depuis un instant fonctionnait énergiquement entre les mains vigoureuses des pompiers du vieux village, il fut accosté par le juge de paix.

— Eh bien! monsieur le baron, s'écria ce dernier d'un air indigné, que dites-vous de ces brigands qui, non contents d'avoir brûlé mon arc de triomphe, viennent de mettre le feu au château? Y a-t-il un supplice assez cruel pour de pareils scélérats, et faut-il qu'on ait supprimé la roue!

— Mais, mon cher Bobilier, n'allez-vous pas trop loin? répondit M. de Vaudrey d'un ton calme qui contrastait avec l'irritation du vieillard; je viens d'apercevoir parmi les tra-

vailleurs les plus zélés, Toussaint Gilles et les autres membres de son club ; ne les avez-vous pas vus ?

— Sans doute, je sais fort bien qu'ils sont tous là, mais c'est pour mieux cacher leur jeu.

— Comment ! reprit le baron en baissant la voix, les soupçonneriez-vous d'être pour quelque chose dans tout ceci ?

— Je ne dis pas cela, monsieur le baron, mais il est clair pour moi que le feu a été mis au château par quelques-uns des bandits convoqués hier par ce jacobin de Toussaint Gilles ; et si la responsabilité de l'émeute dont il a été le chef avoué doit retomber sur

lui, pourquoi n'en serait-il pas ainsi de cet incendie qui me paraît avoir une connexion intime avec l'émeute elle-même, ou plutôt qui en est la conséquence logique ?

Avant que M. de Vaudrey eût pu discuter la valeur de cette induction, Langerac, pâle et effaré, aborda brusquement les deux interlocuteurs.

— Madame de Bonvalot ! leur dit-il d'une voix étranglée, savez-vous où est madame de Bonvalot ?

— Comment diable voulez-vous que je vous donne des nouvelles de madame Bonvalot, moi qui ne fais que d'arriver, répondit le baron.

— Et vous, monsieur Bobilier? reprit le vicomte qui tourna vers le vieux magistrat un regard plein d'angoisse.

— Est-ce que madame la douairière n'est pas près de madame la marquise, dit le juge de paix en répondant à une question par une autre.

— Mais non; madame de Châteaugiron est dans une inquiétude mortelle; la femme de chambre de madame de Bonvalot n'a pu donner aucune nouvelle de sa maîtresse, que personne n'a vue, quoiqu'on l'ait cherchée partout; et maintenant il n'est plus possible de pénétrer dans son appartement.

— Pourquoi donc? demanda M. de Vaudrey.

— Le feu... dit le vicomte d'une voix entrecoupée, le feu a coupé le passage.

— Ah! grand Dieu! s'écria M. Bobilier en faisant un soubresaut, ce que vous dites là est possible en effet.

— Où est donc la chambre de madame Bonvalot? demanda vivement le baron.

— L'appartement de feu M. le marquis, près de la tourelle de l'ouest, répondit le juge de paix avec émotion.

— Diable! dit M. de Vaudrey en s'émouvant à son tour; et vous dites, monsieur de Langerac, que du côté du salon vert le passage est intercepté par le feu?

— Le salon vert brûle, et en voilà la preuve, répondit Langerac en montrant sa blonde chevelure légèrement endommagée par les flammes.

— Si le feu a déjà gagné le salon vert, l'escalier qui de l'appartement de mon père descend au rez-de-chaussée doit être brûlé en ce moment, ainsi il ne reste d'autre issue que les fenêtres qui donnent sur le jardin. Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard !

Le baron, à ces mots, courut vers un passage qui séparait le château des bâtiments de son aile droite et conduisait de la cour au jardin.

M. Bobilier, ainsi que plusieurs des assis-

tants, et avant eux tous Langerac, se précipitèrent sur ses pas.

Bientôt ils furent arrivés au pied de la tourelle de l'ouest dont le premier étage servait, comme on l'a dit, de cabinet de toilette à l'appartement occupé depuis deux jours par madame Bonvalot.

De ce côté, à part quelques lueurs qu'on entrevoyait par intervalles à travers les fenêtres, on n'apercevait encore aucun symptôme d'incendie. La rage du feu s'était portée d'abord presque exclusivement sur les chambres qui donnaient sur la cour; aussi était-ce de ce côté que tous les secours avaient été dirigés.

Les fenêtres de la chambre à coucher de

madame Bonvalot étaient fermées ainsi que toutes les autres, et la plus grande tranquillité semblait régner dans les différentes pièces qui composaient son appartement.

— Grâce à Dieu, nous arriverons à temps ! dit M. de Vaudrey ; le feu n'a pas encore gagné sa chambre. Allons, vous autres, continua-t-il en s'adressant aux paysans qui l'avaient suivi, une échelle ! vite une échelle !

— Au nom du ciel, une échelle ! répéta Langerac qui semblait hors de lui ; dix louis à qui m'apportera une échelle !

— De deux choses l'une, reprit le baron, tandis que les paysans, alléchés par la récompense promise, couraient de tous côtés en

cherchant l'échelle demandée, où elle s'est évanouie de peur avant d'avoir eu le temps de sortir de sa chambre, ou elle dort en dépit de ce vacarme infernal et du feu qui brûle à quelques pieds d'elle, et dans ce dernier cas, qu'on ne me parle plus du sommeil de l'Empereur, que j'ai vu dormir en pleine bataille!

— Monsieur, voici ce que vous demandez, dit au vicomte un paysan qui portait en effet une échelle, ou plutôt deux échelles solidement attachées ensemble au moyen d'une corde.

En un instant M. de Vaudrey eut dressé contre la façade ce fardeau sous lequel fléchissait le porteur.

— Si je n'étais pas si lourd, c'est moi qui

monterais, dit-il alors ; mais il est sûr que les échelons casseraient sous moi, et cela ne nous avancerait guère. — Allons! y a-t-il parmi vous un gaillard qui ait du cœur? Rabusson! es-tu là, Rabusson?

Personne ne répondit, mais le vicomte s'élança vers l'échelle, et d'un geste pathétique sembla en prendre possession.

— Nul autre que moi ne sauvera madame de Bonvalot! s'écria-t-il en se mettant à escalader les échelons de l'air le plus résolu.

Depuis le commencement de l'incendie, Langerac n'avait cessé de ruminer dans son cerveau la pensée suivante :

— Si je pouvais sauver la vie à cette respectable créature ou faire quelque chose qui eût l'air de cela, elle serait à moi, sans aucun doute, et ses millions avec elle!

Que de dévoûments apparents renferment quelque arrière-pensée de ce genre.

— Voilà qui me réconcilie avec notre jeune homme, dit M. de Vaudrey au juge de paix, en voyant que le vicomte avait atteint le haut de l'échelle sans manifester la moindre hésitation ; il est fat, mais il est brave.

— Du moins, répondit M. Bobilier, y va-t-il de plus franc jeu que pendant l'émeute ; mais attendons la fin.

La fenêtre contre laquelle était dressée

l'échelle n'ayant pas de persienne en dehors, et le volet de l'intérieur n'ayant pas été fermé, le vicomte, une fois qu'il se trouva à sa hauteur, n'eut qu'à briser une des vitres et à introduire la main dans le vide pour ouvrir l'espagnolette. L'accès de la chambre lui fut alors livré; déjà il franchissait le balcon, lorsque le feu, qui jusqu'alors n'avait fait qu'entamer en dessous et en dehors le parquet et les parois de la chambre à coucher, reçut du courant d'air que la fenêtre venait d'établir en s'ouvrant une impulsion nouvelle et irrésistible.

A la vue des flammes qui s'élançèrent soudain des panneaux d'une porte donnant dans le salon vert, Langerac retira la jambe qu'il venait de passer par-dessus la balustrade du

balcon. La fumée, qui commençait à remplir la chambre, les petits dards rougeâtres qu'il voyait poindre çà et là entre les feuilles du parquet, achevèrent de glacer le courage qu'avait un instant échauffé la perspective de la fortune de la douairière. Dans cet instant critique, l'aimable vicomte se dit qu'après tout les millions étaient bien loin et le feu bien près ; et la conséquence de cette réflexion prudente fut qu'il descendit l'échelle un peu plus vite qu'il ne l'avait montée.

XI

L'Incendie (Suite.)

En voyant le vicomte renoncer ainsi à son rôle de sauveur, M. de Vaudrey haussa légèrement les épaules, et s'adressant aux paysans dont il était environné :

— Qui de vous, leur dit-il, veut faire sa fortune ?

Les paysans regardèrent tour à tour le baron et la fenêtre qu'il leur montrait, mais pas un seul ne fit mine de bouger. La fumée qui commençait à sortir de la chambre, le reflet des flammes éclairant le plafond, et, plus que le danger même peut-être, la frayeur visiblement empreinte sur les traits de Langerac, triomphaient de l'avarice des plus avides et éteignaient le courage des plus résolus.

— S'il s'agissait de madame la marquise, dit M. Bobilier entre ses dents, je serais déjà au haut de l'échelle.

— Rabusson n'est donc pas là? reprit le baron.

Le silence continua.

— Le drôle m'abandonne au moment où j'aurais le plus besoin de lui, murmura le gentilhomme campagnard, qui poursuivit à haute voix : Ainsi donc, poltrons que vous êtes, pas un d'entre vous n'ira sauver cette femme!

Personne ne répondit.

— Je vous répète que celui qui la rapportera vivante aura sa fortune faite.

— Monsieur le baron, se hasarda à dire un des paysans, la fortune est une belle chose, mais la vie vaut encore mieux.

Un murmure évidemment approbatif au-

nonça que cette sentence philosophique exprimait l'opinion générale.

— Lâches? grommela le juge de paix qui, par une résolution subite ôta sa robe de chambre et s'approcha rapidement de l'échelle.

— Bobilier, que faites-vous donc? s'écria M. de Vaudrey.

— Il ne sera pas dit, répondit l'intrépide vieillard, que j'aurai laissé brûler une femme sans essayer de la sauver!

— Êtes-vous fou? reprit le baron; à votre âge!

— C'est parce que j'ai septante-deux ans que je dois m'habituer à regarder la mort en face. Si c'était madame la marquise qui fût en danger, il y a longtemps que je serais là-haut; mais enfin, vieille ou jeune, c'est toujours une femme.

Le juge de paix, sans ajouter un mot, commença sa périlleuse ascension; mais au moment où il mettait le pied sur le quatrième échelon. M. de Vaudrey le saisit à deux mains par la ceinture de son pantalon, l'enleva aussi aisément qu'il eût fait d'un enfant, et le déposa sur la terrasse à dix pieds de l'échelle.

— Vous me faites rougir de moi-même, lui dit-il alors; allons, la nuit est fraîche, re

mettez votre robe de chambre ; c'est moi qui vais tenter l'escalade.

— Monsieur le baron, s'écria le juge de paix étourdi par la parabole qu'il venait de décrire, je ne souffrirai pas...

Avant que le vieillard eut achevé sa phrase, M. de Vaudrey était déjà arrivé au tiers de l'échelle ; il s'y arrêta un instant pour dire aux assistants :

— Courez chercher des matelas, car il est certain que l'échelle cassera ; j'espère atteindre la fenêtre auparavant, mais du diable si je sais comment je ferai pour redescendre.

Les échelons, qui craquaient sous les pieds

du colossal gentilhomme, semblaient en effet prêts de justifier sa prévision : à mesure qu'il montait, le danger devenait plus imminent, car, l'échelle s'amincissant dans sa partie supérieure, le point d'appui se trouvait de plus en plus disproportionné avec le fardeau qu'il supportait. Au moment d'arriver à la hauteur de la fenêtre, le baron sentit tout-à-coup les traverses de bois se rompre sous lui ; d'un effort désespéré, il s'accrocha au balcon, et, déployant une élastique vigueur que n'eussent laissé soupçonner ni son embonpoint ni son âge, il se souleva à la force des poignets et parvint à escalader la croisée.

Sans s'inquiéter de l'échelle brisée qui venait de glisser le long de la façade et de tom-

ber sur la terrasse, sans se laisser arrêter par la fumée et par la flamme qui commençaient à envahir la chambre, M. de Vaudrey courut vers le lit, sur lequel il venait d'entrevoir une forme confuse. Cet objet qu'il reconnut d'abord avec peine, n'était autre chose que madame Bonvalot enveloppée ou plutôt emmaillotée dans la couverture presque aussi étroitement qu'une momie égyptienne dans ses bandelettes.

Au lieu de chercher à s'expliquer ce qu'il y avait d'étrange dans cet incident, le baron saisit la femme ou plutôt le paquet qu'il avait sous les yeux, et revint promptement près de la fenêtre avec ce fardeau ; il reconnut alors qu'indépendamment de la couverture dans laquelle se trouvaient comprimés

ses moindres mouvements, la douairière avait la tête entourée d'un rouleau d'étoffe rouge destiné sans doute à étouffer ses cris. M. de Vaudrey détacha cette espèce de baillon, indice évident d'un mystérieux attentat; et tournant le visage de madame Bonvalot du côté de l'air extérieur, il revint à la hâte près du lit. En un instant il eut noué solidement ensemble les deux draps; attachant ensuite à l'un des bouts de ce moyen de salut improvisé la couverture qui semblait servir de suaire à la douairière évanouie, il passa pardessus le balcon ce corps de lugubre apparence, et le fit descendre avec précaution le long de la façade.

Le premier étage du château était fort élevé, aussi les draps se trouvèrent-ils trop

courts. Pendant un instant madame Bonvalot demeura suspendue à huit ou dix pieds de terre sans que son sauveur, penché sur le balcon, osât l'abandonner aux risques d'une chute.

— Laissez tomber! dit au bout d'un instant une voix sonore.

— C'est vous, Froideveaux? répondit monsieur de Vaudrey qui, à travers l'obscurité, crut reconnaître le jeune avocat.

— C'est moi, monsieur le baron; laissez tomber, je réponds de tout.

Le feu, qui envahissait la chambre, ren-

dait tout délai mortel. Le baron se décida donc à lâcher le coin du drap, et presqu'aussitôt une rumeur de bon augure lui apprit que la femme qu'il venait de sauver était tombée sans accident dans les bras robustes de Froidevaux.

— Maintenant il s'agit de me tirer moi-même d'ici, se dit le gentilhomme campagnard presque suffoqué par la fumée quoiqu'il se trouvât en ce moment près de la fenêtre.

L'échelle dont il s'était servi pour monter se trouvait hors de service, et les draps qui lui avaient fourni le moyen de mettre en sûreté madame Bonvalot étaient sur la terrasse. En une seconde le baron eut compris qu'il

ne lui restait plus qu'une seule chance de salut, car aucun secours n'arrivait et il était impossible de s'échapper par l'intérieur des appartements où le feu régnait en maître. Sans perdre un seul instant, il arracha les rideaux du lit que les flammes allaient atteindre, et les noua ensemble, résolu de s'y suspendre et de suivre le chemin qu'il venait de faire prendre à la douairière ; mais au moment où, pour donner à son ouvrage la solidité qu'exigeait le poids qu'il voulait lui confier, le baron serrait avec force un double nœud, la fumée, qui depuis un instant lui ôtait à la fois la vue et la respiration, acheva de le suffoquer en l'aveuglant. Il chercha la fenêtre, mais il ne l'aperçut plus, et après avoir fait quelques pas au hasard, il tomba à demi étouffé sur le parquet en partie dé-

voré par les flammes, et près de s'écrouler dans la fournaise du rez-de-chaussée.

Pendant ce temps Froidevaux, après avoir confié madame Bonvalot aux soins de Langerac, avait couru au-devant de quelques paysans qui apportaient une seconde échelle.

— Par ici ! leur cria-t-il, M. de Vaudrey ne paraît plus, et tout est en feu dans la chambre.

L'échelle appliquée contre la fenêtre, Georges s'y élança aussi intrépidement qu'avait fait le baron quelques instants auparavant.

— *Macte animo, generose puer*, lui cria le

juge de paix qui, réduit à l'impuissance par la vieillesse, n'avait jamais trouvé si affligeant le poids de ses soixante-douze années.

Froidevaux escalada lestement le balcon et se précipita vers M. de Vaudrey qu'à travers une épaisse fumée il venait d'entrevoir étendu sur le paquet; quoiqu'il commençât à se sentir lui-même suffoqué, il le traîna jusqu'à la fenêtre, et à l'aide d'une aiguière pleine d'eau qu'il aperçut sur un meuble, il éteignit d'abord le feu qui commençait à prendre à ses vêtements. Soulevant ensuite le baron, il lui noua solidement autour du corps une forte corde dont il avait eu soin de se munir, et dont il attacha l'autre bout à la balustrade de pierre qui régnait le long de la

fenètre. Restait à faire franchir le balcon au colosse évanoui ; l'entreprise était rude et scabreuse, et peu d'hommes réduits aux seules ressources de leurs mains s'en fussent tirés à leur honneur ; toutefois, grâce à sa vigueur et à son adresse, Froidevaux en vint à bout.

Un instant plus tard, M. de Vaudrey, amarré à la corde que son sauveur laissait filer avec précaution sur l'appui du balcon, glissait lentement le long du plan incliné de l'échelle ; au bout de quelques secondes de cette manœuvre pénible et critique, il arriva heureusement à terre et y resta étendu comme une masse inanimée.

Froidevaux alors, mais alors seulement,

s'occupa de sa sûreté personnelle : il était temps. Déjà la chambre de Madame Bonvalot était embrasée de toutes parts, et le feu venait de prendre aux rideaux de la fenêtre. Au moment où le jeune avocat remit le pied sur l'échelle, une masse de flamme jaillit au-dehors et s'épandit autour de sa tête comme une dévorante auréole : on eut dit que l'incendie cherchait, en le poursuivant, à s'indemniser de la proie qui venait de lui être arrachée.

Tandis que Froidevaux, à moitié asphyxié et ses vêtements brûlés en plusieurs endroits, s'empressait de quitter une place où, à moins d'être incombustible, il n'eût pu rester un instant de plus sans exposer inutilement sa vie, M. Bobilier dénouait la cravate du

baron et coupait la corde qui lui avait servi de ceinture de sauvetage.

Délivré de ces deux liens qui pouvaient rendre mortelle son asphyxie momentanée, M. de Vaudrey étendit les deux bras en respirant fortement.

En voyant le baron se rattacher d'une manière si énergique à la vie, le juge de paix sauta au cou de Georges qui venait de mettre pied à terre.

— Mon cher Froidevaux, lui dit-il d'une voix émue, que Dieu vous récompense comme vous le méritez, car lui seul peut payer la vie d'un Châteaugiron.

Le jeune avocat répondit avec une cordialité respectueuse à l'accolade du vieillard, et après avoir contemplé un instant le baron qui achevait de reprendre connaissance, il s'éloigna rapidement.

— Où diantre suis-je? dit en ce moment M. de Vaudrey, qui était parvenu à se mettre sur son séant.

— Ah! monsieur le baron, quel bonheur de vous entendre parler! s'écria le vieux juge de paix les larmes aux yeux.

— C'est vous, je crois, Bobilier?

— C'est moi même, monsieur le baron; est-ce que vous ne me voyez pas?

— A vrai dire, pas trop bien; cent mille flambeaux passent et repassent devant mes yeux au risque de me les crever.

— Ce n'est pas étonnant que notre colonel ait la berlue, dit un des paysans, il vient de voir le feu d'assez près.

— Quel diable de rêve viens-je de faire? reprit M. de Vaudrey; il me semble que j'arrive du fin fond des enfers, à l'instar du pieux Énée, et que pendant le voyage j'ai avalé par le nez et par les yeux toute la fumée du Tartare.

Le baron toussa à plusieurs reprises, et se leva ensuite brusquement.

— Ah! je me rappelle, s'écria-t-il, le feu est au château et Madame Bonvalot est en danger... Eh bien! l'a-t-on sauvée?

— C'est parbleu bien vous, monsieur le baron, qui l'avez sauvée, répondit le juge de paix; sans vous en ce moment elle serait morte.

— C'est vrai, je me souviens maintenant de l'avoir descendue par la fenêtre, ni plus ni moins que si elle eût été un sac de farine; elle est un peu formaliste la chère dame, pourvu qu'elle veuille bien me pardonner ce procédé peu respectueux.

—Je lui conseille de se plaindre, dit M. Bobilier en se mettant à rire.

— Ah çà, et moi ? Je ne suis pas descendu tout seul. Je me rappelle fort bien que tout à l'heure je jouais là-haut à colin-maillard au milieu de la fumée la plus épaisse que j'aie jamais avalée malgré moi. Parlez-moi de la fumée du canon ! celle-là ranime et ne suffoque pas ; mais celle de là-haut, j'étouffe encore rien que d'y penser. Je crois même qu'elle commençait réellement à m'étouffer bel et bien, et que j'étais déjà par terre quand on est venu à mon secours. Qui donc m'a tiré de ce mauvais pas ?

— Un brave et digne jeune homme, monsieur le baron, qui a imité à votre égard le dévoûment que vous veniez de montrer vous-même en sauvant la vie à Madame de Bonvalot.

— Est-ce mon neveu?

— Si M. le marquis avait pu se douter du danger que vous couriez, nul doute qu'il n'eût cédé à personne le bonheur de voler à votre secours; mais il ignore encore...

— Rabusson?

— Non, monsieur le baron, ce n'est pas Rabusson.

— Mais qui donc, alors?

— Un brave et digne jeune homme, je le répète, votre adversaire d'avant-hier.

— Froidevaux ?

— Lui-même, monsieur le baron.

— Ah ! c'est Froidevaux, dit M. de Vaudrey avec un accent singulier ; puis, après un instant de silence, il ajouta : — Allons, je vois que le proverbe est vrai : Bon chien chasse de race. Son père m'a sauvé la vie à Leipzick, et voilà qu'à son tour il me tire de cette fournaise, où sans lui je rôtirais fort désagréablement en ce moment. C'est d'autant mieux de sa part qu'il ne m'aime guère.

— A cause de sa condamnation d'avant-hier ? C'est là un sujet de dépit, mais non

un prétexte d'inimitié ; et d'ailleurs Froidevaux vient de vous prouver...

— Vous comprenez parfaitement ce que je veux dire, mon cher Bobilier ; il ne s'agit pas ici de ce qui s'est passé samedi à votre justice de paix, mais de certain autre petit procès pendant devant le tribunal du dieu Cupidon.

— Ah ! oui, mademoiselle Victorine Grandperrin ! dit le vieillard avec un malin sourire.

— Bien, bien ; tout ce que je puis dire, c'est que voici une petite aventure qui pourrait bien donner gain de cause à votre favori.

— Comment ! monsieur le baron ? voulez-vous dire par là..,

— Assez sur ce chapitre pour aujourd'hui, et allons rejoindre mon neveu. Le feu, continua le baron en montrant les fenêtres du bâtiment, gagne maintenant du terrain au-delà du salon vert, et il est urgent de l'attaquer de l'intérieur des appartements.

M. de Vaudrey, le juge de paix et les paysans qui les avaient accompagnés retournèrent dans la cour du château.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

DU CINQUIÈME VOLUME.

—

CHAP. I. Une exécution. 1
II. Un mari. 35
III. Le défaut de la cuirasse. 55
IV. Projets de vengeance. 85
V. La commune affranchie. 113
VI. La commune affranchie (*suite*). 131
VII. La commune affranchie (*suite*). 159
VIII. La réconciliation normande. 175
IX. La cassette d'ébène. 201
X. L'incendie. 241
XI. L'incendie (*suite*). 271

Imprimerie de E. Dépée. — Sceaux (Seine).

LE GENTILHOMME CAMPAGNARD.

En Vente

MÉMOIRES D'UN PRÊTRE.

MARTIN, L'ENFANT TROUVÉ

Par Eugène Sue.

LA REINE MARGOT

(Nouvelle édition), Par A. Dumas.

DERRIÈRE LE GRAND MAT

VIE MARITIME DU JOUR,

Par Ed. Pujol, lieutenant de vaisseau, auteur d'*Entre deux Lames*.

LES EXILÉS, Par madame Louise Colet.

ÉGLANTINE, Par madame Junot d'Abrantès.

LA RUE QUINCAMPOIX

Par Adrien Paul.

COMME ON AIME UNE FEMME

Par le même.

Sous Presse :

LE VICOMTE DE BRAGELONNE

OU

DIX ANS PLUS TARD.

Complément des TROIS MOUSQUETAIRES et de VINGT-ANS APRÈS.

Par Alexandre Dumas.

LE VEAU D'OR

Par Charles de Bernard (entièrement inédit.)

SCEAUX — IMPR. DE E. DÉPÉE.

LE
GENTILHOMME
CAMPAGNARD,

PAR CHARLES DE BERNARD.

6



PARIS
PÉTION, LIBRAIRE-ÉDITEUR
DE EUGÈNE SUE, ALEXANDRE DUMAS, ETC.,
11, rue du Jardinet.

—

1847

I

La double enquête.

Quelques heures après les évènements que nous venons de raconter, le feu était complètement éteint. Personne n'avait péri, personne n'avait été blessé, et le dommage matériel se réduisait, ainsi que l'avait prévu le marquis, aux planchers et aux charpentes de la partie occidentale du château, ainsi

qu'au mobilier d'une douzaine de chambres ; dégât considérable sans doute, mais en songeant au désastre beaucoup plus grand qu'aurait pu causer l'incendie, on devait s'estimer heureux d'en être quitte à ce prix.

Onze heures du matin venaient de sonner. Dans la salle à manger où l'on prenait ordinairement les repas lorsqu'il n'y avait qu'un petit nombre de convives étrangers, trois personnages se trouvaient réunis et attendaient, diversement occupés, le moment du déjeûner.

Dans l'embrasure d'une fenêtre, Langerac parcourait une revue pittoresque dont il semblait examiner attentivement les illustrations; mais la physionomie soucieuse du

vicomte indiquait que ses yeux seuls, et non son esprit, prenaient part au passe-temps qu'il avait choisi.

Assis devant une petite table couverte de papiers, M. Bobilier qui avait remplacé sa robe de chambre à ramages et le reste de ses vêtements nocturnes par son costume noir le plus solennel, rédigeait le préambule d'une enquête sur l'incendie qu'il se proposait de joindre à son fameux procès-verbal.

M. de Vaudrey se promenait de long en large avec une impatience qui semblait causée par la faim, car chaque fois qu'il passait devant la table où le déjeûner se trouvait déjà servi en partie, il y grapillait au hasard quelques menus hors-d'œuvre, palliatif insuffi-

sant pour son robuste appétit surexcité encore ce jour-là par le lever le plus matinal. Usant des droits que lui donnait son titre d'oncle, le gentilhomme campagnard avait jugé inutile de retourner chez lui pour changer d'habits, et il était vêtu fort peu somptueusement d'une redingote à peu près hors de service à laquelle le feu, dont elle portait de larges stigmates, venait de donner le coup de grâce.

— Si vous m'en croyez, Bobilier, nous nous mettrons à table, dit tout à coup le baron en s'arrêtant devant le juge de paix.

— Nous mettre à table, monsieur le baron! répondit le vieillard, qui, sans quitter sa plume, leva sur l'ancien militaire un regard

surpris ; nous mettre à table quand madame la marquise nous a fait espérer qu'elle paraîtrait au déjeûner ! Ah ! monsieur le baron, vous voulez me mettre à l'épreuve.

— C'est moi, morbleu ! qui suis mis à l'épreuve en ce moment et d'une rude façon, reprit M. de Vaudrey qui, en dépit de sa mauvaise humeur, ne put s'empêcher de sourire ; moi qui déjeûne régulièrement à neuf heures, encore à jeun à midi ! après la nuit que nous venons de passer, qui pis est.

— Si vous preniez la peine de jeter les yeux sur la pendule, vous verriez, monsieur le baron, qu'il n'est guère plus d'onze heures.

— Au diable la pendule ! Je vous dis qu'à

mon estomac il est midi passé, et si vous vouliez m'en croire...

— Ah! monsieur le baron, dit de nouveau le juge de paix en protestant par un geste expressif contre l'énormité qu'on lui proposait, j'aimerais mieux jeûner jusqu'à ce soir.

— Cela vous est facile de faire de l'héroïsme, vous qui ne mangez pas plus qu'une mauviette; tandis que moi, je me sens de force à anéantir ce plat de résistance en dix minutes.

En parlant ainsi, M. de Vaudrey lança un regard de convoitise à un énorme pâté de gibier qu'il avait déjà lorgné plusieurs fois.

— Je vous assure, monsieur le baron, qu'en ce moment j'ai très faim, excessivement faim ; mais le respect que je dois à madame la marquise...

— Sans doute, vous avez raison ; vous êtes un véritable chevalier français avec vos scrupules et vos délicatesses, tandis que si votre exemple ne me maintenait pas dans le chemin du savoir-vivre, je sens que mon appétit brutal ferait de moi un vrai rustre. Allons, puisqu'il n'y a pas moyen de vous avoir pour complice, jeûnons.

A ces mots, le baron prit sur une assiette une couple de sandwichs dont il fit deux bouchées; puis il continua sa promenade. Au bout d'un instant, pour changer sans doute

le cours de ses idées, il dirigea les yeux vers Langerac qui continuait de paraître profondément absorbé par les illustrations de la revue qu'il tenait à la main; après l'avoir examiné pendant quelque temps avec une attention singulière, M. de Vaudrey s'approcha de nouveau du juge de paix, et lui dit, à voix basse cette fois :

— Expliquez-moi donc une chose. Hier, quand Héraclius m'a présenté ce jeune et beau gentilhomme d'ici à côté, il vous est échappé un aparté assez bizarre.

— Quel aparté, monsieur le baron? demanda le vieillard en imitant l'accent confidentiel de son interlocuteur.

— Vous avez dit tout bas, en propres termes : *Langerac comme moi.*

— Et je le répéterai tout haut quand il vous plaira, dit M. Bobilier d'un ton fort vif, mais sans élever la voix.

— Vous croyez donc que notre vicomte n'est pas un véritable Langerac ?

— Est-ce qu'il y a encore des Langerac ? Éteints depuis Louis XIV. Notre vicomte, si toutefois il a réellement droit à ce titre, n'est donc pas plus un Langerac qu'il n'est un héros. Nous l'avons vu au feu cette nuit ; eh bien ! je parierais que ses parchemins ne feraient pas meilleure contenance devant l'examen d'un juge d'armes, s'il y avait en-

core des juges d'armes, que n'a fait son courage devant les flammes.

— Ce que vous me dites-là, mon cher Bobilier, et certains souvenirs qui viennent enfin de se fixer dans ma cervelle après y avoir trotté confusément depuis hier, me donnent grande envie de faire subir à ce Monsieur un petit interrogatoire sur faits et articles, et, ma foi, je ne vois pas pour quelle raison je ne m'en passerais pas la fantaisie.

Habitué à joindre immédiatement l'action à la détermination, M. de Vaudrey, s'approcha du vicomte, tandis que le vieux juge de paix interrompait ses écritures pour prêter l'oreille au dialogue qui allait avoir lieu.

— Monsieur de Langerac, dit le gentil-

homme campagnard d'un ton poli, permettez-moi d'interrompre un instant une lecture qui doit être fort intéressante, si j'en juge par l'attention que vous y mettez.

Le vicomte posa la revue sur une console et regarda silencieusement le baron en attendant qu'il s'expliquât.

— Vous avez peut-être remarqué, reprit ce dernier, que depuis hier je vous ai examiné attentivement à plusieurs reprises, en cherchant à me rappeler où je vous avais déjà vu ?

— Je ne me suis pas aperçu, Monsieur le baron, que vous m'ayez honoré d'une atten-

tion particulière, répondit Langerac un peu ému de ce préambule.

— Ma mémoire, longtemps en défaut, vient de se remettre sur la voie, et maintenant je pourrais, je crois, sans risquer de me tromper, nommer le lieu où je vous ai rencontré, il y a six ou sept ans.

Quoiqu'il s'attendît à cette reconnaissance, Langerac ne put s'empêcher de rougir.

— Pour moi, Monsieur le baron, répondit-il, je cherche en vain à me rappeler...

— C'était chez maître Huguenin, avoué, demeurant à Paris, rue Caumartin, interrompit M. de Vaudrey; à moins que je ne

sois en ce moment le jouet d'une de ces ressemblances qu'on ne rencontre guère que dans les pièces de théâtre imitées des *Ménechmes*, vous êtes bien le jeune homme blond que j'ai aperçu assis au premier bureau, à droite, en entrant dans l'étude de ce respectable praticien, et à qui je me suis adressé d'abord.

En face de souvenirs si précis, Langerac comprit qu'une dénégation absolue serait imprudente, et il prit le parti de conjurer par un demi-aveu habilement ménagé le danger qui semblait le menacer.

— Monsieur le baron, répondit-il en affermissant sa voix, je ne me souviens pas de la circonstance que vous venez de me rappe-

ler; mais il est fort possible, ou plutôt, d'après ce que vous venez de dire, il est certain que vous m'avez vu en effet chez maître Huguenin.

— C'était donc bien vous?

— Selon tout apparence, car à l'époque dont vous parlez j'ai travaillé en effet pendant quelque temps chez ce digne avoué.

— Ah! ah! fit M. de Vaudrey en lançant au juge de paix un coup d'œil expressif.

— Comment! Monsieur le vicomte de Langerac, dit M. Bobilier en aspirant lentement une prise de tabac, tandis qu'il arrêtait sur le soi-disant gentilhomme un regard perçant

et railleur, est-il possible qu'un homme de votre naissance ait fait le métier de clerc d'avoué ?

— J'avoue que je ne vois pas ce qu'il y a là de si surprenant, répondit Langerac qui reprenait peu à peu son aplomb ; mais ce que je ne comprends pas surtout, c'est qu'un savant magistrat tel que Monsieur le juge puisse s'étonner qu'un homme du monde, appelé à administrer une assez belle fortune, ait consacré à l'étude des lois et même à celle de la procédure quelques-uns des loisirs de sa jeunesse.

— Tout ce qu'il vous plaira, Monsieur le vicomte, répliqua le vieillard d'un ton caustique; mais vous avez beau dire, Langerac et clerc d'avoué jurent ensemble.

— D'abord je vous prie de croire que je n'étais pas tout à fait clerc d'avoué, reprit l'ex-Pichot avec un rire affecté. Voici le fait : au lieu de me permettre d'embrasser l'état militaire, comme c'eût été mon désir, mon père m'a obligé de faire mon droit...

— A cet égard, je ne saurais blâmer monsieur votre père, interrompit le baron d'un air de froide ironie, le métier de soldat exige une vocation bien déterminée, car il est fort rude; il vous eût exposé à voir le feu de près, or, il m'a paru cette nuit que vous n'aviez pas un goût bien prononcé pour cet élément.

— Tout le monde, Monsieur le baron, n'est pas comme vous un héros, répondit Lan-

gerac, qui s'inclina en se mordant les lèvres jusqu'au sang.

— Monsieur votre père vous a donc fait faire votre droit? reprit M. de Vaudrey, fort insensible à ce compliment.

— Non-seulement mon père a voulu que je suivisse les cours de la Faculté de Paris, mais, mon droit achevé, il a exigé que je fisse une espèce de stage chez un des meilleurs avoués de la capitale. Ayant eu beaucoup de procès dans sa vie, et prévoyant qu'il m'en léguerait quelques-uns, il désirait me voir armé de pied en cap contre les chercheurs de noises, c'était son expression. Voilà, Messieurs, ce qui vous explique ma présence

accidentelle dans l'étude de maître Huguenin.

— Monsieur votre père habitait la campagne? demanda le baron qui trouvait cette explication assez plausible.

— Oui, Monsieur le baron; mon père vivait dans sa terre et n'en sortait pas pour ainsi dire, car il avait, ainsi que vous, beaucoup de goût pour le rôle de gentilhomme campagnard.

— S'il en est ainsi, reprit M. de Vaudrey tout à fait convaincu de la véracité de son interlocuteur, je comprends qu'il ait eu quelques procès dans sa vie et qu'il ait voulu vous mettre en état de défendre votre bien

contre les chicaniers de village, — race abominable ! j'en sais quelque chose, ajouta l'ancien militaire en hochant la tête.

— Autres temps, autres mœurs, dit M. Bobilier sur les lèvres duquel semblait s'être fixé le sourire du persifflage ; autrefois les gens de bonne maison complétaient l'éducation de leurs enfants en les attachant au service de quelque grand seigneur ; aujourd'hui la mode a changé, et ce sont les études d'avoué qui servent d'écoles de savoir-vivre à notre jeune noblesse. Au lieu de pages, nous avons des saute-ruisseaux gentilshommes ; c'est flatteur pour les gens qui ont des procès.

— Monsieur le juge de paix dit plus vrai

qu'il ne le croit peut-être, répliqua Langerac en prenant à son tour l'accent du sarcasme; tandis que je cueillais les fleurs de la procédure dans le jardin assez mal odorant de maître Huguenin, j'ai fait souvent le Palais avec de jeunes confrères qui n'auraient pas été embarrassés pour prouver leurs seize quartiers.

— Peste! dit le baron, je n'aurais jamais deviné que les études des avoués de Paris fussent autant de succursales des chapitres d'Allemagne; mais chez maître Huguenin, vous n'étiez pas sans doute tous gentilshommes?

— Non, assurément, dit le vicomte en ricanant; il y avait, comme dans les chapitres

dont vous parlez, le haut-chœur et le bas-chœur.

— Eh bien ! parmi les clercs non gentilshommes de l'étude de maître Huguenin, il en est un qui a dû s'y trouver précisément en même temps que vous, et sur le compte duquel je vous serais fort obligé de vouloir bien me donner quelques renseignements.

— Volontiers, monsieur le baron. Son nom ?

— Pichot ; Adrien Pichot.

Le coup était si imprévu que le vicomte fit un mouvement en arrière comme s'il eût été matériellement atteint en pleine poitrine.

— Pichot, balbutia-t-il en essayant de se remettre, je ne me rappelle pas... je n'ai aucune idée d'avoir connu... une personne de ce nom.

— L'individu dont je parle, poursuivit M. de Vaudrey, sans se douter que c'était à cet individu lui-même qu'il adressait en ce moment la parole, était un mauvais drôle dont j'aurais quelque intérêt à connaître l'adresse et le visage.

—Il ne me connaît pas, se dit Langerac un peu rassuré.

— Et à qui, continua le baron, je me propose d'appliquer, certain cas échéant, la plus rude correction qui puisse sortir d'une canne

solide emmanchée d'un bras vigoureux..... Mais qu'avez-vous donc, monsieur de Langerac? vous étiez fort rouge tout à l'heure, et vous voilà tout pâle, vous sentez-vous indisposé?

— La faim... je crois, répondit le vicomte d'une voix à peine distincte; il y a si longtemps que nous sommes levés...

— Ah! vous êtes comme moi? interrompit le gentilhomme campagnard; vous avez envie de déjeûner? eh bien, tant mieux! puisque nous voilà deux contre un, nous allons nous mettre à table, quoi qu'en puisse dire notre surhumain juge de paix. Je prends tout sur moi.

Au moment où M. de Vaudrey se dirigeait résolument vers la table, une des portes de la salle à manger s'ouvrit et le marquis entra.

— Pardieu! lui dit son oncle d'un ton bourru, nous ne sommes pas des Turcs pour que tu nous fasses faire un pareil rhamazan. N'est-ce pas assez que ton château brûle sans qu'il devienne encore la *tour de la faim?* Depuis une heure au moins je me mets à la place d'Ugolin, et pour peu que cela continue, je finirai par comprendre qu'il ait mangé ses enfants.

— Je vous demande pardon, mon oncle, mais il m'a été impossible de venir plus tôt.

— A la bonne heure ! je te pardonne ; mais déjeûnons-nous ?

— Certes oui ; déjeûnons.

— Mais, monsieur le marquis, objecta M. Bobilier, est-il convenable en l'absence de madame la marquise...

— Ma femme, interrompit Héraclius en s'asseyant, m'a chargé de vous faire agréer ses excuses. Elle ne déjeûnera pas avec nous, car il lui est impossible de quitter sa mère.

— Comment se trouve maintenant madame de Bonvalot ? demanda Langerac avec une anxiété qu'il s'efforçait de dissimuler.

— Mais, pas trop bien ; elle ne sort d'un évanouissement que pour tomber dans un autre, et dans l'intervalle des crises son état est peut-être pire encore.

— Après la terrible épreuve qu'a subie cette nuit madame la douairière, il n'est pas étonnant, dit M. Bobilier, qu'elle soit en ce moment sérieusement indisposée.

— Malheureusement, c'est plus grave qu'une indisposition, et il y a des moments où cela a tout l'air...

Le marquis s'interrompit brusquement, et s'adressant aux domestiques :

— Laissez-nous, leur dit-il, j'ai à causer

avec ces messieurs ; quand nous aurons besoin de vous, je sonnerai.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda M. de Vaudrey à son neveu, quand les domestiques se furent retirés.

— Il y a... je puis vous dire cela puisque nous sommes entre nous, répondit Héraclius en baissant la voix par surcroît de précaution ; le danger qu'elle a couru, a fait une telle impression sur madame de Bonvalot, qu'il y a dès à présent transport au cerveau, et que j'ai tout lieu de craindre que le désordre d'idées auquel elle est en proie depuis quelques heures ne dégénère en une véritable folie.

— Folle ! s'écria Langerac qui jusqu'alors avait trouvé que la douairière ne l'était pas assez.

— Diable ! dit M. de Vaudrey ; mais ta belle-mère peut avoir en ce moment les idées un peu troublées, et cela se conçoit, sans pour cela devenir folle.

— Si vous l'aviez entendue tout à l'heure, vous partageriez mes craintes.

— Que disait-elle donc ?

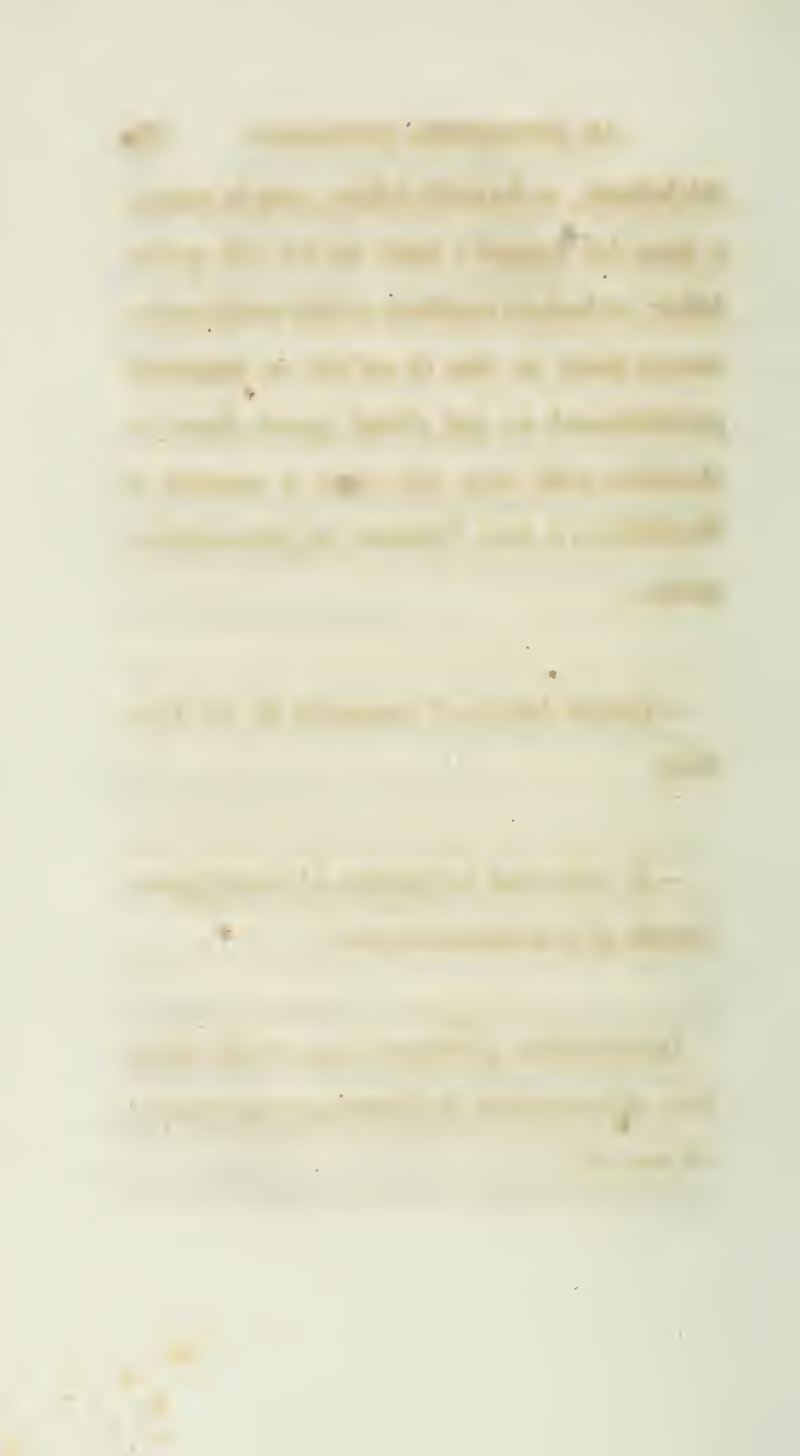
— D'abord elle a tenu les propos les plus incohérents, elle parlait du clair de lune, de promenades au Lido, des ruines du Colysée ; elle appelait Roméo comme si elle-même eût

été Juliette, enfin mille folies; puis la raison a paru lui revenir; mais ce n'a été qu'un éclair, et tout en répétant qu'elle avait maintenant toute sa tête et qu'elle se rappelait parfaitement ce qui s'était passé dans sa chambre cette nuit, elle nous a raconté, à Mathilde et à moi, l'histoire la plus extravagante...

— Quelle histoire? demanda M. de Vaudrey.

— Je vais vous la répéter, et vous jugerez ensuite si je m'alarme à tort.

Les convives prêtèrent une oreille attentive, et le marquis de Châteaugiron poursuivit son récit.



II

La double enquête (Suite).

— Voici, reprit Héraclius, ce qui me fait craindre que l'intelligence de madame de Bonvalot n'ait éprouvé au milieu des émotions de cet incendie une secousse dangereuse. Ma belle-mère vient de nous raconter le plus sérieusement du monde que cette nuit, au moment où elle commençait à s'en-

dormir, d'affreux brigands dont elle ne peut déterminer le nombre sont entrés dans sa chambre, sans qu'elle sache par quel moyen ils sont parvenus à s'y introduire. S'il faut en croire cet étrange récit, ces bandits, en la voyant se réveiller, se sont précipités sur elle et l'ont étroitement bâillonnée après l'avoir roulée dans sa couverture de manière à l'empêcher de faire un seul mouvement; puis autant qu'elle a pu le remarquer à travers la fente du capuchon dont ils lui avaient couvert le visage, ils se sont emparés d'une cassette renfermant une somme assez considérable qui se trouvait placée sur une étagère en face de la cheminée, et ont disparu par la porte du cabinet de toilette. A demi-morte de peur et suffoquée par le bâillon destiné à étouffer ses cris, madame de Bonvalot alors

a perdu connaissance, et son évanouissement a duré si longtemps, qu'elle n'a conservé aucun souvenir de l'incendie. Voilà le rêve que ma belle-mère veut nous faire prendre pour le récit véridique des évènements de cette nuit. Qu'en pensez-vous ?

— Es-tu bien sûr que ce soit un rêve ? demanda M. de Vaudrey, en arrêtant sur son neveu un regard singulièrement expressif.

— J'aurais dû dire un cauchemar.

— Ni l'un ni l'autre peut-être.

— Quoi ! mon oncle, vous seriez disposé à croire à ces brigands ?

— Pourquoi pas ?

— A cette cassette enlevée ?

— D'abord la cassette existait-elle en effet ?

— Pour cela, c'est indubitable, je la connais depuis longtemps. C'est un petit coffret d'ébène dans lequel madame de Bonvalot a l'habitude de laisser une vingtaine de mille francs en or ; c'est ce qu'elle appelle son en cas de voyage.

— Eh bien ! l'a-t-on retrouvée, cette cassette ?

— Comment aurait-on pu la retrouver ? A part vous et M. Froidevaux, personne ne s'est hasardé à pénétrer dans la chambre de ma

belle-mère. Le coffret d'ébène est donc en ce moment réduit en cendres, ainsi que le reste du mobilier; mais il est probable que lorsqu'on aura déblayé les décombres on retrouvera les mille louis changés en lingot.

— J'en doute, dit d'un ton bref M. de Vaudrey.

— En vérité, mon cher oncle, reprit Héraclius en riant, je ne savais pas que vous eussiez un goût si prononcé pour le merveilleux; et ce terrible bâillon, y croyez-vous aussi?

— J'y crois d'autant plus que le voilà.

En disant ces mots qui excitèrent la curiosité générale, le baron tira de sa poche le

morceau d'étoffe rouge dont le visage de la douairière était couvert lorsqu'il l'avait arrachée à la mort.

— C'est un lambeau des torsades de mon pauvre arc de triomphe, s'écria M. Bobilier en étendant vivement la main pour saisir cette importante pièce de conviction, qu'il se proposait de joindre à son procès-verbal.

— Je ne crois pas que ce chiffon vous sera d'une grande utilité pour découvrir les malfaiteurs, dit M. de Vaudrey en remettant le morceau d'étoffe au juge de paix ; quarante individus peut-être se sont disputé hier les torsades dont vous parlez ; comment parmi eux reconnaître les coupables ?

— Qu'on me donne un seul brin de fil, ré-

pondit le magistrat d'un air assuré, je me charge de démêler l'écheveau.

— Venez-vous de parler sérieusement, mon oncle? demanda Châteaugiron que la surprise avait d'abord rendu muet.

M. de Vaudrey décrivit la position dans laquelle il avait trouvé madame Bonvalot, ses membres enchaînés par les replis de la couverture du lit, et le lambeau de toile rouge fortement noué autour de son visage, de manière à servir à la fois de bâillon et de bandeau. A la fin de ce récit, chacun des auditeurs resta convaincu que l'attentat nocturne et mystérieux dont avait parlé la douairière était un fait réel et non la vision chimérique d'une imagination troublée par la peur.

— Voici comment les choses ont dû se passer, dit le vieux juge de paix avec l'aplomb d'un homme qui se trouve sur son terrain : quoique le feu n'ait pu gagner la tourelle de l'ouest, qui est restée intacte, vous avez pu remarquer que la fenêtre de cette tourelle est ouverte, et qu'une des vitres se trouve brisée.

— Je ne me suis pas aperçu de cela, répondit Héraclius.

— Mais j'y ai fait attention, moi, reprit M. Bobilier, car mon métier est de tout voir, et même quand j'ai l'air de ne penser à rien, je ne perds pas de vue mon enquête. La fenêtre de la tourelle est donc ouverte; or, qui a pu l'ouvrir si ce n'est le bandit ou plutôt les

bandits qui ont accompli cet audacieux attentat? Et comment ont-ils ouvert la fenêtre sinon en brisant une des vitres? Une fois dans l'intérieur de la tourelle, une simple porte qui, selon toute apparence, n'était pas même fermée, les séparait de la chambre à coucher de madame la douairière ; ainsi rien de plus facile pour eux que de pénétrer dans ladite chambre.

— Fort bien, dit Châteaugiron, mais la tourelle est fort élevée, et à moins d'une échelle immense dont on aurait retrouvé quelques traces...

— Monsieur le marquis, vous me mettez sur la voie interrompit le juge de paix; de deux petites échelles il est facile, au moyen

d'une corde, d'en faire une grande, et c'est à quoi n'ont pas manqué ces coquins. Les deux échelles liées ensemble qui se sont brisées sous M. le baron, et qu'on a trouvées au bout de la terrasse, appuyées contre le mur de clôture, ont évidemment servi à ces brigands pour s'introduire dans la tourelle d'abord, et ensuite pour se sauver. Monsieur le marquis, ajouta le vieillard avec un accent animé, il faut sans délai se mettre à leur poursuite ; veuillez, je vous prie, ordonner à un de vos gens d'aller chercher le maréchal des logis de gendarmerie qui sans doute n'est pas encore retourné à Rancenay.

Châteaugiron sonna.

— Monsieur le marquis, dit le domestique après avoir reçu l'ordre de son maître, il y a

là quelqu'un qui insiste pour parler sur-le-champ à monsieur le baron.

— Après déjeûner, dit M. de Vaudrey, qui, comme toutes les personnes de bon appétit, n'aimait pas à être dérangé lorsqu'il était à table.

— Monsieur le baron, reprit le laquais, c'est un grand jeune homme de bonne mine qui appartient, à ce qu'il dit, à votre maison.

— Rabusson, sans doute, reprit le baron; faites-le monter.

— *Fidus Achates,* dit M. Bobilier en souriant.

— Le fidèle Achate va être tancé d'impor-

tance, fit le gentilhomme campagnard d'un ton grondeur.

Un instant après, Rabusson parut à la porte de la salle à manger ; il tenait sa casquette d'une main, et de l'autre un petit paquet dont il était impossible de deviner la nature, car il l'avait enveloppé dans sa blouse.

— Te voilà, déserteur, lui dit M. de Vaudrey en cherchant à donner à son regard une expression sévère ; d'où viens-tu ?

— Mon colonel...

— Ta conduite est sans excuse, aussi a-t-elle déjà reçu sa punition.

— Sa punition, mon colonel ?

—N'était-ce pas à toi de me retirer du feu, et n'est-ce pas M. Froidevaux qui l'a fait à ta place ?

— Ne m'en parlez pas, mon colonel, répondit l'ex-garde-chasse d'un air contrit, quand j'ai appris la farce que vous aviez faite de vous jeter au beau milieu de la fournaise et comme quoi c'était ce méchant avocat qui était allé vous y chercher, il m'a pris envie de me casser la tête contre un mur. Il peut se flatter d'avoir du bonheur, ce chien de braconnier ; aussi je lui garde une dent...

— Comment, drôle! tu gardes une dent à Froidevaux parce qu'il m'a sauvé la vie?

— Vous avez raison, mon colonel ; après tout, quoiqu'il m'ait volé mon emploi, je lui dois de la reconnaissance.

— A la bonne heure.

— Aussi, dorénavant, il peut bien tuer nos perdreaux tant qu'il voudra; ce n'est pas moi qui lui déclarerai procès-verbal.

— Tu feras très bien, pour deux raisons : la première, c'est que tu n'es plus garde...

— Ah ! c'est juste, mon colonel ; je n'y pensais plus.

— La seconde, c'est que j'ai donné à Froidevaux droit de vie et de mort sur mon gibier.

—Quand je disais qu'il était trop heureux, ce braconnier-là.

—Ah ! çà, je ne pense pas que tu sois venu ici pour me parler de Froidevaux ; qu'as-tu à me dire de si pressé?

— Mon colonel, répondit Rabusson dont la physionomie s'éclaira soudain d'un sourire de satisfaction, je venais vous rendre compte de ce que j'ai fait depuis que je vous ai quitté.

— Tu permets, Héraclius? dit M. de Vaudrey.

— Comment donc, mon oncle, n'êtes-vous pas ici chez vous?

— Parle, reprit le baron en s'adressant à l'ex-garde.

— Pour lors, mon colonel, dit Rabusson, qui pour faire son rapport prit l'attitude du port d'armes, vous vous rappelez qu'en arrivant près du gros genévrier, au coin du sentier de la Tremblaie, je vous brûlai la poli-

tesse sans demander la permission de dix heures. J'avais mes raisons. Ne voilà-t-il pas qu'au moment d'arriver audit sentier, j'avais entrevu, quoiqu'on ne vît guère plus clair que dans un four, deux individus qui semblaient venir de Châteaugiron-le-Bourg et qui marchaient contre nous. Ça m'avait paru louche.

— C'était fort louche en effet, interrompit vivement M. Bobilier ; deux hommes sortant du bourg au milieu de la nuit et au moment où tous les habitants des villages voisins s'empressaient au contraire d'y accourir à cause de l'incendie ; c'était excessivement louche.

— Je me dis donc : Voilà deux gaillards qui me font l'effet de ne pas avoir grande en-

vie d'éteindre le feu, puisqu'ils lui tournent le dos ; pour lors qui est-ce qui me dit que ce ne sont pas eux qui l'ont mis?

— Supposition fort logique, s'écria le juge de paix qui semblait s'intéresser de plus en plus au récit de Rabusson. Continuez, mon garçon, continuez.

— Pour lors, au moment où je réfléchissais ainsi à part moi, voilà mes deux lurons qui, au lieu de continuer de marcher contre nous, se jettent dans le sentier de la Tremblaie, et se mettent à courir comme s'ils avaient eu les cinq cents diables à leurs trousses. Pour lors, je ne me dis plus : C'est louche, je me dis au contraire : C'est clair.

— Et c'était clair en effet, interrompit de nouveau M. Bobilier en s'agitant violemment

sur sa chaise; je parierais cent contre un que c'étaient les incendiaires.

— Je ne fais ni une ni deux, poursuivit Rabusson, je saute par-dessus une petite haie pour arriver plus vite, et une fois dans le sentier de la Tremblaie, me voilà à courir comme un perdu après mes deux coquins.

— Bravo! mon garçon! s'écria le vieux magistrat d'un air de chaude approbation, un gendarme n'aurait pas mieux fait.

— Monsieur le juge de paix, répliqua Rabusson en se redressant d'un air de dignité offensée, il me semble qu'un ancien maréchal-des-logis au deuxième régiment des cuirassiers de la garde vaut bien tous les grippe-coquins du monde.

— Laisse là les cuirassiers de la garde, dit M. de Vaudrey, et continue ton rapport.

— Vous savez, mon colonel, que le sentier de la Tremblaie est bordé des deux côtés, pendant près d'un quart de lieue, par une haie assez élevée ; mes deux fuyards, que je serrais de près, ne pouvaient donc se sauver ni à droite ni à gauche, aussi filaient-ils droit devant eux, sans s'amuser à compter les cailloux, ni moi non plus. Quoiqu'on ne vît presque goutte, nous courions donc tous les trois comme des chevaux qui ont pris le mors aux dents. Enfin je gagne du terrain et je finis par accrocher un de mes drôles par le collet de sa blouse.

—A moi! dit-il alors en appelant son com-

pagnon, nous sommes deux, et il n'est qu'un.

Pour lors je vois mon brigand qui tire de sa poche un couteau tout ouvert; mais excusez, au lieu de lui laisser le temps de s'en servir, je lui applique sur la tête un coup de poing qui vous l'étend roide au milieu du sentier. En voyant ça l'autre coquin, qui avait commencé de revenir sur ses pas, se remet à courir un peu plus vite qu'auparavant.

— Lâche! lui criait celui que j'avais jeté par terre, tu m'abandonnes!

En même temps il essayait de se relever, mais d'un coup de pied dans les reins je lui ai bientôt fait reprendre la position d'un

chien qu'on fouette. Savez-vous ce que m'a dit alors le gredin ?

— Au lieu de m'assommer, cours donc après ce gueux de Lamoureux, c'est lui qui porte le magot.

— Lamoureux !... le magot ! répéta le juge de paix, il s'agissait donc d'un vol ?

— C'est ce que je pensai tout de suite ; pour lors comme je venais de reconnaître mon drôle, qui n'était autre que ce filou de Bancroche...

— Bancroche, Lamoureux ! interrompit de nouveau M. Bobilier, deux repris de justice, les plus dangereux coquins du canton ! Nous sommes sur la voie, je le parierais. Mais continuez, mon brave Rabusson.

— Pour lors donc, ayant reconnu Bancroche, je lui prends son couteau et je le laisse sur la place pour courir après le porteur du magot. Il avait de bonnes jambes, celui-ci. Sacristie ! j'ai chassé bien des fois aux chiens courants ; mais ni Mireau ni Ravageau n'ont un jarret de cette force-là. Croiriez-vous, mon colonel, que ce brigand de Lamoureux a eu l'infamie de me faire courir jusqu'aux Trois-Chênes, une demi-lieue plus loin que la Tremblaie? Heureusement encore qu'il avait perdu la tête, et qu'au lieu de se jeter à droite dans vos bois il avait pris par les prairies ; car une fois dans le taillis il m'aurait bien sûr échappé.

— Enfin l'as-tu attrapé ? demanda le baron.

— Il ne manquerait plus que ça que je ne l'aie pas attrapé ! J'ai donc fini par lui mettre la main au collet, et pour lors je lui ai d'abord administré une demi-douzaine de taloches un peu soignées, pour lui apprendre à ne pas courir si vite une autre fois ; puis ensuite je me suis dit : — Il y a plus d'une lieue d'ici à Châteaugiron ; je n'ai pas de cordes pour ficeler ce gueux de Lamoureux ; si je le laisse en liberté, il me fera encore courir, et ça ne me sourit pas ; le tenir par le collet pendant près d'une heure de chemin, ça ne me sourit pas davantage, d'autant plus qu'il n'est pas encore jour ; pour lors, comment vais-je faire ?

— Qu'as-tu fait ?

— Je me suis rappelé la cabane du vieux

Pagery, où il ne reste que les quatre murs, et qui est tout à côté des Trois-Chênes ; j'y ai fait entrer mon brigand, qui avait aussi besoin de se reposer que moi, et j'ai monté la faction à la porte, c'est-à-dire à la place où était autrefois la porte, jusqu'au jour. Pour lors, quand on a vu clair, j'ai fait marcher mon prisonnier devant moi jusqu'à la Tremblaie, où nous avons cassé une croûte...

— Comment donc, interrompit M. de Vaudrey, tu as déjeûné avec ce drôle ?

— Que voulez-vous, mon colonel, il n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures, à ce qu'il m'a dit, et il me regardait déjeûner d'un air si affamé, que je n'ai pas eu le cœur de lui refuser un morceau de pain et une tranche de jambon.

— Tu as bien fait ; l'homme qui a faim, fût-il un bandit, a droit à des égards.

— D'ailleurs il a payé son déjeûner.

—Comment cela ?

— En approchant de Châteaugiron, ne voilà-t-il pas que mon ingrat coquin a voulu de nouveau jouer des jambes ; mais, minute, je vous lui ai appliqué une seconde volée encore mieux conditionnée que la première, et ça l'a rendu aussi obéissant qu'un chien bien dressé.

— Vous avez donc amené cet homme ici ? demanda Héraclius.

— Oui, Monsieur le marquis ; je l'ai remis aux gendarmes qui sont dans la cour et je suis venu faire mon rapport à mon colonel.

— Ah çà, dit M. Bobilier, et le magot dont parlait Bancroche, vous n'en faites pas mention ; c'est pourtant le point principal.

— Le magot, Monsieur le juge de paix, répondit Rabusson qui sourit d'un air de triomphe et développa la blouse qu'il tenait en paquet sur son bras, le magot, le voici.

A ces mots, le fidèle Achate du baron de Vaudrey posa sur la table un coffret d'ébène richement ciselé.

— La cassette de madame de Bonvalot ! s'écrièrent en même temps Châteaugiron et Langerac.

II

La demande en mariage.

Le récit de Rabusson, et surtout la cassette retrouvée par lui avant qu'on n'eût pu y rien soustraire, ne laissaient aucun doute sur la double culpabilité de Bancroche et de Lamoureux. C'étaient bien évidemment ces deux bandits qui, après avoir commis un vol dans la chambre de madame Bonvalot, avaient

mis le feu au château dans le but sans doute de faire disparaître, au moyen de ce second crime, les traces du premier.

Tandis que M. Bobilier, aiguillonné par cet incident inattendu, reprenait d'une ardeur nouvelle son enquête préparatoire, et que les gendarmes montaient à cheval en toute hâte afin de poursuivre Bancroche, qui n'avait pas jugé à propos d'attendre dans le sentier de la Tremblaie le retour de Rabusson, M. de Vaudrey prit son neveu à part et lui dit :

— Si ta femme peut quitter sa mère pendant quelques minutes, prie-la de m'accorder une petite audience.

— Un tête-à-tête, mon oncle? dit le marquis en souriant.

— Non, puisque tu seras présent; j'ai à vous parler à tous deux.

Un instant après Héraclius et Mathilde rejoignaient le baron dans un petit salon dépendant de l'appartement de la marquise, où il était allé les attendre.

— Mes chers enfants, dit M. de Vaudrey après leur avoir fait signe de s'asseoir et s'être assis lui-même, nous allons, s'il vous plaît, tenir un petit conseil de famille. Figurez-vous d'abord qu'en ce moment nos rôles sont intervertis ; vous êtes, vous, deux grands parents bien vénérables et bien raisonnables ; je suis, moi, comme qui dirait votre coquin de neveu, qui, ne sachant trop si ce qui lui trotte dans la cervelle obtiendra votre approbation, vient vous demander conseil et

vous soumettre sa conduite, ce que, par parenthèse, les coquins de neveux ne font pas toujours.

D'un regard malicieux le gentilhomme campagnard appliqua au marquis ces dernières paroles.

— Parlez, mon cher oncle, ou plutôt mon cher neveu, dit madame de Châteaugiron d'un ton d'enjoûment; en ce moment j'ai soixante ans, et c'est la raison même qni vous conseillera par ma bouche.

— Vous saurez donc, reprit M. de Vaudrey, qu'il y a par le monde, tout près d'ici, un jeune homme plein de cœur et de talent, à qui, pour marcher de pair avec les gens les plus distingués, il ne manque qu'une seule chose, un peu de fortune.

— M. Froidevaux, sans doute? dit le marquis.

— Tu as deviné. Son père m'a sauvé la vie, il y a vingt-trois ans, sur le champ de bataille de Leipsick, et vous savez ce qu'il a fait lui-même pour moi cette nuit.

— En sauvant la vie au sauveur de ma mère, il s'est acquis des droits éternels à notre reconnaissance, dit Mathilde d'une voix émue.

— A la mienne avant tout, répliqua le baron en riant; car, je dois l'avouer, je suis de l'avis du bonhomme Chrysale, *ma guenille m'est chère,* et sans Froidevaux elle serait en ce moment réduite à l'état d'amadou.

— Ah! mon oncle! pouvez-vous parler en

plaisantant d'un trait de dévoûment qui a failli vous coûter la vie! Ma mère n'a pu encore vous témoigner sa gratitude, mais croyez bien...

— Permettez, mon enfant; il ne s'agit pas ici de mon dévoûment, mais de celui de Froidevaux; ne trouvez-vous pas que j'ai contracté envers lui une de ces dettes...

— Dont il est impossible de s'acquitter.

—Sans doute, car il n'est pas probable que je trouve jamais l'occasion de faire pour lui ce qu'il a fait pour moi ; mais enfin, quoique je doive renoncer à la satisfaction de m'acquitter complètement envers lui, n'y aurait-il pas quelque moyen de lui témoigner que je ne suis pas tout à fait un ingrat ? Voilà sur quoi je désire avoir votre avis.

En achevant ces mots, M. de Vaudrey arrêta sur la marquise et sur Héraclius un regard qui semblait fouiller au fond de leurs cœurs.

Madame de Châteaugiron, de son côté, regarda son mari en souriant d'un air d'intelligence, hésita un instant, et dit enfin :

— Je suis toute prête à vous donner mon avis; mais pour cela, il faut que vous me permettiez d'abord de vous adresser une question.

— Parlez!

— Je vais vous paraître bien hardie, peut-être même bien indiscrète...

— C'est égal.

— D'ailleurs, si vous trouvez l'indiscrétion par trop forte, vous me gronderez bien sévèrement, je vous demanderai pardon, vous me pardonnerez et tout sera dit : est-ce convenu ?

— Bien certainement. Gronder, cela me convient beaucoup; vous pardonner, c'est-à-dire vous embrasser, cela me convient encore mieux.

—Veuillez donc, me dire mon cher oncle, si certains bruits venus jusqu'à moi, car vous saurez que je suis déjà très au courant de la chronique de Châteaugiron; si certains bruits, dis-je, fort intéressants en eux-mêmes, doivent être pris au sérieux ?

— Quels bruits ?

— Votre mariage avec mademoiselle Grandperrin? dit la marquise, après avoir hésité un instant.

— Ah! ah! fit le gentilhomme campagnard en riant; je parie qu'il y a du Bobilier là-dessous, et que c'est lui qui vous a fait cette belle histoire?

— C'est lui, en effet... Mais vous ne répondez pas?

— Avant de vous répondre, ma chère Mathilde, je désirerais savoir quel rapport il peut y avoir entre le bruit vrai ou faux de mon mariage et le conseil que je viens vous demander?

— Le rapport le plus évident et le plus direct; si vous vous mariez, ce n'est pas à nous

que vous devez demander conseil, mais à la personne que vous voulez épouser.

— En vérité?

—Mais certainement; en toutes choses, un mari ne doit consulter que sa femme; n'est-ce pas, Héraclius?

— C'est indubitable, répondit le marquis en riant.

—Allons, reprit M. de Vaudrey, qui se mit à rire à son tour, puisque c'est là un des articles de votre charte conjugale, ce n'est pas moi qui essaierai d'en contester le mérite. Mais une question encore, continua-t-il en arrêtant de nouveau sur sa nièce son regard pénétrant, si je donnais raison à ce bavard de Bobilier en épousant la jeune fille

dont il vous a parlé, cela vous déplairait-il beaucoup ?

— Mais cela me ferait au contraire le plus grand plaisir ! s'écria la marquise avec un accent dont il était impossible de suspecter la sincérité ; comment donc, une tante plus jeune que moi ! une tante qu'on dit bonne et charmante et à qui je pourrais parler comme à une amie, comme à une sœur ! Rien que d'y penser je suis ravie. Oh ! je vous en prie, mon oncle, si vous vous mariez, que ce soit avec mademoiselle Grandperrin !

— Et toi, Héraclius, que penses-tu de ce mariage ?

— Ma foi, mon oncle, répondit le marquis, pour vous parler franchement, je suis

en ce moment d'un sentiment tout opposé à celui de ma femme. Épousez qui vous voudrez...

— A part mademoiselle Grandperrin, n'est-ce pas? interrompit le baron; eh bien! rassure-toi; je n'épouserai ni elle ni une autre.

— M. Bobilier s'est donc trompé? demanda Mathilde.

— Bobilier est un vieux fou, qui à soixante-douze ans sonnés serait très capable de convoler en quatrième noces, et qui croit tout le monde aussi endiablé que lui-même; par bonheur pour moi, je ne partage pas son outrecuidance. Me marier, à mon âge! et avec qui? avec une enfant de vingt ans! Je mériterais d'être mis aux Petites-Maisons.

— Mais, mon oncle, dit madame de Châteaugiron, on n'a que l'âge qu'on paraît avoir, et avec une magnifique santé comme la vôtre.....

— Madame la marquise, interrompit le gentilhomme campagnard avec une gravité affectée, savez-vous bien que la seule supposition que je puisse commettre la folie dont vous a parlé Bobilier, est un manque de respect pour ma barbe blanche !

— D'abord votre barbe n'est que grise, répondit la jeune femme avec un malin sourire.

— Ah ! mon enfant, quand la neige commence à tomber c'est que l'hiver arrive. Non, mon parti est bien pris, je ne me ma-

rierai pas ; il est trop tard. Ainsi, ne parlons plus de cette folie, et revenons à l'avis que je vous ai demandé.

— Puisque votre résolution à l'égard du mariage est bien arrêtée, dit la marquise d'un ton bref et décidé, voici ce qu'il faut faire : priez M. Froidevaux d'accepter dès à présent la pension que vous donneriez à votre fils si vous en aviez un ; dites-lui de trouver au plus vite une aimable femme digne de lui et de vous, et assurez-leur votre fortune. De la sorte vous aurez fait deux heureux au lieu d'un, et votre dette sera payée autant qu'elle peut l'être.

M. de Vaudrey contempla un instant sa nièce d'un air de douce surprise ; mais au

lieu de lui répondre, il s'adressa au marquis :

— Que penses-tu de l'idée de ta femme? lui demanda-t-il.

— Mathilde a lu dans ma pensée, répondit Châteaugiron avec un accent plein de franchise, et j'approuve complètement le conseil qu'elle vient de vous donner. Vous devez la vie à Froidevaux ; qu'il vous doive le bonheur..... si toutefois le bonheur existe !

— Comment, Monsieur, si le bonheur existe ! s'écria la marquise en jetant à son mari un regard de reproche ; est-ce que vous en doutez ?

— Mais, mes enfants, dit le vieux gentil-

homme sans parvenir à dissimuler entièrement son émotion, vous n'avez pas réfléchi que je ne puis enrichir Froidevaux sans vous déshériter ?

— Est-ce que nous voulons hériter de vous ? interrompit la jeune femme du ton le plus vif. Ne sommes-nous pas déjà assez riches ? trop riches, devrais-je dire ? Quand mon plan n'aurait d'autres résultats que de détruire entre nous cette désolante question d'argent, je vous supplierais de l'exécuter. On dit que les personnes qui n'ont pas d'enfants se défient de leurs parents et attribuent volontiers à de vils calculs d'intérêt les témoignages d'affection qu'elles en reçoivent ; eh bien ! quand vous aurez assuré votre fortune à M. Froidevaux, ces vilaines pensées

ne pourront pas vous venir à notre égard; nous ne serons plus pour vous des collatéraux, nous serons des amis; et moi qui suis très démonstrative avec ceux que j'aime, je pourrai vous dire à quel point je vous suis attachée par le respect, par l'affection, par la reconnaissance, puisque je vous dois la vie de ma mère; je pourrai vous exprimer tout cela sans être soupçonnée de songer à votre héritage. — Succession, héritage, des mots hideux!

M. de Vaudrey se leva brusquement, prit sa nièce dans ses bras, et sécha d'un baiser paternel deux larmes qu'elle s'efforçait en vain de retenir.

— Héraclius, dit-il ensuite, ta femme est un noble cœur, songe à la rendre heureuse.

— Mais il n'a qu'à continuer, reprit Mathilde qui sourit à travers ses larmes et tendit sa main à son mari par un geste plein d'une chaste tendresse.

— C'est donc bien convenu, mon oncle, dit Châteaugiron, après avoir pressé sur ses lèvres la main de la jeune femme, vous suivrez l'avis de Mathilde ?

— A un petit changement près. Je compte, puisque vous me le permettez, assurer à Froidevaux la moitié de ma fortune...

— Pourquoi la moitié seulement ? interrompit madame de Châteaugiron.

— Parce que l'autre moitié est destinée à mon filleul, le futur comte de Châteaugiron ; vous savez, ma chère nièce, ajouta le gentil-

homme campagnard en souriant, que vous m'avez promis de me le faire embrasser avant un an.

— Mais je n'ai rien promis de pareil, répondit la jeune femme, qui baissa les yeux et les releva aussitôt ; d'ailleurs ce n'est pas d'un baptême qu'il s'agit ici, c'est d'un mariage ; car puisque votre intention est de rendre M. Froidevaux le plus heureux possible, il est bien entendu qu'il s'occupera sans délai de trouver une petite femme bien aimable, bien bonne, bien jolie même, ce qui ne gâte jamais rien...

— Soyez tranquille, interrompit le baron avec un sourire où perçait une sorte de mélancolie, la petite femme dont vous parlez là est toute trouvée.

— En vérité ! s'écria la marquise d'un air de curiosité.

— Comment ! cet infernal bavard de Bobilier, qui a fait de si belles histoires sur mon compte, ne vous a donc pas parlé des amours romanesques de Froidevaux ?

— Mais non : vous allez nous raconter cela, n'est-ce pas ?

— Un autre jour.

Une des femmes de la marquise entra dans le salon et prévint sa maîtresse que madame de Bonvalot la demandait.

— Vous allez tout de suite chez M. Froidevaux ? dit Mathilde au baron avant de sortir.

— Fiez-vous à moi, répondit-il, à dîner je vous apprendrai du nouveau.

III

La demande en mariage (Suite).

Une heure plus tard, M. de Vaudrey, qui d'abord était allé chez lui faire une toilette complète, entrait dans le salon de la forge.

— Quel prince attendez-vous? dit-il à madame Grandperrin qui s'y trouvait ainsi que son mari. Vos esclaves en livrée! des fleurs partout! les fauteuils débarrassés de leurs

vénérables housses! je le répète, pour quelle tête couronnée avez-vous fait ces frais?

— C'est de M. Grandperrin et non pas de moi qu'il faut vous moquer, répondit Clarisse avec un sourire aigre-doux; il s'est figuré à tort ou à raison que madame la marquise de Châteaugiron avait l'intention de m'honorer d'une visite, et il a voulu, un peu prématurément, je crois, que toute la maison fût sous les armes.

— Je sais, reprit le baron, que ma nièce se dispose en effet à venir vous voir, mais il n'est pas probable que ce soit aujourd'hui. L'alerte de cette nuit...

— C'est ce que je disais tout à l'heure à ma femme, interrompit le maître de forges; il

n'est pas probable que madame la marquise, à peine remise de la frayeur qu'elle a dû éprouver, songe à faire des visites, et il me semble que, vu la circonstance, il serait convenable de la prévenir.

— Mais je ne m'y oppose pas, répondit madame Grandperrin de l'air le plus calme et le plus naturel.

— N'est-ce pas mademoiselle Victorine que j'aperçois dans le jardin? demanda M. de Vaudrey en changeant brusquement le sujet de la conversation.

— Elle-même, répondit M. Grandperrin après avoir regardé à travers une des fenêtres.

— C'est, je crois, notre ami Froidevaux qui se promène avec elle?

— Un digne et loyal garçon. Vous savez qu'il est à nous ? Ma femme l'a si bien prêché hier qu'il a pris l'engagement formel de me donner toutes les voix dont il dispose, et pendant toute la matinée, il n'a fait que courir pour me recruter des partisans. Ah ! c'est que quand ma femme se mêle d'entreprendre une conversion...

— Froidevaux vous a-t-il parlé du petit service qu'il m'a rendu cette nuit ?

— Lui ! pas le moins du monde. J'ai seulement entendu dire à quelques-uns de mes ouvriers qu'il s'était, ainsi que vous, beaucoup exposé pendant l'incendie.

— Aussi modeste que courageux, se dit le baron ; honnête, intelligent, généreux ! où trouverais-je ailleurs autant de garanties pour

l'avenir de cette chère enfant? Oui, j'en suis sûr il la rendra heureuse.

— Vous êtes bien rêveur, dit tout à coup madame Grandperrin, quelque chose vous préoccupe?

— C'est vrai, répondit M. de Vaudrey en relevant la tête.

— Serai-je indiscrète si je vous demande le sujet de votre préoccupation?

— En aucune manière, puisque je viens ici tout exprès pour vous le dire.

— Ah! ah! voyons dit le maître de forges, c'est donc une affaire sérieuse?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux.

— Un mariage peut-être? dit Clarisse, qui

sourit à demi en arrêtant sur le baron un regard perçant.

— Toutes ces femmes sont plus ou moins sorcières, pensa le gentilhomme campagnard qui, après avoir fait cette réflexion philosophique, dit à haute voix :

— Précisément, Madame, un mariage.

— Nous vous écoutons, dit de l'air le plus gracieux madame Grandperrin après avoir lancé à son mari un coup-d'œil d'intelligence.

— Puisque le mot mariage a déjà été prononcé, grâce à la perspicacité surnaturelle de Madame, reprit M. de Vaudrey avec un sourire sérieux, tout préambule est inutile ;

je vais donc droit au fait, et je vous demande la main de mademoiselle Victorine.

Un éclair de triomphe brilla dans les yeux de madame Grandperrin, tandis qu'un sourire d'orgueilleuse satisfaction s'épanouissait sur le visage de son mari.

— Ainsi, dit Clarisse d'un air fin et l'on pourrait dire caressant, ce que j'avais cru remarquer était bien réel ; vous aimez Victorine et vous désirez l'épouser ? J'ignore ce que M. Grandperrin...

— Permettez, interrompit vivement le baron, j'aime beaucoup mademoiselle Victorine, c'est la vérité ; mais quant à avoir l'idée de l'épouser, je ne suis pas assez fou pour cela.

L'éclair de triomphe s'éteignit dans le regard de madame Grandperrin, et l'orgueilleux sourire disparut des lèvres de son mari.

— J'ai donc mal entendu? dit ce dernier avec un accent de désappointement qu'il s'efforçait de dissimuler; ne venez-vous pas de me demander, en termes positifs la main de ma fille?

— Sans doute, et je vous la demande encore, mais ce n'est pas pour moi.

— Et pour qui donc?

— Pour ce digne et loyal garçon dont vous parliez tout à l'heure, pour Georges Froidevaux.

— Froidevaux! s'écria le maître de forges

en faisant un haut-le-corps, un homme qui n'a rien !

— Pardonnez-moi, répliqua doucement M. de Vaudrey ; sans parler de son talent, qui sur un théâtre convenable, lui vaudrait une fortune, Froidevaux possède dès à présent dix mille livres de rente, et il lui en reviendra autant un peu plus tard.

— Il vient donc d'hériter ?

— Pas encore, heureusement pour quelqu'un à qui je porte quelque intérêt, répondit le baron avec un sourire de bonne humeur.

— Cette fortune lui est donc venue en dormant ?

— Pas tout à fait, quoiqu'il fût en effet l'heure de dormir quand il l'a acquise.

—Expliquez-vous, mon cher Baron, car il m'est impossible de rien comprendre à vos énigmes.

—Voici toute l'histoire. Le petit service que Froidevaux m'a rendu cette nuit, et dont il ne vous a pas même parlé, consiste à m'avoir retiré des flammes où je commençais à rôtir bel et bien, en d'autres termes à m'avoir sauvé la vie.

— Ah! diable! je ne savais pas cela... Mais ces dix mille livres de rentes?

— Comment vous ne comprenez pas? dit le gentilhomme campagnard en haussant légèrement les épaules; ces dix mille livres de rentes sont le quart de mon revenu dont Froidevaux jouira dès à présent, en atten-

dant que ma mort le mette en possession d'un second quart. La moitié de ma fortune à lui, l'autre moitié au premier enfant mâle de Châteaugiron : c'est une affaire arrangée.

Le riche industriel regarda l'ancien militaire comme s'il eût hésité à croire que celui-ci parlât sérieusement.

— Quoi! dit-il enfin, vingt mille livres de rentes à Froidevaux parce que le hasard a voulu...

— Il n'y a pas de hasard, interrompit le baron d'un ton bref, il y a un homme qui a risqué sa vie pour sauver celle d'un autre.

— C'est fort bien sans doute, mais vingt mille livres de rentes!

— Libre à vous de penser que ma peau ne vaut pas cela ; mais à votre tour permettez-moi d'être d'un autre avis.

— Et le marquis de Châteaugiron... poursuivit M. Grandperrin après un instant d'hésitation, connaît-il votre projet ?

— Parbleu ! à qui en aurais-je fait part, sinon à lui ?

— Et.... il ne vous a fait.... aucune observation ?

— Si fait.

— Ah ! ah ! fit le maître de forges en adressant à sa femme un clin d'œil expressif ; ah ! M. de Châteaugiron vous a fait des observations ?

— Oui, répondit tranquillement M. de Vaudrey, mon neveu et sa femme auraient voulu que j'assurasse à Froidevaux la totalité de ma fortune; mais j'ai fini par leur faire entendre raison. Maintenant nous sommes tous trois d'accord, et l'affaire est définitivement convenue comme je vous l'ai dit.

M. Grandperrin regarda de nouveau le baron avec l'ébahissement d'un homme à qui l'on parle un langage inintelligible.

— Ah çà! qu'y a-t-il donc de si étrange dans ce que je vous dis là? demanda brusquement M. de Vaudrey; on dirait, à voir votre air étonné, que je vous raconte une histoire des *Mille et une Nuits*.

— M. Grandperrin fait comme moi, il admire, dit Clarisse en rompant le silence qu'elle gardait depuis quelque temps.

Sans paraître remarquer le sourire plein d'amertume dont furent accompagnées ces paroles, le baron reprit sa négociation matrimoniale.

— Vous voyez donc, dit-il, que Froidevaux est dès ce moment un parti sortable, et que ses actions gagneront encore cent pour cent par la suite. Fort galant homme d'ailleurs; franc, probe et loyal; plein d'honneur et de talent; d'un âge convenable, d'un physique mieux que mal, d'une santé de fer, d'un caractère éprouvé. Que diantre! il me semble que tout cela compose l'étoffe d'un excellent mari et que vous pourriez aller loin avant de

trouver quelqu'un qui réunît à ce point les qualités que vous avez le droit d'exiger de votre gendre !

A mesure que le baron faisait l'éloge du jeune avocat, M. Grandperrin remuait la tête de haut en bas en manière d'acquiescement ; mais, sur un signe improbatif de sa femme, il interrompit cette pantomime de bon augure, et répondit avec un embarras visible :

— Mon cher baron, je tombe d'accord de tout ce que vous me dites là, et je ne conteste certainement aucun des mérites de M. Froidevaux ; mais...

— Mais quoi ?

— Mais en dehors des qualités que vous venez d'énumérer, il en est d'autres encore

que je désire de rencontrer dans l'homme à qui j'accorderai la main de ma fille.

— Des qualités que Froidevaux n'a pas! lesquelles s'il vous plaît?

— Mais par exemple... la naissance.

— Comment! la naissance! qu'avez-vous à dire de celle de Froidevaux? Son père, un des plus braves officiers de l'armée, est mort chef d'escadron de cuirassiers; son grand-père était un médecin fort estimé; sa famille est établie dans ce pays de temps immémorial, et elle a toujours joui de la considération universelle; que pouvez-vous demander de plus?

— Tout cela est vrai; mais le sens que j'attache au mot naissance...

— Et quel sens y attachez-vous, je vous prie ?

— Vous comprenez bien ce que je veux dire. En un mot, M. Froidevaux n'est pas un homme de condition...

— Un homme de condition ! Ah çà ! Grandperrin, je puis dire cela devant votre femme, vous êtes fou.

— Je vous remercie du compliment, répondit le maître de forges avec un sourire forcé.

— Oui, fou, je le répète. Quoi ! vous bourgeois, et tout ce qu'il y a de plus bourgeois, vous exigerez de votre gendre futur qu'il soit gentilhomme ?

— Que voulez-vous, mon cher baron,

c'est une faiblesse, c'est un ridicule, c'est tout ce qu'il vous plaira, mais c'est ainsi. Je ne suis nullement partisan des principes de l'égalité, moi; quoique j'appartienne à la bourgeoisie, ainsi que vous venez de le dire, je prise fort la noblesse; en un mot, à défaut du sang j'ai la fibre aristocratique, et je suis fort décidé à ne marier ma fille qu'à un homme qui ait un nom, et, au besoin, un titre.

— Au baron de Vaudrey, par exemple? dit le gentilhomme campagnard en regardant fixement l'orgueilleux bourgeois.

— Certes, répondit ce dernier, si, comme je l'ai cru un instant, vous m'aviez demandé pour vous-même la main de ma fille, ma ré-

ponse eût été fort différente de celle que je suis obligé de vous faire.

— Parlez-vous sérieusement ?

— Fort sérieusement, et je suis sûr que ma femme m'approuve.

— Écoutez, Grandperrin; je viens de dire que vous étiez fou, le terme est trop faible : c'est archi-fou, c'est ensorcelé, c'est endiablé que j'aurais dû dire. Quoi ! poursuivit le baron en s'animant de plus en plus, si de mon côté j'avais perdu la tête au point de vouloir épouser Victorine, vous me la donneriez donc, à moi votre aîné de trois ans ! à moi barbe grise ! à moi criblé de blessures et de rhumatismes ! Vous forceriez cette pauvre enfant d'épouser un vieux grognard, car que suis-je autre chose ? parce que ce vieux

grognard s'appelle Vaudrey et possède une particule devant son nom? Vous consentiriez au malheur certain de votre fille unique, et quelle fille bonne et charmante! pour avoir le petit plaisir de dire, en parlant d'elle, *madame la baronne!* Et cependant, Grandperrin, vous n'êtes pas un mauvais père!

— J'ai même la prétention d'être un père excellent, répondit le maître de forges en souriant d'un air contraint, car cette véhémente apostrophe l'avait ému en dépit de sa vanité.

— Eh bien! s'il est vrai que vous aimiez votre fille autant qu'elle le mérite, occupez-vous de son bonheur au lieu de chercher à donner une puérile satisfaction à votre amour-propre. Vous pouvez en croire un

homme dont la baronnie remonte aux croisades et la noblesse un peu plus haut, un bourgeois comme Froidevaux, jeune, honnête et plein de talent, vaut pour votre fille tous les gentilshommes du monde. Et puis, au bout du compte, ajouta M. de Vaudrey en changeant subitement d'accent, avez-vous à reprocher à mon prétendant autre chose que son manque de naissance ?

— Rien autre chose ; s'il remplissait la condition que je suis résolu d'exiger de mon gendre, je n'aurais aucune objection à faire contre ce mariage.

— Si donc Froidevaux avait un nom qui sonnât à votre oreille d'une manière suffisamment aristocratique, vous lui accorderiez la main de votre fille ?

Un regard expressif de madame Grandperrin autorisa le maître de forges à faire une réponse affirmative, que l'incorrigible roture du jeune avocat devait rendre illusoire.

— En ce cas, dit le père de Victorine, je l'accepterais pour gendre d'autant plus volontiers, que je rends justice à ses qualités, et que, d'un autre côté, vous semblez désirer vivement ce mariage.

— Fort bien, je prends acte de votre promesse, répondit vivement le baron ; maintenant faites-moi le plaisir d'aller me chercher le Code civil.

— Le Code civil ! répéta le maître de forges étonné.

— Oui ; vous devez l'avoir dans votre bibliothèque.

— Est-ce que vous comptez trouver dans ce livre une recette pour changer un bourgeois en gentilhomme ? demanda Clarisse avec un accent de persifflage.

— Peut-être bien, Madame. Grandperrin, ayez donc la bonté d'aller me chercher ce que je vous demande.

Le maître de forges se leva et sortit du salon.

IV

Un article du Code civil.

— Deux mots, ma chère Clarisse, tandis que nous sommes seuls, dit alors M. de Vaudrey en se rapprochant de la maîtresse du logis ; la conclusion de ce mariage dépend de vous, car vous avez tout pouvoir sur M. Grandperrin ; au lieu de lui faire signe de refuser, comme cela vous est arrivé tout à

l'heure, autorisez-le d'un geste à accorder son consentement, et dans cinq minutes tout sera terminé.

— Vous vous exagérez singulièrement l'ascendant que je puis avoir sur M. Grandperrin, répondit la jeune femme d'un air réservé.

— Allons donc! comme si je ne savais pas qu'il ne voit que par vos yeux.

— Eh bien! en ce cas, il me semble que vous auriez pu vous adresser d'abord à moi.

— C'était mon intention; mais je vous ai trouvés ensemble, et vous savez qu'en toutes choses j'ai l'habitude d'aller au but par le chemin le plus court. Voyons, Clarisse, poursuivit le vieux gentilhomme avec un

mélange d'affection et de fermeté, montrez-vous raisonnable et renoncez à un projet qui ne peut pas se réaliser. A une époque où vous nourrissiez contre mon neveu des sentiments de haîne et de vengeance, vous avez pensé à me faire épouser votre belle-fille, sans vous apercevoir que c'eût été punir cette pauvre Victorine et moi-même, bien plus encore qu'Héraclius ; aujourd'hui que la haîne et la vengeance doivent être enfin remplacées par la paix et par l'oubli, vous ne devez plus songer à cette union extravagante à laquelle ni Victorine ni moi ne consentirons jamais. J'aime beaucoup cette aimable enfant, ainsi que vous vous en êtes aperçue ; et c'est parce que je l'aime sans illusion et sans égoïsme, que je désire

qu'elle épouse Froidevaux, car je le crois digne d'elle.

— Vous tenez donc beaucoup à ce mariage? dit madame Grandperrin d'un air irrésolu.

— Je tiens à payer ma dette à Froidevaux et à assurer le bonheur de Victorine ; car ils s'aiment, vous le savez aussi bien que moi. Voyons, mon enfant, accordez-moi ce que je vous demande ; c'est votre vieil ami qui vous en prie.

Madame Grandperrin tendit la main au baron par un geste empreint de mélancolie.

— Après tout ce que vous avez fait pour moi, répondit-elle d'une voix légèrement altérée, je serais une ingrate si je résistais

plus longtemps. Mon ascendant sur M. Grandperrin n'est pas tel que vous le supposez ; mais enfin, petit ou grand, disposez-en.

— Voici le recueil des Codes, dit le maître de forges en rentrant dans le salon.

M. de Vaudrey prit le volume à tranche multicolore, le feuilleta pendant un instant et laissa tout à coup échapper un geste de satisfaction.

— Je l'aurais parié, dit-il en même temps d'un air joyeux, l'article y est, pardieu, bien !

— Quel article? demanda le maître de forges.

Le gentilhomme campagnard se leva, et d'un ton à la fois solennel et enjoué :

— Mon cher Grandperrin, et vous, Madame, dit-il, j'ai l'honneur de vous demander votre fille en mariage non plus pour maître Froidevaux, avocat, mais pour Georges de Vaudrey-Froidevaux, mon fils adoptif.

— Votre fils adoptif! répéta M. Grandperrin en ouvrant de grands yeux.

— Si vous voulez bien le permettre. Vous saurez que, quoique je n'aie pas fait mon droit, grâce à un assez bon nombre de procès dont le destin m'a gratifié, je connais passablement mon Code. Tout à l'heure je me suis donc rappelé, assez vaguement il est vrai, certain article qui, maintenant que je viens de le relire, me paraît de nature à trancher net le nœud gordien que je cherche à dénouer. Jugez-en vous-même :

— Article 345, poursuivit le baron en approchant de ses yeux le Code, qu'il avait gardé tout ouvert dans sa main. « La faculté d'adopter ne pourra être exercée qu'envers l'individu à qui l'on aura, dans sa minorité et pendant six ans au moins, fourni des secours et donné des soins non interrompus, ou envers celui qui aurait sauvé la vie à l'adoptant, soit dans un combat, soit en le retirant des flammes ou des flots. »

— *En le retirant des flammes*, entendez-vous, Grandperrin ? Or c'est précisément ce qu'a fait Froidevaux cette nuit. Nous nous trouvons donc dans un des cas prévus par la loi ; j'ai le droit de l'adopter, et je l'adopte.

— Sérieusement ? demanda le maître de forges, dont la physionomie annonçait qu'il

commençait à prendre un vif intérêt à la conversation.

— Comment, si je parle sérieusement! Me prenez-vous pour un Gascon? J'adopte Froidevaux, vous dis-je, ce qui lui donnera le droit de joindre mon nom au sien.

— Et même de porter le vôtre de préférence, dit d'un air animé le vaniteux bourgeois.

— Vous arrangerez cela avec lui, reprit le gentilhomme campagnard en riant.

— Il pourra donc aussi prendre vos armes?

— Bien certainement, et même mon titre, si cela peut vous plaire.

— Comment! votre titre? dit M. Grand-

perrin dont la physionomie s'épanouissait à vue d'œil.

— Mon Dieu ! oui ; pour peu qu'il puisse vous être agréable que Victorine soit baronne tout de suite, je suis prêt à céder mon titre à son mari, et à m'appeler Vaudrey tout court.

— Quoi ! vous renonceriez à votre titre de baron ! s'écria le père de Victorine d'un air stupéfait, d'où l'on pouvait conclure hardiment que le riche industriel eût été complètement incapable d'accomplir un pareil sacrifice.

— Je vous ferai observer que si je renonce à mon titre, je garde mon nom, répondit le vieux gentilhomme avec un accent d'insouciance où perçait une certaine moquerie.

— Et le nom de Vaudrey vaut tous les titres du monde, dit Clarisse, qui s'était aperçue que l'étonnement de son mari frisait la sottise.

— C'est juste, reprit M. Grandperrin avec un rire de bonne humeur; le poisson est assez bon pour se passer de sauce. Baronne de Vaudrey-Froidevaux, cette petite Victorine! Ne trouvez-vous pas qu'accolé au vôtre, le nom de notre jeune homme change tout à fait de physionomie?

— C'est à dire qu'il a fort bon air, dit le baron en riant à son tour; voyons, que dites-vous de ma proposition?

— Ce que j'en dis... Mais d'abord, Madame, qu'en dites-vous vous-même? répon-

dit le maître de forges en tournant vers sa femme une figure dont une sorte d'inquiétude comprimait le complet épanouissement.

— En face du noble et généreux procédé de M. de Vaudrey, toute hésitation me semblerait injurieuse, dit Clarisse qui parut ne pas prononcer sans effort ces paroles décisives.

— Vous me conseillez donc de dire oui? reprit M. Grandperrin avec une vivacité que rendaient plus remarquable ses manières habituellement compassées.

— Je vous le conseille d'autant plus qu'il est temps de marier Victorine, et que M. Froidevaux me paraît mériter, sous tous les rapports, le double bonheur que lui ménage son bienfaiteur.

— En ce cas, puisque ma femme y consent, c'est une affaire faite, dit le maître de forges radieux ; touchez là, mon cher baron !

— Conclu, répondit M. de Vaudrey en serrant dans sa large main les doigts du futur beau-père de Froidevaux ; l'adoption le plus tôt possible, et le mariage quinze jours plus tard.

— C'est entendu, vous avez ma parole ; mais à propos, ajouta M. Grandperrin de l'air d'un homme qui s'avise subitement d'une chose à laquelle il n'a pas encore songé, il faudrait pourtant savoir si Victorine n'a point de répugnance pour ce mariage; je ne suis pas un tyran domestique, moi, et il m'en coûterait de faire violence à ses sentiments.

— Soyez tranquille, répondit le gentilhomme campagnard avec un sourire empreint de mélancolie, je crois pouvoir vous garantir que la violence ne sera nullement nécessaire.

— Si vous lui parliez?

— J'allais vous le proposer. Vous savez que Mademoiselle Victorine et moi nous sommes amis depuis longtemps, et qu'elle écoute volontiers mes conseils.

— Allez, mon cher baron, allez; au train dont vous menez les affaires, je ne doute pas du succès. Vous trouverez sans doute ma fille dans le jardin avec le beau Léandre. Nous vous donnons carte blanche, n'est-ce pas, Clarisse?

— Il est trop juste de laisser à M. de Vaudrey le plaisir de conclure une négociation qu'il a si bien commencée.

Le gentilhomme campagnard échangea de nouveau une cordiale poignée de main avec le maître de forges, remercia Madame Grandperrin par un regard expressif, et sortant du salon, il se dirigea rapidement vers la partie du jardin où il avait aperçu quelques instants auparavant les deux amants.

A la vue du baron, qui se montra inopinément devant eux au détour d'une allée, Georges et Victorine s'arrêtèrent tout interdits, comme pourrait faire un couple de daims timides à l'aspect d'un animal carnassier.

— C'est vous que je cherche, leur dit

M. de Vaudrey avec une brusquerie peu propre à rassurer ces deux cœurs effarouchés.

Froidevaux s'inclina d'un air contraint, tandis que la jeune fille, les joues couvertes d'une éclatante rougeur, faisait un effort pour sourire.

— Mon Dieu, dit-elle, vous m'avez fait peur ! M. Froidevaux me racontait les détails de l'incendie de cette nuit; et j'en ai l'imagination tellement frappée, qu'en vous voyant paraître à l'improviste...

— Vous m'avez pris pour le feu? lui répondit le baron en riant sans pitié de son embarras..

— Vous vous moquez toujours de moi! reprit Victorine d'un air boudeur.

— Aussi pourquoi me parler de cet incendie qui est déjà de l'histoire ancienne, tandis que j'ai une nouvelle toute fraîche et si intéressante à vous apprendre ?

— Une nouvelle ?

— Une grande nouvelle.

— Intéressante ?

— Extrêmement intéressante, pour vous surtout.

— De quoi s'agit-il donc ? demanda la jeune fille qui, sans pouvoir se douter de ce qu'elle allait apprendre, sentit son cœur battre plus vite.

— Il ne s'agit de rien moins, ma jeune amie, que du mariage de mademoiselle Victorine Grandperrin.

— Mon mariage ! s'écria Victorine dont les brillantes couleurs s'effacèrent soudain.

— Son mariage ! dit en même temps Froidevaux d'une voix sourde et tremblante.

— Eh bien ! qu'y a-t-il là de si surprenant et à qui en avez-vous tous deux avec votre air effaré ? reprit M. de Vaudrey en riant d'une façon qui parut tout à fait barbare au couple amoureux ; Mademoiselle Victorine a vingt ans, si je ne me trompe, c'est le bon âge pour se marier ; aussi la résolution que viennent de prendre ses parents me paraît-elle aussi juste que raisonnable.

— Une résolution prise... en mon absence, murmura la jeune fille dont les yeux lançaient des éclairs, symptômes de révolte ;

ainsi, on a disposé de moi sans même me consulter... et l'on croit que j'obéirai!

— Peut-on, dit à son tour Froidevaux le front couvert d'une morne pâleur et les lèvres frémissantes d'émotion; peut-on, sans être indiscret... demander quel est l'heureux mortel... à qui est destinée la main de Mademoiselle?

— Mais parfaitement, répondit le baron du ton le plus calme; cet heureux mortel, c'est M. de Vaudrey ici présent.

— Vous, s'écria Victorine en fondant subitement en larmes, vous que je croyais mon ami! Est-ce là ce que vous m'aviez promis?

—Oh! mon Dieu! dit Georges avec un accent de sombre désespoir, je ne croyais

pas que je regretterais jamais d'avoir sauvé la vie à un homme.

— Ah çà, entendons-nous, reprit le gentilhomme campagnard touché de ces deux douleurs si profondes et si sincères; il paraît que je me suis mal expliqué. Quand je prononce le nom de Vaudrey, il est bien convenu que je ne parle pas du vieux Vaudrey, de l'ancien soldat, de la barbe grise, de moi, en un mot...

— Mais de qui donc parlez-vous alors? demanda Mademoiselle Grandperrin dont les pleurs s'arrêtèrent subitement.

— Du jeune Vaudrey, morbleu! de l'héritier de mon nom, de mon fils adoptif, en un mot!

— Quoi ! vous avez un fils ? s'écria Victorine en recommençant de pleurer.

— Ah ! par exemple, ceci me convient, dit entre ses dents le jeune avocat ; les cheveux blancs de ce vieux soudard me liaient les mains ; mais entre hommes du même âge, rien de plus naturel qu'un duel ; avant d'épouser Victorine, il faudra que ce jeune et beau gentilhomme commence par me tuer.

— Oui, ma chère enfant, dit M. de Vaudrey en adressant à la jeune fille un sourire plein de bonté, j'ai maintenant un fils que j'aime beaucoup et qui, je crois, ne vous déplaira pas trop non plus, quand je vous l'aurai présenté.

En disant ces mots, le baron prit Froidevaux par la main et, lui montrant la jeune fille que ce geste avait rendue immobile de surprise :

— Georges, lui dit-il d'une voix émue, quoiqu'il s'efforçât de conserver le ton de l'enjouement, voilà votre femme ; surtout, rendez-la heureuse, ou vous aurez un terrible compte à régler avec moi.

— Quoi !... que voulez-vous dire ?... Est-il possible que vous parliez sérieusement, s'écrièrent à la fois les deux amants, qui n'osaient en croire leurs yeux ni leurs oreilles.

— Écoutez-moi, mes enfants, dit M. de Vaudrey sans quitter la main de Georges et en saisissant par un geste plein d'affection

celle de Victorine ; je n'aime pas les dettes, aussi n'ai-je pas voulu laisser passer la journée sans vous payer, mon cher Froïdevaux, celle que j'ai contractée cette nuit envers vous.

— Ah ! Monsieur le baron, s'écria le jeune avocat d'une voix tremblante, le bonheur que vous me laissez entrevoir est trop grand, et je n'ose y croire.

— Croyez-y, mon ami, car rien n'est plus réel. Vous adopter, si toutefois vous y consentez, vous donner mon nom et une partie de ma fortune, ce n'eût été m'acquitter envers vous qu'à moitié ; mais Victorine, qui vous aime depuis longtemps, je le sais, ne refusera pas sans doute de vous payer le reste de ma dette.

— Mon ami ! mon père ! dit la jeune fille en se jetant dans les bras du baron.

— Ah ! je vous y prends, Mademoiselle la pleureuse, dit M. de Vaudrey avec une tendre moquerie, maintenant que vous êtes bien sûre que je ne veux pas être votre mari, vous êtes la première à m'embrasser.

— Mais mon père, mais ma belle-mère, reprit Victorine dont la figure rayonnante exprima une inquiétude soudaine, consentiront-ils...

— C'est déjà fait ; tout est arrangé avec eux, et vous pouvez aller les trouver. — Maintenant que vous voilà un peu remis de la frayeur que je vous ai causée tout à l'heure, poursuivit le baron en souriant d'un

air de douce plaisanterie, je vais faire ce qu'a fait Froidevaux cette nuit après m'avoir sauvé la vie.

— Qu'a-t-il donc fait? demanda Victorine, qui promenait du vieux gentilhomme à son futur mari ses jolis yeux bleus, encore embellis par l'expression du bonheur.

— Il s'est sauvé pour m'éviter la peine de lui dire grand merci! répondit M. de Vaudrey, qui s'éloigna rapidement et disparut presque aussitôt derrière un massif, en laissant le couple amoureux plongé dans une extase que nous n'essaierons pas de décrire.

V

La méprise.

Le lendemain était le jour de l'élection.

Par un concours de circonstances particulières que nous avons expliquées, M. de Vaudrey, le fidèle partisan de la dynastie déchue, et Georges Froidevaux, l'homme du progrès, ayant réuni leurs efforts pour soutenir le candidat du gouvernement, celui-ci

fut nommé dès le premier tour de scrutin à une assez forte majorité.

L'élection terminée, le baron, qui, loin d'y prendre part comme votant, n'avait pas même voulu y assister comme témoin, se rendit à la forge, où M. Grandperrin, énorgueilli de son triomphe, venait d'être reconduit par ses partisans, presque aussi glorieux que lui-même.

Au milieu de cette ovation, qui, selon l'usage introduit en France par le régime constitutionnel, devait se terminer par un banquet, M. de Vaudrey prit à part le nouveau membre du conseil général, et lui dit :

— Voilà une affaire en bon chemin, mais je ne pense pas que vous vouliez vous en-

dormir sur ce premier succès ; si vous m'en croyez, vous direz à ces dames de faire leurs préparatifs de voyage, et ce soir même, ou demain matin au plus tard, nous partirons tous quatre pour Charolles. Je vous parle de cela parce que mon vieux berlingot a une roue hors de combat, ce qui me met dans la nécessité de vous demander une place dans votre voiture.

— Vous avez donc des affaires à Charolles ? demanda le maître de forges.

—Toujours notre grande affaire. Pour que cela marche plus vite, je vais présenter en personne, à l'homologation du tribunal de première instance, l'acte d'adoption que nous avons passé ce matin, Froidevaux et moi, devant Bobilier.

— Comment! c'est déjà fait?

— Parbleu! me prenez-vous pour un traînard? Quand tout sera réglé à Charolles, j'irai à Dijon recommencer la cérémonie à la Cour royale, et ensuite nous n'aurons plus qu'à chanter : O hymen! ô hyménée!

— C'est mener les choses militairement... Mais moi je n'ai rien à faire à Charolles.

— Comment! la députation de l'arrondissement n'est-elle pas vacante et ne voulez-vous pas vous mettre sur les rangs?

— Sans doute, car ma femme le désire beaucoup.

— Eh bien! alors battez donc le fer tandis qu'il est chaud; vous avez à Charolles une maison dont le plus bel appartement, m'a-

vez-vous dit, est en ce moment vacant; allez vous y établir; tenez un état, donnez des dîners, des fêtes; en un mot, jouez votre rôle de candidat; pendant ce temps-là Froidevaux, qui a du crédit dans tout l'arrondissement, visitera ses amis; de mon côté, je ferai mes circulaires, et vous verrez qu'en fin de compte nous enlèverons la députation comme nous venons d'enlever l'élection au conseil genéral.

— C'est fort tentant, mon cher baron; mais, à supposer que je réussisse en effet à me faire nommer député, il faudra donc m'abstenir une partie de l'année; et alors qui dirigera mes forges?

— Froidevaux, parbleu! puisqu'il épouse

votre fille; où trouveriez-vous un régisseur plus intelligent et plus fidèle?

— Vous avez raison, Froidevaux pourrait me remplacer; et d'un autre côté il est certain que madame Grandperrin serait enchantée de passer une partie de l'année à Paris. Si vous lui parliez de ce petit voyage à Charolles? Vous savez qu'elle vous écoute volontiers.

— Je vais lui en parler à l'instant même.

M. de Vaudrey quitta le maître de forges, et se fit annoncer chez madame Grandperrin, qu'il trouva seule, car elle était enfin parvenue à se soustraire aux félicitations des électeurs triomphants.

— Ma chère Clarisse, lui dit-il d'un ton af-

fectueux, je comprends si bien la pénible émotion que doit vous causer la seule pensée d'aller voir ma nièce ou de la recevoir chez vous, que je me suis creusé la tête afin de trouver un moyen de vous épargner cette épreuve. Voici ce que j'ai imaginé.

Le baron expliqua son plan de voyage et ajouta :

— Vous voyez donc qu'en partant ce soir ou demain, et en habitant Charolles jusqu'au moment de l'élection, vous éviterez ce rapprochement qui vous effraie à juste titre. Je connais l'arrondissement, et il me paraît certain que votre mari sera nommé; une fois à Paris, vous l'y retiendrez, ou du moins vous obtiendrez de lui l'autorisation d'y rester jusqu'à ce que le temps, la raison... enfin

jusqu'à ce que vous vous sentiez complètement guérie.

— Guérie! mais je le suis, dit Madame Grandperrin avec un fier sourire.

— Vous croyez l'être, mais au fond...

— Au fond du cœur, vous dis-je, je suis guérie; je le sens, j'en suis sûre, et je ne fuirai pas devant un danger qui n'existe plus. Quoi! parce qu'il a plu à M. le marquis de Châteaugiron de venir habiter son château, faut-il que je m'exile? mais son orgueil triompherait de cette lâcheté! Peut-être croirait-il que je l'aime encore, et plutôt mourir que de lui laisser un seul instant cette idée! Non, je ne partirai pas! Madame la marquise de Châteaugiron peut venir me voir quand elle voudra; je suis prête à la rece-

voir et à lui rendre sa visite. Peut-être même la préviendrai-je, cela ferait tant de plaisir à M. Grandperrin !

Clarisse accompagna ces derniers mots d'un rire si moqueur et si méprisant, que le gentilhomme campagnard ne put s'empêcher de se dire mentalement :

— Pauvre Grandperrin ! ta femme est bien jolie ; mais c'est égal, je ne voudrais pas être à ta place !

— D'ailleurs, reprit madame Grandperrin d'un ton plus calme, le mariage de ma belle-fille et de M. Froidevaux n'aura-t-il pas lieu ici ? Comment me dispenser d'y assister, ou comment empêcher que M. et madame de Châteaugiron n'y assistent eux-mêmes ?

Vous voyez donc bien qu'il m'est impossible d'éviter cette rencontre, et puisque c'est un mal nécessaire, autant le subir aujourd'hui que plus tard.

— Écoutez, Clarisse, dit M. de Vaudrey, qui examinait la jeune femme avec une attention mêlée d'inquiétude, je vous connais depuis longtemps, et j'ai l'habitude de lire dans votre physionomie. Pour que vous ayez si subitement changé d'avis, il faut quelque raison grave, quelque raison que vous n'osez m'avouer?

— Et pourquoi ne vous l'avouerais-je pas! s'écria Madame Grandperrin d'un ton véhément; pourquoi, après vous avoir rendu témoin de mes lâches douleurs, après avoir gémi et pleuré devant vous, pourquoi vous

cacherais-je mes pensées, maintenant qu'elles ne sont plus de celles dont une femme doit rougir ?

— Calmez-vous mon enfant, et expliquez-vous, dit le baron avec un accent plein de bonté.

— Vous voulez savoir pourquoi j'ai changé d'avis; eh bien ! écoutez-moi : non-seulement je suis prête à recevoir la visite de madame de Châteaugiron, mais je la désire, cette visite, mais je l'attends avec impatience. Cela vous étonne, n'est-ce pas ?

— Je l'avoue.

— Vous ne comprenez donc pas que, selon toute apparence, à l'une ou à l'autre de ces visites, on me présentera M. le vicomte

de Langerac, et que je meurs d'envie de connaître M. le vicomte de Langerac?

— A quel propos, s'il vous plaît, avez-vous envie de le connaître?

— A propos du rôle qu'il joue au château.

— Il y joue donc un rôle?

— On le dit.

— Et lequel, je vous prie?

— Mais... par exemple, le rôle d'ami de la maison.

— Qu'entendez-vous par-là? dit M. de Vaudrey en arrêtant sur Clarisse un regard sérieux.

— Il paraît, mon cher baron, répondit la

jeune femme avec un froid sourire, qu'en dépit de vos yeux perçants vous êtes aussi aveugle que les autres.

—Aveugle! que voulez-vous dire, mordieu?

— Ah! si vous vous emportez, je me tais.

— Je ne m'emporte pas, répliqua le baron en s'efforçant de se contenir, je suis au contraire fort calme; mais pourquoi dites-vous que je suis aveugle?

— Parce que si vous jouissiez de votre clairvoyance habituelle, vous auriez deviné depuis trois jours...

— Quoi donc? ventrebleu!

— Encore!

— Je vous demande pardon... c'est une

vieille habitude... au fond je suis parfaitement calme... Qu'aurais-je deviné?

— Mon Dieu ! une chose fort peu surprenante, car on dit Madame de Châteaugiron si jolie !

— Mais enfin, cette chose...

— Cette chose, dit Clarisse d'un air de négligence affectée, c'est que M. le vicomte de Langerac fait la cour à Madame la marquise de Châteaugiron ; rien de plus.

— Quel est l'auteur de cet infâme mensonge? s'écria M. de Vaudrey en pâlissant de colère ; nommez-le moi?

— Je m'en garderai bien ; ému comme vous l'êtes, vous feriez quelque folie dont vous vous repentiriez plus tard.

— Nommez-le moi, je le veux !

— Non. Tout ce que je puis vous dire, et cela dans l'intérêt de madame de Châteaugiron...

— Écoutez, Clarisse, interrompit le baron, dont les yeux lançaient des éclairs, haïssez mon neveu tant qu'il vous plaira, cela m'est égal ; mais je ne souffrirai pas que, par un regard, par un sourire, par le moindre geste, vous paraissiez mettre en doute l'honneur d'une jeune femme à qui j'ai voué, du premier moment que je l'ai vue, autant d'estime que d'affection.

— Où voyez-vous que je songe à manquer de respect à la vertu de cette jeune femme? répondit madame Grandperrin avec une

hautaine ironie ; je ne voulais pas parler d'elle, mais de ce M. de Langerac, qui me paraît un adorateur un peu indiscret, pour ne pas dire un peu compromettant.

— De grâce, ne me tenez pas ainsi sur des charbons ardents, et dites-moi tout de suite ce que vous savez !

— Eh bien ! par exemple, pour vous donner une idée des petites indiscrétions de ce M. de Langerac, il paraît que quand il a bien déjeûné, il perd ses billets doux dans les cabarets de village.

M. de Vaudrey se leva par un mouvement si violent, que le fauteuil où il était assis roula au loin sur le parquet.

— Je vais chercher ce Langerac, dit-il

d'une voix sourde, et s'il ne donne pas à cette odieuse calomnie le démenti le plus formel, je lui coupe devant vous les deux oreilles.

— Et que voulez-vous que je fasse de ses deux oreilles ? dit madame Grandperrin en haussant les épaules. D'ailleurs, soyez tranquille, il démentira tout ce que vous voudrez lui faire démentir, cela est de règle en pareil cas.

— Il y a bien longtemps que je suis votre ami, reprit le baron avec une émotion concentrée ; mais pour peu que vous teniez à mon affection, ne souriez plus de cette manière sardonique et haineuse. Il s'agit de ma nièce, entendez-vous, ou plutôt de ma fille, car j'ai déjà pour elle une affection de père.

— Et que m'importe Madame de Château-

giron ! répliqua Clarisse d'un air de pitié méprisante; je ne la connais pas, je n'en parle pas, je ne m'en occupe pas; je ne vois ici qu'une chose, le juste et légitime châtiment d'un homme qui m'a outragée et que je hais; d'un homme dont les infortunes conjugales réjouiront mon cœur, je vous le dis franchement, car il m'a trop fait souffrir; mais, grâce à lui, je connais maintenant qu'il y a aussi du bonheur dans la vengeance !

M. de Vaudrey contempla avec un mélange de courroux et de compassion la femme passionnée dont la physionomie respirait en ce moment le triomphe de la haine satisfaite; puis, sans répondre un seul mot, il sortit précipitamment du salon.

Quelques instants plus tard, le baron en-

trait au château. Dans un coin de la cour plusieurs domestiques préparaient une voiture de voyage et y rangeaient différents objets. Sans faire attention à cet incident, M. de Vaudrey monta les degrés du perron; sous le vestibule il rencontra son neveu.

Quoiqu'il se fût attendu à l'échec qu'il venait de subir, le marquis n'en avait pas encore complètement pris son parti, car quel est le candidat malheureux qui se résigne sur-le-champ à sa défaite? Ce fut donc en souriant d'un air contraint qu'il alla au-devant du vieux gentilhomme.

— Je ne pense pas, lui dit-il, que vous vous attendiez à des remercîments. Saturne mangeait ses enfants, mais vous, mon cher oncle, vous tuez politiquement votre neveu; et, en

vérité, je ne sais lequel de ces deux traits est le plus barbare.

— T'ai-je pris en traître? demanda M. de Vaudrey.

— Non, puisque vous m'aviez prévenu; mais, je l'avoue, je ne m'attendais pas à une exécution si rigoureuse; car enfin, laissons de côté ma personne et abordons la question générale, la question de principe, vous êtes donc d'avis que parce qu'une famille est tombée du trône, l'aristocratie française tout entière doit renoncer à prendre part aux affaires du pays?

— Avant tout, je suis d'avis qu'un seul serment suffit à la vie d'un homme; tu en as déjà prêté un, tiens-t'y.

— Mais, mon oncle, avec votre système

la noblesse, si déchue déjà, va se trouver complètement annihilée !

— Que veux-tu que j'y fasse ? La noblesse s'en va, c'est un fait, et il n'y a rien à dire contre un fait; ainsi, au lieu de défendre un intérêt de corps qui tombe en lambeaux, que chacun songe à sauver son honneur personnel, en un mot, *fais ce que dois, advienne que pourra !*

— Cependant une foule de bons esprits pensent qu'au lieu de désespérer de l'avenir, on doit s'efforcer de reconstituer en France une aristocratie forte et puissante, dans le genre du torysme d'Angleterre.

— Rêveries creuses ! dit M. de Vaudrey en haussant les épaules; qui dit torysme dit non-seulement noblesse, mais fortune et in-

telligence. Quand je verrai à la tète de notre prétendue aristocratie des gens comme les Northumberland, les Devonshire, les Rutland, les Bedford et tant d'autres, qui possèdent en moyenne trois ou quatre millions de rentes et connaissent la manière de s'en servir, je pourrai croire à l'avenir du torysme français; jusque-là il ne m'est pas plus possible de le prendre au sérieux que de comparer les courses de Chantilly à celles d'Epsom ou de New-Market Mais que parlons-nous là de torysme et de turf? j'ai bien autre chose en tête !

— Et moi aussi ; savez-vous quelle est au château la grande nouvelle du jour ? Ce n'est pas ma déconfiture, c'est le départ de ma belle-mère.

— Ah ! madame Bonvalot nous quitte ?

— Grâce à vous.

— Comment! grâce à moi?

— Sans doute. Jusqu'ici ma belle-mère avait supporté avec héroïsme les différentes épreuves qu'elle a subies depuis son arrivée : émeute, incendie, attaque de brigands ; mais en apprenant mon échec électoral, qui entraîne momentanément la ruine de ses projets, elle a conçu un dépit si violent que, sans écouter les prières de sa fille et les miennes, elle a ordonné qu'on préparât tout sur-le-champ pour son départ. Vous avez dû voir sa voiture dans la cour?

— Eh bien! bon voyage! dit M. de Vaudrey d'un air de parfaite résignation.

— Mon Dieu! mon oncle, reprit Héraclius

en baissant la voix, je dirais volontiers comme vous ; mais ma femme, qui, malgré les petits ridicules de sa mère, a beaucoup d'affection pour elle, est excessivement contrariée de ce brusque départ ; je vais donc tenter un dernier effort pour empêcher Madame de Bonvalot de nous quitter ainsi; vous devriez vous joindre à moi.

— Parbleu, non; d'ailleurs, en ce moment, je cherche M. de Langerac.

— Le voilà justement qui descend, dit le marquis en levant la tête.

— Laisse-nous, j'ai à lui parler.

Le marquis, sans faire d'observation, prit un corridor à droite du vestibule, et se diri-

gea vers l'appartement où s'était établie la douairière depuis que l'incendie avait réduit en cendres celui qu'elle avait habitée primitivement. De son côté, le gentilhomme campagnard attendit Langerac, qui descendait le grand escalier en chantonnant d'un air vainqueur une cavatine italienne.

Le parfait contentement qui éclatait sur les traits du vicomte et dans ses moindres gestes était causé par un microscopique billet que Madame Bonvalot lui avait glissé dans la main, à l'issue du déjeûner, et qui contenait ces seuls mots : *Connais-tu la contrée où les citronniers fleurissent?* traduction du premier vers de la romance de Mignon que le coureur de dots avait traduit à son tour de la manière suivante :

— Je vous accorde le rendez-vous en Italie que vous m'avez demandé avant-hier soir.

En pensant aux conséquences solides qu'il comptait tirer de cette extravagante équipée, Langerac avait peine à contenir sa joie.

— Cette fois je tiens les millions, se disait-il, car je suis un homme trop moral pour enlever une jeune première si intéressante sans l'épouser. Alors que pourront dire sa fille et son gendre ? N'aurai-je pas réparé mes torts?

La vue du baron qui l'attendait au milieu du vestibule, le maintien imposant et le front sévère, troubla légèrement le vicomte au milieu de sa joie dorée, toutefois il continua de descendre l'escalier sans interrompre sa cavatine.

— M. de Langerac, lui dit le gentilhomme campagnard en l'invitant à se taire par un geste assez impérieux, vous allez me faire le plaisir de venir avec moi à la forge.

— A la forge, Monsieur le baron! répondit le vicomte surpris, et pourquoi cela s'il vous plaît?

— Je vous le dirai en route.

— Mais je vous ferai observer que je ne connais pas M. Grandperrin.

— Ce n'est pas près de lui que je vous mène.

— Si c'est près de sa femme, je la connais encore bien moins, puisque je ne l'ai jamais vue.

— Je vous présenterai. Veuillez m'accompagner.

Le baron parlait d'un ton d'autorité qui semblait n'admettre ni excuse ni réplique ; aussi, tout en pestant tout bas contre cette importunité, Langerac se décida-t-il à faire ce qu'on lui demandait.

Lorsqu'ils furent sortis du château, M. de Vaudrey reprit la parole.

— Un bruit infâme, qui est venu aux oreilles de Madame Grandperrin, court, à ce qu'il paraît, dans le pays, dit-il avec l'accent d'une gravité menaçante ; on dit, Monsieur, que votre apparente amitié pour mon neveu n'est qu'un masque dont vous vous couvrez pour cacher des manœuvres aussi perverses que déloyales.

— Tout est découvert, se dit le vicomte troublé jusqu'au fond de l'âme par cette rude apostrophe; la vieillarde avait raison; avant-hier soir, quelqu'un nous écoutait.

— On dit, reprit M. de Vaudrey en redoublant de sévérité, qu'abusant de l'hospitalité que mon neveu vous accorde, vous vous efforcez... malheur à vous si le fait est vrai!... vous vous efforcez de séduire sa femme ou plutôt de la compromettre, car je crois Madame de Châteaugiron pleine d'honneur et de vertu.

— Je l'échappe belle! pensa Langerac en se remettant de son alarme.

— Que dois-je croire de ce bruit, mon-

sieur le vicomte de Langerac? poursuivit l'oncle d'Héraclius, qui s'arrêta brusquement et fixa sur son compagnon un regard foudroyant.

— Monsieur le baron, répondit Langerac en étendant la main par un de ces gestes solennels qui conviennent à l'innocence accusée, je vous donne ma parole d'honneur, ma foi de gentilhomme, que c'est là un infâme mensonge, une épouvantable calomnie; qu'on me mette en face de la personne qui a tenu ces indignes propos, et si elle n'avoue pas qu'elle en a menti par la gorge, il faudra qu'elle vienne se la couper avec moi, sûr comme je m'appelle Langerac.

— Fort bien, dit le baron d'un ton radouci; venez répéter cela devant madame Grand-

perrin ; je ne vous en demande pas davantage.

Un instant après ils étaient arrivés à la forge.

Après s'être assuré que madame Grandperrin se trouvait encore dans le salon où il l'avait laissée, M. de Vaudrey dit au laquais à qui il s'était adressé :

— Annoncez à votre maîtresse M. le vicomte de Langerac et moi.

VI

Les deux départs.

En entendant prononcer le nom de l'homme qu'elle regardait comme l'instrument de sa vengeance, madame Grandperrin se leva par un mouvement d'irrésistible curiosité; mais presque aussitôt elle retomba sur son siége, frappée de stupeur.

De son côté, Langerac, qui était entré

dans le salon d'une allure assez conquérante, s'arrêta dès le second pas comme si à la place d'une charmante femme, il eût eu sous les yeux quelque épouvantable monstre.

— Madame, dit M. de Vaudrey, j'ai l'honneur de vous présenter...

Le baron s'interrompit, car il venait de remarquer l'émotion extraordinaire de Clarisse.

— Qu'avez-vous? lui dit-il en s'approchant rapidement; vous pâlissez. Qu'avez-vous donc?

— Cet homme ici! murmura madame Grandperrin d'une voix à peine distincte; et c'est vous qui l'amenez!

M. de Vaudrey jeta les yeux sur le vicomte, qui, non moins troublé que la maîtresse du logis, semblait avoir pris racine à la place où il s'était arrêté.

— Vous connaissiez donc déjà M. de Langerac? reprit-il à demi voix, avec un accent d'étonnement que Clarisse prit pour une impitoyable ironie.

— Ah! c'est joindre l'outrage à la cruauté! dit-elle en lançant au vieux gentilhomme un regard de lionne blessée ; mais de grâce, par égard pour M. Grandperrin, si ce n'est pour moi, éloignez cet homme ; je crois tout, je consens à tout, je ferai tout ce que vous voudrez ; mais, par pitié, qu'il s'éloigne !

Un éclair traversa l'esprit du baron, qui se dit en mordant sa moustache à belle dents :

— Mordieu! quelle école! Moi qui m'efforce d'empêcher les rencontres dramatiques!

— C'est donc M. Pichot? ajouta-t-il tout bas, après s'être penché vers Madame Grandperrin.

— Ah! vous savez tout! répondit-elle en cachant son visage dans ses mains; suis-je assez humiliée!

— Remettez-vous, mon enfant; je viens de commettre une lourde bévue, mais je vous promets de la réparer sans délai.

M. de Vaudrey se rapprocha du vicomte, qui pendant ce court dialogue n'avait pu parvenir à se donner une contenance, et l'interpellant froidement :

— Venez, lui dit-il, notre visite est finie.

Sans faire une seule observation, Langerac s'inclina machinalement devant madame Grandperrin qui ne vit pas ce salut ou se dispensa d'y répondre, et il se dirigea vers la porte que lui montrait son introducteur.

Les deux hommes traversèrent les pièces qui précédaient le petit salon, et sortirent de la forge sans échanger une parole.

— Au diable la reconnaissance! se disait le vicomte pendant ce trajet. Mais qui eût pu prévoir que j'allais retrouver ici mon ancienne passion, Clarisse de La Gennetière? A son air bouleversé, il est facile de voir qu'elle a une peur horrible que je ne la compromette... comme si je pouvais le faire sans

me compromettre moi-même! Car enfin, si, en évoquant certains souvenirs, il dépend de moi d'amoindrir quelque peu la réputation de vertu dont elle jouit sans doute en ce pays, ne peut-elle à son tour me porter un coup plus rude encore, et cela au moyen d'un seul mot? Qu'elle prononce mon nom, et voilà ma fortune à tous les diables; jamais la vénérable millionnaire, avec qui je dois aller voir fleurir les citronniers en Italie, ne consentirait à accepter pour compagnon de voyage Adrien Pichot. Le vicomte de Langerac, passe, mais Pichot! nom odieux que je voudrais pouvoir enfouir dans les entrailles de la terre. Par bonheur, le féroce gendarme qui m'accompagne ne sait pas où le bât me blesse; car s'il s'en doutait...

— Monsieur Adrien Pichot, dit en ce mo-

ment le gentilhomme campagnard d'un ton bref et cassant, maintenant que nous sommes au milieu de la rue, un mot, s'il vous plaît.

— Ah! sacrebleu! pensa le faux Langerac, il fait mieux que de se douter, il sait tout.

Le baron tira sa montre.

—Il est midi et demi, poursuivit-il, je vous donne une demi-heure pour faire vos paquets, et une heure pour sortir du territoire de Châteaugiron.

— Que voulez-vous dire, Monsieur balbutia l'ancien clerc d'avoué en devenant fort blême.

— Je veux dire que si, à deux heures son-

nantes, votre visage apparaît encore sur un point quelconque de l'horizon, je me verrai dans la nécessité de vous le couper en deux au moyen du petit instrument que voici.

En disant ces mots, le baron brandit une grosse canne qu'il tenait à la main.

— Me couper le visage en deux...

— N'avez-vous pas deux noms? Cela fera un visage pour chacun.

— Monsieur, dit Langerac d'une voix altérée, votre âge et votre parenté avec un de mes meilleurs amis me font excuser la violence de vos paroles, que vous regretterez d'ailleurs, j'en suis sûr, pour peu que vous réfléchissiez avec sang-froid à ce qui vient de se passer. Je ne m'attendais nullement à re-

trouver dans madame Grandperrin une personne que j'ai connue autrefois; non seulement je n'ai pas provoqué cette rencontre, mais si j'avais pu la prévoir, j'aurais tout fait pour l'éviter; car je suis un homme d'honneur, Monsieur, un gentleman, j'ose le dire, et jamais je ne manquerai aux égards dus à une femme. Si donc vous jugez ma présence à Châteaugiron incompatible avec le repos de madame Grandperrin, je suis tout prêt à m'éloigner; mais à condition que ce soit d'une manière honorable, car vous devez comprendre qu'il m'est impossible d'accepter la manière dont vous avez posé la question.

Malgré son trouble, Langerac venait de réfléchir qu'à tout prendre, l'espèce d'exil

qui lui était imposé d'une façon si commi-natoire servait ses projets, loin de leur nuire. En effet, depuis que madame Bonvalot avait annoncé son projet de voyage en Italie, aucun intérêt ne le retenait plus au château; et déjà il avait cherché un prétexte plausible pour motiver son propre départ.

— Ce n'est pas avec un congé honorable, répondit rudement le gentilhomme campagnard, c'est avec une cartouche jaune qu'on renvoie un flibustier de votre espèce, car vous n'êtes pas autre chose, entendez-vous, Monsieur le vicomte de Langerac! J'en ai appris de belles sur votre compte chez maître Huguenin.

— Monsieur! s'écria Pichot de plus en

plus blême, si je ne respectais vos cheveux blancs...

M. de Vaudrey s'arrêta brusquement, croisa ses bras sur sa large poitrine, et laissa tomber sur le chevalier d'industrie un regard si écrasant, que celui-ci, au lieu d'achever sa phrase distinctement, balbutia quelques mots inintelligibles, et s'éloigna en pressant le pas.

— Je serai au château à deux heures, lui dit alors le baron; ayez soin de déguerpir auparavant, ou sinon...

Il n'acheva pas non plus sa phrase, mais un geste significatif compléta sa pensée.

Tandis que le faux vicomte, à demi suffoqué par une rage impuissante, continuait

son chemin vers le château, M. de Vaudrey prit une ruelle qui conduisait à la maison de M. Bobilier, où il devait se retrouver avec Froidevaux afin de signer l'acte d'adoption rédigé pendant la matinée par le vieux juge de paix.

A deux heures précises, le baron, qui en toutes choses montrait une ponctualité militaire, était de retour au château.

— Eh bien ! lui dit Héraclius, qu'il trouva ainsi que la marquise dans le salon du rez-de-chaussée, où l'on se tenait d'ordinaire, Madame de Bonvalot a été inexorable.

— Elle est partie ? demanda M. de Vaudrey.

— Depuis plus d'une heure.

— Je regrette de ne m'être pas trouvé ici pour lui faire mes adieux.

— Je le regrette bien plus que vous, dit Madame de Châteaugiron qui semblait sincèrement affligée du brusque départ de sa mère.

— Ma femme, reprit le marquis, est persuadée que si vous aviez joint vos instances aux nôtres, madame de Bonvalot aurait consenti à rester; et elle vous en veut beaucoup de ne vous être pas trouvé là.

— Je crois, ma chère enfant, dit le baron, que puisque votre mère a résisté à vos prières et à celles d'Héraclius, à plus forte raison les miennes eussent-elles été inutiles; d'ailleurs, il ne s'agit pas sans doute d'une longue absence?

— Je ne sais trop qu'en penser, répliqua Châteaugiron, madame de Bonvalot a laissé échapper quelques paroles qui sembleraient annoncer l'intention de rester assez longtemps hors de France.

— Ce n'est donc pas à Paris qu'elle est allée?

— Mais pas du tout; elle va, nous a-t-elle dit, en Italie.

— En Italie?

— Et peut-être plus loin; car lorsque la manie des voyages vous prend à cinquante ans sonnés, il n'y a pas de raison pour qu'elle ne vous mène pas au bout du monde.

—Héraclius, il s'agit de ma mère, dit la

marquise avec un accent de reproche ; l'idée d'être séparée d'elle pendant longtemps peut-être me cause un véritable chagrin; j'avais tant espéré qu'elle se fixerait près de nous !

— Allons, mon enfant, ne vous chagrinez pas, l'Italie n'est pas aux antipodes. Si votre mère y reste trop longtemps, savez-vous ce que nous ferons? nous irons l'y chercher.

— C'est ce que j'ai déjà dit à Mathilde.

— Mais, reprit le baron en s'adressant à son neveu, n'as-tu pas aussi un autre départ à m'annoncer ?

— Vous savez donc déjà que Langerac nous a quittés ? répondit le marquis.

— Ah ! ah ! il est parti ?

— Il y a une demi-heure à peine.

— Et quel motif a pu l'engager à vous fausser compagnie si brusquement ?

— Une lettre qu'il a reçue de Paris.

— Ah ! vraiment ; une lettre qu'il a reçue de Paris ?

— On lui annonçait qu'un de ses parents, dont il est l'héritier, était à toute extrémité, et vous comprenez...

— A merveille. Un parent dont on est l'héritier et qui est à toute extrémité mérite bien qu'on quitte tout pour lui. C'est donc à Paris qu'est allé M. de Langerac ?

— Oui, mon oncle.

— En êtes-vous sûr? demanda madame

de Châteaugiron en arrêtant sur son mari un regard où perçait une incrédulité mêlée d'inquiétude.

— Comment si j'en suis sûr! Ne viens-je pas de le voir de mes propres yeux monter dans la voiture de Châlon-sur-Saône à Moulins, qui passe tous les jours au bout de la place?

— Il compte sans doute prendre à Moulins la diligence de Lyon à Paris? dit le baron.

— C'est en effet son intention.

— Puisque nous voilà sur le chapitre de M. de Langerac, reprit le gentilhomme campagnard avec une ironie contenue, fais-moi donc le plaisir de me dire où, quand et comment vous êtes devenus si bons amis.

— Où? à Paris. Quand? quelque temps avant mon mariage. Comment? comme on devient amis à Paris.

— C'est-à-dire, je suppose, un peu à la légère.

— Mon Dieu! la vie est si courte! s'il fallait tout approfondir...

— Tout, ce serait difficile; mais il me semble que l'amitié, par exemple, mériterait bien de faire exception et d'être prise au sérieux.

— Je vous prie de croire, mon oncle, que mon amitié pour Langerac est tout à fait sérieuse, et je suis sûr que de son côté...

— Avant tout, es-tu sûr qu'il soit véritablement un Langerac?

— A vrai dire, je n'ai pas encore songé à lui demander son acte de naissance ; mais personne, que je sache, ne lui a jamais contesté son nom ni son titre.

— Tu es bien convaincu, par conséquent, qu'il a le droit de prendre l'un et l'autre ?

— Tout ce qu'il y a de plus convaincu. Mais pourquoi me faites-vous toutes ces questions ?

— Parce que je suis bien aise de voir jusqu'à quel point ce drôle est parvenu à te rendre aveugle.

— Que voulez-vous dire ?

— Veux-tu savoir le véritable nom de ton ami Langerac ?

— Comment! le nom qu'il prend n'est donc pas le sien? dit la marquise avec une vivacité singulière.

— Ton ami Langerac, poursuivit le gentilhomme campagnard en regardant fixement son neveu, s'appelle Adrien Pichot.

— Adrien Pichot! répéta Héraclius qui fit un soubresaut sur son fauteuil.

— Comme j'ai l'honneur de te le dire.

— Mais c'est impossible, mon oncle; vous vous trompez bien certainement.

— Ainsi donc il n'est réellement ni gentilhomme ni vicomte? dit Mathilde qui semblait aussi charmée de ce qu'elle venait d'apprendre que son mari en paraissait stupéfait.

— Adrien Pichot, vous dis-je, ancien clerc chez maître Huguenin, avoué à Paris et maintenant faiseur de dupes; qu'en dis-tu, Héraclius?

— Je dis, mon oncle, que je vais faire seller un cheval et courir après la voiture de Moulins.

— Allons donc! fit le baron en haussant les épaules, est-ce qu'on court après de pareils drôles?

— Vous devez comprendre cependant qu'il m'est impossible de ne pas avoir une explication avec lui?

— L'explication a déjà eu lieu.

— Entre vous alors?

— Précisément.

— Et il a avoué?

— Je n'avais pas besoin de son aveu, car j'étais sûr de mon fait. Une personne qui l'a vu autrefois à Paris l'a reconnu devant moi.

Un regard significatif accompagna ces paroles, qui firent éclore une rougeur soudaine sur les joues du marquis.

— Alors cette lettre de Paris et ce parent mourant étaient autant de fables? dit la marquise, dont la physionomie exprimait une satisfaction sans mélange; et c'est en se voyant reconnu, c'est-à-dire démasqué, qu'il s'est décidé à partir?

— Ce n'est pas sans peine qu'il s'y est décidé, et il a fallu pour cela que j'employasse certains arguments aussi irrésistible que

ceux dont parle Basile, quoique d'une tout autre nature.

— Ainsi c'est à vous, mon cher oncle, que nous devons d'être débarrassés de cet odieux personnage?

— Vous êtes donc contente d'en être débarrassée?

— Ravie, enchantée, j'en conviens franchement. Il y a longtemps que je le soupçonnais d'être tout autre chose que ce qu'il voulait paraître, et de s'être introduit dans notre maison avec les intentions les plus perfides.

— Il faut vous dire, mon oncle, dit le marquis, que Mathilde a toujours éprouvé pour ce... Comment dirai-je?

— Pour ce chevalier d'industrie, mordieu! Est-ce que tu conserves à cet égard le moindre doute?

— Pour ce chevalier d'industrie, soit; ma femme a donc toujours ressenti pour lui une véritable antipathie.

— L'instinct féminin! fit le baron, il est un peu plus sûr que tout notre prétendu talent d'observation.

— Si vous m'aviez écouté, dit Mathilde à son mari, depuis longtemps vous auriez cessé vos relations avec ce dangereux personnage, et sous tous les rapports cela eût beaucoup mieux valu.

— Tout à l'heure, reprit M. de Vaudrey ne regardant attentivement la jeune femme,

vous venez de dire que ce drôle s'était introduit chez vous dans les intentions les plus perfides. Permettez-moi de vous demander ce qu'il faut entendre par là.

La marquise parut embarrassée et ne répondit rien.

— Pourquoi ne pas répéter devant mon oncle ce que tu viens de me dire? demanda Héraclius à sa femme.

— A moins que ce ne soit un secret d'Etat, ou, ce qui revient au même, un secret de ménage, dit le baron en souriant, vous pouvez m'admettre en tiers dans la confidence, je suis fort discret.

Châteaugiron prit sans doute pour un consentement tacite le silence que continuait de garder la marquise, car il reprit :

— Voici l'idée, selon moi, passablement déraisonnable que Mathilde s'est mise dans la tête depuis quelque temps, et qu'elle vient de m'avouer tout à l'heure seulement. S'il faut l'en croire, les assiduités de Langerac n'auraient eu d'autre but que la fortune de madame de Bonvalot.

— Peste ! fit M. de Vaudrey, une pareille capture a en effet de quoi tenter un corsaire de cette espèce. Deux ou trois millions, si je ne me trompe?

— Trois millions, au moins ! Langerac, si toutefois ma femme a lu dans son jeu, comme elle le prétend, se serait donc proposé tout uniment de déterminer madame de Bonvalot à commettre en sa faveur une de ces petites folies dont ne se préservent pas toujours les

femmes d'un âge mûr; à l'épouser, en un mot.

— Voilà qui me paraît beaucoup plus probable que la ridicule histoire dont m'a parlé Clarisse, se dit le gentilhomme campagnard, qui jugea inutile de communiquer cette réflexion à ses interlocuteurs; en fait de beaux yeux, un drôle comme ce Pichot doit s'amouracher avant tout des beaux yeux de la cassette.

— Cette folle idée s'est si bien implantée dans l'esprit de Mathilde, que tous mes raisonnements n'ont pu parvenir à la déraciner. Cela est arrivé au point que les choses les plus fortuites et les plus indifférentes en elles-mêmes portent maintenant ombrage à ma femme. Ne s'est-elle pas figuré, par

exemple, à propos de la coïncidence du départ de sa mère et de celui de Langerac, qu'il y avait là quelque chose d'arrangé entre eux, de convenu, de prémédité, une espèce de pèlerinage à Gretna-Green, en un mot?

—Vous exagérez, ou plutôt vous dénaturez mes craintes, dit Mathilde d'un air contraint; elles n'ont rien dont ma mère puisse s'offenser; il est vrai que je crois M. de Langerac, ou plutôt M. Pichot, capable des procédés les plus odieux; et c'est sur lui seul que sont tombés mes soupçons.

— Mais, demanda le baron à son neveu, ne viens-tu pas de nous dire que tu l'as vu monter dans la voiture qui va à Moulins?

— Oui, mon oncle, lui et ses bagages.

— Si madame Bonvalot va en Italie, elle a dû aller prendre le bateau à vapeur à Châlon-sur Saône?

— C'est en effet pour Châlon qu'elle est partie.

— En ce cas, mon enfant, vous pouvez être tranquille, reprit le vieux gentilhomme en s'adressant à la jeune femme, aux chemins, diamétralement opposés qu'ils viennent de prendre, ils n'ont aucune chance de se rencontrer, à moins qu'ils ne poussent mutuellement leur pèlerinage jusqu'à l'Océan Pacifique, ce qui n'est pas probable.

Une rumeur soudaine qui se fit entendre au dehors interrompit la conversation.

Les trois interlocuteurs s'approchèrent d'une des fenêtres avec une égale curiosité.

VII

La Brebis égarée.

Deux gendarmes à cheval venaient d'entrer dans la cour du château dont on avait refermé aussitôt la grille, car un attroupement nombreux, qui du reste n'avait rien d'agressif, se pressait sur leurs pas. La curiosité populaire avait pour objet, en cette circonstance, bien moins les cavaliers eux-

mêmes qu'un individu qui cheminait pédestrement et piteusement entre leurs montures, les mains liées par une forte corde dont un des gendarmes avait attaché l'autre bout à l'arçon de sa selle. Ce prisonnier si bien gardé n'était autre que Bancroche.

M. de Vaudrey, comme tous les hommes d'un esprit et d'un tempérament actifs, était assez curieux de sa nature ; il s'empressa donc de descendre dans la cour, et d'un signe appela près de lui Rabusson qui venait d'y entrer en même temps que les gendarmes.

— Où l'a-t-on arrêté ? demanda-t-il.

— A *l'Auberge-Rouge*, mon colonel, répondit l'ex-garde-chasse.

— Tu étais là ?

— Bien entendu, mon colonel ; je m'étais douté que le brigand se réfugierait dans cette auberge, qui est un vrai repaire, où il y a cinq cents cachettes ; mais il a eu beau y mettre toute la malice possible, nous avons été aussi fins que lui, et nous le tenons.

— Bien, mon garçon ; en contribuant à l'arrestation de ce bandit, tu as rendu à tout le pays un véritable service.

— En nous en revenant, j'ai vu une chose qui m'a paru louche.

— Quelle chose ?

— Je vous dirai d'abord, non colonel, que depuis que les deux gredins ont mis le feu au château, car ce sont eux qui l'y ont mis, sans aucun doute, je me défie de tout le

monde, et je vois des incendiaires partout. Voilà donc que sur la route, à une demi-lieue d'ici, j'aperçois la voiture de Moulins et celle de Châlon arrêtées nez à nez.

— Comment, nez à nez ?

— Côte à côte plutôt.

— Et c'est cela qui t'a paru louche ? dit le baron en souriant.

— Attendez donc, mon colonel. Dans le premier moment j'ai cru que les conducteurs voulaient échanger leurs chevaux comme ils font souvent, mais pas du tout : qui est-ce que je vois descendre tout à coup de la voiture qui va à Moulins ? le petit jeune homme blond logé au château.

— M. de Langerac ? demanda le gentil-

homme campagnard d'un ton qui annonçait l'éveil de sa curiosité.

— Oui, mon colonel; pour lors donc, voilà M. de Langerac qui descend de la voiture de Moulins et qui monte dans celle de Châlon.

— En vérité! tu es sûr de cela?

— Je l'ai vu comme je vous vois, mon colonel, puisque je n'étais pas à plus de trente pas.

— Et lui, t'a-t-il vu?

— Non, mon colonel.

— Continue.

— Pour lors, voilà qu'on transporte d'une impériale sur l'autre tout son bataclan de

voyage ; et puis : En route ! N'est-ce pas, mon colonel, que c'est fièrement louche ?

— En quoi donc ? dit M. de Vaudrey avec une feinte insouciance ; parce qu'il a plu à M. de Langerac de changer de voiture, ne vas-tu pas l'accuser d'être un de ces incendiaires que tu vois, dis-tu, partout ?

— Je ne prétends pas ça, mon colonel, ce serait trop fort. Mais je dis que M. de Langerac a voulu faire croire à M. le marquis qu'il allait à Moulins, tandis qu'au contraire il va à Châlon, et je soutiens que c'est louche ; car enfin, un homme qui ne manigance rien de mal va droit son chemin, et ne s'escamote pas comme ça lui-même au milieu de la grande route.

— Mathilde avait raison, se dit M. de Vaudrey en fronçant les sourcils, maître Pichot en veut sérieusement aux millions de la douairière, et il leur donne chasse en ce moment. Ce qu'il y a de plus piquant, c'est que c'est moi qui lui ai fourni le prétexte de départ qu'il cherchait sans doute. Allons, décidément je n'ai pas aujourd'hui la main heureuse ; pourvu qu'il soit encore temps de réparer ma sottise !

— N'est-ce pas, mon colonel, que cela vous paraît, comme à moi, diablement louche? reprit Rabusson, qui d'ordinaire n'était bien assuré de son opinion que lorsqu'il la voyait approuvée par son chef.

— Ne parle à personne de ce que tu viens de me dire, répondit le baron.

— Suffit, mon colonel.

— Tu vas remonter chez moi.

— A l'instant même, mon colonel.

— Tu diras à Claudine de me préparer à dîner sur-le-champ, et tu auras soin qu'on fasse manger l'avoine à *Valentin*.

— Vous allez donc faire une longue promenade, mon colonel, puisque vous voulez monter ce colosse de *Valentin?*

— Précisément. Pas un autre de mes chevaux ne serait capable de fournir, en m'ayant sur son dos, la course que je veux faire.

— Vous accompagnerai-je, mon colonel?

— Non. Je serai chez moi avant une heure;

ainsi, dîner et cheval, que tout soit prêt quand j'arriverai.

— Tout sera prêt ; mon colonel, dit Rabusson, qui, sur un signe du baron, s'éloigna aussitôt et se dirigea d'un pas rapide vers Châteaugiron-le-Vieil.

M. de Vaudrey venait de prendre un parti avec la promptitude qui caractérisait toujours toutes ses résolutions.

— Madame Bonvalot sera ce soir à Châlon, s'était-il dit ; Pichot, à son tour, y arrivera quelques heures plus tard ; pourvu que j'y sois moi-même avant le départ du bateau à vapeur, qui a lieu, je crois, à six ou sept heures du matin, je serai aussi avancé qu'eux. Ma voiture est hors de service, et il

n'est pas question d'en emprunter une à Héraclius, puisque je veux mener l'aventure à fin sans qu'il s'en mêle. Courir la poste avec mon embonpoint, c'est tuant ; et d'ailleurs, au milieu de la nuit, je trouverais tous mes drôles endormis. Le mieux donc c'est d'enfourcher *Valentin*, qui a les reins solides et qui m'a déjà porté plus d'une fois jusqu'à Châlon. Je ferai le voyage patriarcalement, au petit trot, car je n'ai pas envie d'éreinter mon cheval pour les beaux yeux de cette vieille folle ; et en arrivant j'aurai encore quelques heures pour me reposer avant le départ du bateau.

Ce programme, où les nécessités de l'action à accomplir et le bien-être de la personne agissante se trouvaient conciliés au-

tant que cela était possible, fut ponctuellement exécuté.

Le lendemain matin, à Châlon, M. de Vaudrey fut un des premiers passagers qui se présentèrent à bord du bateau à vapeur près de partir pour Lyon. Après en avoir visité le pont, les salons et jusqu'aux moindres recoins, et s'être assuré que ni Madame Bonvalot ni Adrien Pichot ne s'y trouvaient, il remonta sur le quai, alluma un cigare, se drapa à l'espagnole dans un grand manteau dont il avait eu soin de se munir, et attendit patiemment, en se promenant de long en large, les acteurs du drame dans lequel il avait résolu d'intervenir à la façon des dieux à machine de certaines tragédies antiques.

Au bout de quelques instants, le baron vit déboucher de la plus grande des rues qui aboutissaient au quai le chasseur de millions qu'accompagnait un commissionnaire chargé de ses bagages ; il se tint à l'écart et le laissa passer paisiblement ; mais dès qu'il le vit installé dans le bateau, il recommença sa promenade sans prendre aucune précaution pour éviter d'être aperçu.

— Maintenant, se dit-il, qu'il me voie ou qu'il ne me voie pas, peu m'importe. Voilà les communications coupées entre mes deux tourtereaux, et ils seront diablement habiles s'ils parviennent à se réunir malgré moi.

Adrien Pichot, qui, la veille au soir, était arrivé à Châlon quelques heures après la

douairière, c'est-à-dire fort tard, n'avait pas jugé à propos de se présenter en ce moment devant elle.

— Point d'étourderie, s'était-il dit; il ne s'agit pas d'effaroucher par un empressement d'écolier cette pudibonde quinquagénaire; la prudence exige que je ne fasse mon entrée en scène que sur le bateau; une fois embarqués tous deux, il n'y aura plus à s'en dédire, et il faudra bien qu'elle consente à ce que nous voguions de conserve jusqu'au port de l'hyménée.

Le vicomte de contrebande était tellement préoccupé de ses idées de mariage ou plutôt de fortune qu'il n'accorda aucune attention au gigantesque personnage enveloppé d'un manteau bleu, qui semblait monter une

faction mystérieuse sur le quai, vis-à-vis de la place où le bateau à vapeur était encore à l'ancre.

Après une attente assez longue, car depuis qu'il avait pris la position militaire que nous venons de décrire, la cloche du bateau avait déjà répété deux fois son appel, le baron vit enfin sortir d'un des principaux hôtels de la ville, l'héroïne du roman auquel il s'était promis d'ajouter un chapitre imprévu. Madame Bonvalot n'était accompagnée que de sa femme de chambre, espèce de soubrette-confidente, et d'un seul domestique en qui elle avait également une entière confiance. Le reste de ses gens était resté à Châteaugiron, où devait retourner la voiture qui l'avait amenée; plusieurs portefaix pliaient

sous le poids du nombreux bagage sans lequel, à l'instar de presque toutes les coquettes d'un âge mûr, elle ne se mettait jamais en campagne.

A la vue de l'intéressante douairière, M. de Vaudrey marcha droit à sa rencontre, après avoir eu soin au préalable de jeter son cigare et de lisser sa moustache. Une sorte de transformation semblait s'être opérée dans sa tournure et sur sa physionomie ; on eût dit que l'écorce parfois un peu rude du gentilhomme campagnard venait de s'écailler subitement, afin de laisser reparaître dans tout son lustre, la courtoisie élégante et cavalière de l'ancien officier de la garde royale.

— Madame, dit-il en s'inclinant de fort

bonne grâce, permettez à l'un de vos plus dévoués serviteurs de vous offrir son bras jusqu'au bateau.

— Comment! c'est vous, Monsieur de Vaudrey! répondit Madame Bonvalot, fort surprise de la rencontre ; quel hasard vous amène à Châlon?

— Je vous prie de croire, Madame, que ce n'est pas du tout un hasard, reprit le baron en s'emparant poliment du bras de la douairière.

— Vous avez donc des affaires ici?

— Pas la moindre affaire.

— Mais vous piquez ma curiosité, dit la douairière qui, en remarquant le change-

ment fort avantageux, selon elle, qui s'était opéré dans les manières du gentilhomme campagnard, crut devoir, de son côté, faire quelques frais d'amabilité ou plutôt de minauderie: ce n'est pas le hasard qui vous amène à Châlon, ce n'est pas non plus une affaire ; mais alors, qu'est-ce donc ?

— Le désir de vous faire mes adieux, Madame.

— En vérité! dit la douairière dont les yeux, subitement arrêtés sur le baron, exprimèrent une surprise qui n'avait rien de désagréable.

— Hier, quand vous êtes partie, je n'étais pas au château. Je n'ai pas voulu que ce contre-temps me privât du plaisir de vous

souhaiter un heureux voyage. J'ai donc monté à cheval sans prévenir personne, et me voilà.

— A cheval ! vous êtes venu à cheval ?

— Oui, Madame.

— Mais, si je ne me trompe, il y a une douzaine de lieues d'ici à Châteaugiron ?

— Tout autant, Madame, et je vous avoue qu'à mon âge, douze lieues à franc étrier...

— A franc étrier ! répéta la douairière d'un air d'admiration ; c'est un vrai tour de force que vous avez accompli là !

— Pas tout à fait, Madame, c'est une étape un peu longue, voilà tout ; et pour avoir le plaisir de causer quelques minutes avec vous

avant votre départ, j'aurais bravé une fatigue encore plus grande.

— Mais, baron, savez-vous que voilà un procédé fort aimable, fort galant, en un mot tout à fait chevaleresque !

Entre la coquette douairière et le gentilhomme campagnard il n'était plus, comme on le voit, question d'antipathie, et, d'un côté du moins, ce changement était sincère. Par un sentiment de vanité tout féminin, Madame Bonvalot savait plus de gré au baron d'avoir fait douze lieues pour venir lui dire adieu, que de s'être jeté à travers les flammes pour lui sauver la vie.

— Brave par caractère et habitué au danger, se disait-elle, il est probable qu'il se se-

rait exposé de même pour toute autre femme, tandis que c'est bien pour moi, expressément pour moi, qu'il a fait ces douze lieues à franc étrier. C'est vraiment un homme fort aimable quand il veut l'être, et j'avais contre lui des préventions injustes.

M. de Vaudrey et Madame Bonvalot marchaient tout en causant, et ils venaient d'arriver près du quai sans que le premier eût manifesté jusque-là la moindre intention de s'opposer à l'embarquement de la femme à laquelle il donnait le bras.

— Quoique j'aie quitté Châteaugiron quelques heures seulement après vous, dit-il alors, je puis vous donner des nouvelles de ce qui s'y est passé depuis votre départ.

— Comment ! encore du nouveau ? répondit la douairière d'un air d'enjouement ; en vérité, Châteaugiron est le pays aux aventures ; on y fait des émeutes, on y brûle les châteaux, on y commet des vols enjolivés de toutes sortes de circonstances romanesques ; qu'est-il donc arrivé encore ?

— Vous savez bien, ce jeune homme qui est arrivé au château presque en même temps que vous, et qu'Héraclius traitait en ami intime ? dit le baron d'un ton parfaitement dégagé.

— Le vicomte de Langerac ? répondit madame Bonvalot avec une vivacité qu'elle s'efforça aussitôt de cacher sous une affectation d'indifférence.

— Lui-même, Madame.

— Eh bien!.... il lui est arrivé quelque chose ?

— Une chose assez fâcheuse; pour lui, du moins.

— Une chose fâcheuse ! Et quoi donc ?

— Il a eu le malheur de perdre de la manière la plus inopinée son nom, son titre, enfin toutes les plumes de paon dont il avait jugé à propos de s'affubler.

— Que voulez-vous dire ? s'écria la douairière en fixant sur le baron des yeux effarés.

— En deux mots, Madame, reprit M. de Vaudrey avec un imperturbable sang-froid, il a été découvert et prouvé que ce prétendu

vicomte n'est en réalité qu'un véritable chevalier d'industrie....

— Un chevalier d'industrie !

— Bien connu de la police de Paris et d'une espèce encore plus dangereuse que les misérables qui ont tenté de vous voler votre cassette et de mettre le feu au château.

— Ah ! mon Dieu ! vous me faites peur ! dit madame Bonvalot dont le bras frémissait sur celui du baron ; le vicomte de Langerac un chevalier d'industrie ! Et vous dites que le nom qu'il porte n'est pas le sien ?

— Pas le moins du monde ; il s'appelle Pichot.

— Pichot ! fit la douairière avec un mou-

vement d'horreur; ah! mon Dieu! quel nom! Pichot!

— La parenté est digne du nom, reprit le gentilhomme campagnard, qui ne se fit aucun scrupule de recourir à son imagination pour achever d'écraser Adrien Pichot sous les circonstances aggravantes les plus capables de désenchanter une femme vaniteuse; son père, à ce qu'il paraît, est un artiste en chaussures de troisième ordre; sa mère est cuisinière, un de ses frères.....

— Ah! grand Dieu! quelle famille! interrompit madame Bonvalot en faisant un geste de dégoût; mais qu'a-t-il dit, le malheureux, quand il s'est vu démasqué? N'a-t-il pas essayé de se justifier?

— Vous pensez bien, Madame, qu'une fois l'identité constatée, toute discussion avec un pareil drôle était superflue ; la seule chose à faire était de le mettre à la porte ; et c'est moi qui me suis chargé de ce soin.

— Et il est parti ?

— Sur-le-champ.

— Sait-on où il est allé ?

— A Paris, sans doute, c'est là le rendez-vous général des flibustiers de son espèce. — Mais non, ajouta M. de Vaudrey en feignant une surprise soudaine, il n'est pas à Paris, puisque le voilà !

— Le voilà ! répéta la douairière d'une voix altérée ; ah ! mon Dieu ! où le voyez-vous donc?

— Là, répondit le baron en montrant le bateau à vapeur; n'est-ce pas lui que j'aperçois sur le pont, appuyé contre la galerie? Oui, c'est bien lui... je ne me trompe pas.... Tenez il nous regarde.

En ce moment, en effet, Adrien Pichot, debout sur l'arrière du bateau, contemplait avec une indicible stupeur le groupe qui venait de s'arrêter à l'entrée de l'embarcadère.

— Cet homme est un démon acharné à me poursuivre, s'était-il dit en reconnaissant M. de Vaudrey dans le colossal personnage à qui madame Bonvalot donnait le bras; quel tour infernal va-t-il encore me jouer?

— Quelle audace! dit de son côté la douai-

rière, lorsque d'un regard où la crainte et l'indignation semblaient se confondre, elle eut reconnu que c'était bien le faux Langerac qui l'avait précédée dans le bateau et semblait l'y attendre; il croit sans doute que j'ignore encore tout, et il espère... Ah! quelle horreur!

— Ma foi! Madame, reprit le baron avec un accent d'intérêt, je vous avoue que je ne suis pas très content que vous ayez ce Pichot pour compagnon de voyage. Qui sait si, furieux comme il doit l'être de se voir démasqué, il ne cherchera pas à se venger en vous jouant quelque tour de son métier! Si vous le permettez, je vais descendre avec vous sur le bateau, et je recommanderai au capitaine, que je connais, de le faire surveil-

ler attentivement ; car on ne peut prévoir ce qu'un pareil drôle....

— Non, c'est inutile, interrompit madame Bonvalot en s'attachant fortement au bras du vieux gentilhomme, je ne pars pas.

— Comment ! Madame, vous ne partez pas ?

— Voyager avec cet homme, j'aimerais mieux mourir ! — Georgina, continua la douairière en s'adressant à sa femme de chambre, fais reporter tous mes bagages à l'hôtel où nous avons passé la nuit ; nous ne partons plus.

— Quoi ! sérieusement, Madame ? demanda M. de Vaudrey.

— L'idée seule de me retrouver avec ce Pichot me donne la fièvre. Baron, je me mets sous votre protection, entendez-vous ? Si cet odieux personnage avait l'audace de quitter le bateau et de s'approcher de moi...

— Soyez tranquille, interrompit le vieux gentilhomme en souriant d'un air moqueur, il n'aura pas cette audace, et d'ailleurs, en fût-il capable, ce serait trop tard maintenant, puisque voilà le bateau qui se met en route.

En voyant les portefaix chargés du bagage de la douairière rebrousser chemin au lieu de descendre l'escalier de l'embarcadère, le capitaine, qui avait déjà pesté en lui-même contre la voyageuse en retard, venait en effet de donner le signal du départ.

— Ah ! je respire enfin ! murmura madame Bonvalot en voyant le bateau s'éloigner.

— Bon voyage, monsieur Pichot, cria M. de Vaudrey de sa voix tonnante, et en même temps il envoya du bout des doigts un adieu ironique à l'ancien clerc d'avoué qui, debout et immobile sur le pont, se tordait les mains de fureur en pensant aux millions qu'il laissait sur le rivage sans espoir probable de les rejoindre jamais.

VIII

Le retour au bercail.

Le soir du même jour, M. Bobilier et Froidevaux dînaient au château. Le marquis et sa femme avaient accueilli le jeune avocat avec un empressement aussi cordial que s'il eût été en réalité le fils du baron de Vaudrey. En se voyant comblé de prévenances et d'égards par un homme qu'il avait autrefois ac-

cusé d'orgueil, Georges, en dépit de ses opinions radicales, se sentait involontairement réconcilié avec l'aristocratie. Le moyen d'ailleurs de conserver du passé le moindre souvenir rancunier en présence de la charmante marquise de Châteaugiron qui, par anticipation, le traitait avec enjouement de cousin, et lui témoignait de la manière la plus gracieuse le désir de devenir l'amie de Victorine?

L'arrestation des auteurs présumés de l'incendie, l'étrange mésaventure du vicomte de Langerac, le départ de M. Grandperrin et de sa famille pour Charolles, et, plus que tout le reste, la mystérieuse conduite du baron de Vaudrey fournissaient à la conversation un texte intarissable.

— Je commence à être véritablement inquiète de notre bon oncle, répétait madame de Châteaugiron ; sorti à cheval sans dire où il allait, et point de nouvelles depuis vingt-quatre heures !

— Madame la marquise, dit le juge de paix, il n'y a pas l'ombre d'une inquiétude à concevoir; ce n'est pas la première fois que M. le baron s'absente ainsi à l'improviste. D'ailleurs il a prévenu hier son fidèle Rabusson qu'il ne reviendrait pas avant un jour ou deux.

— Se mettre en route seul, à l'entrée de la nuit, quelle imprudence ! reprit la jeune femme. C'est en vain que vous cherchez à me rassurer, monsieur Bobilier, je ne suis pas tranquille.

— Vous saurez, Messieurs, dit Héraclius en souriant, que la petite escapade de M. Bancroche et de M. Lamoureux a donné à ma femme la plus mauvaise opinion de notre pays; à ses yeux, le paisible département de Saône-et-Loire est une Calabre où chaque buisson cache son bandit, et elle voit déjà mon oncle au pouvoir de quelque Fra-Diavolo bourguignon.

— Madame, dit Froidevaux, qui sourit à son tour, votre inquiétude prouve que vous ne connaissez pas encore tout à fait M. de Vaudrey; si par impossible, il pouvait tomber dans une embuscade de brigands, ce sont ces pauvres brigands que je plaindrais, et non pas lui.

Des claquements de fouet réitérés et le

roulement d'une voiture se firent entendre dans la cour.

— Qui donc nous arrive là ? demanda le marquis.

— C'est la voiture de madame de Bonvalot, dit un des domestiques après avoir regardé par la fenêtre.

— Voilà un postillon qui ne sait pas son métier, reprit Héraclius ; il fait claquer son fouet comme s'il ne ramenait pas une voiture vide.

— Monsieur le marquis, la voiture n'est pas vide, dit le laquais ; je vois mademoiselle Georgina sur le siége, et voilà Jean qui ouvre la portière.

— Ma mère revient donc? s'écria Mathilde en se levant avec empressement.

Aussi prompt que sa femme, le marquis s'était déjà approché de la fenêtre.

— Mais c'est mon oncle! dit-il en reconnaissant le gentilhomme campagnard qui descendait en ce moment de la chaise de poste.

— Et voilà ma mère! quel bonheur! dit à son tour madame de Châteaugiron à la vue de la douairière qui sortait de la voiture en s'appuyant sur le bras que lui présentait galamment son compagnon de voyage.

— Voici deux convives sur qui nous ne comptions pas, mais ils n'en seront pas moins

les bienvenus, reprit le marquis presque aussi satisfait que sa femme.

Le dîner fut interrompu, et tout le monde alla au-devant des deux voyageurs. Madame Bonvalot expliqua en deux mots son retour imprévu par un de cesrevirements de caprice féminin dont personne n'a le droit de s'étonner; puis, avant de paraître à table, elle entra dans son appartement pour y opérer un de ces changements de toilette qui sont l'occupation principale et essentielle des coquettes sur le retour.

— Ma chère, dit-elle à sa fille qui l'avait accompagnée, et avec qui elle se trouvait seule, il n'est jamais trop tard pour reconnaître ses torts; je t'avouerai donc que mes préventions contre le baron étaient souverai-

nement injustes; c'est un homme charmant, mais charmant; et je m'y connais.

— Vous trouvez, ma mère? répondit la marquise un peu étonnée.

— Quand je te dirai, reprit la douairière d'un air épanoui, que, dans le seul but de venir me souhaiter un heureux voyage, il a fait la nuit dernière, la nuit, entends-tu bien? douze lieues à franc étrier; — douze lieues à franc étrier! répéta-t-elle avec emphase.

— En vérité! dit Mathilde, qui avait peine à s'expliquer la conduite du vieux gentilhomme.

— Voilà de ces procédés qui paraissent empruntés aux mœurs d'un autre âge, et dont, à quelques rares exceptions près, les

hommes d'aujourd'hui ont tout à fait perdu la tradition. Douze lieues à franc étrier pour venir dire adieu à une femme et tout au plus lui baiser la main ! Je ne me lasse pas de le répéter, c'est courtois, c'est galant, c'est chevaleresque; il y a là de l'Amadis ou plutôt du Galaor.

— Mon oncle m'a toujours paru un vrai représentant des anciens paladins, répondit la marquise, à qui le nouvel engouement de sa mère arracha un sourire, mais j'avoue que ce que vous venez de m'apprendre accroît encore la haute opinion que j'avais déjà conçue de lui.

— Et puis, quel homme distingué sous tous les rapports ! poursuivit la douairière avec un enthousiasme croissant ; les meil-

leures manières, de fort belles dents, plein d'usage et de tact, sachant son monde comme s'il ne l'avait jamais quitté, enfin la fleur des pois du faubourg Saint-Germain. Chose dont tu ne t'es peut-être pas encore aperçue, il a le pied et la main fort bien, ce qui est très remarquable chez un homme de cette taille; la conversation excessivement aimable d'ailleurs, spirituelle, enjouée, quelquefois même un peu vive, mais sans jamais offenser le bon goût; en un mot, le baron me paraît un cavalier accompli; grand seigneur jusqu'au bout des ongles qu'il a, par parenthèse, fort bien taillés; enfin, si ce n'était sa vilaine barbe... mais peut-être se décidera-t-il à la couper.

— Comment! interrompit la jeune femme

en riant, est-ce que vous lui avez demandé le sacrifice de sa barbe?

— Je t'avouerai, répondit madame Bonvalot avec une moue enfantine, que je suis décidée à lui faire la guerre jusqu'à ce qu'il l'ait rasée. Cette odieuse barbe à moitié grise donne à sa figure, fort régulière du reste, une expression rude et farouche, et je suis sûre que s'il la coupait, il paraîtrait rajeuni de dix ans.

— Plus vous me parlez, dit Mathilde gaîment, et plus je vois que M. de Vaudrey a fait des frais tout particuliers pour vous plaire.

— Mais je suis forcée d'avouer qu'il n'a pas tout à fait perdu ses peines, répliqua la

douairière en continuant ses minauderies. Je l'ai trouvé fort aimable, et j'ose croire que, de mon côté, je ne lui ai pas paru trop ennuyeuse. Bref, nous avons été en coquetterie réglée pendant tout le voyage, et les heures ont passé comme des minutes.

— Mon Dieu! se dit la jeune femme en souriant de sa pensée, pour peu que cet engouement continue, voilà ma mère éprise de M. de Vaudrey!

— Le baron est non seulement un causeur fort agréable, reprit madame Bonvalot d'un ton moins folâtre, il est aussi un homme très judicieux et très éclairé. Dans les intervalles de notre assaut d'amabilité, nous avons parlé choses sérieuses, politique, affaires, arrangement de vie; et je dois reconnaître

que sur plus d'un point il a modifié mes opinions, rectifié mes idées, changé ma manière de voir; enfin je ne puis te dire à quel point je suis satisfaite de notre entretien, et je pense que toi-même, quand tu en connaîtras les résultats...

— En vérité, vous piquez étrangement ma curiosité...

— Ne m'interroge pas; c'est une surprise que je veux te faire, à toi et à ton mari. Tout ce que je puis dire, c'est que je resterai à Châteaugiron tant que vous y séjournerez vous-mêmes.

— Ah! ma mère, voilà la plus agréable de toutes les surprises. Vous savez combien je désire que vous viviez avec nous!

— Il paraît, d'après ce que m'a dit ce cher baron, que le pays est moins triste et moins sauvage que je ne le supposais; il y a un fort bon voisinage, des châteaux, de la noblesse; nous avons déjà fait des projets délicieux: peut-être serait-il possible d'organiser pour cet hiver une petite troupe théâtrale et de monter quelques opéras; en attendant, nous avons la promenade à cheval, la chasse à courre. Quelle heureuse idée j'ai eue de faire emballer mon amazone! pourvu qu'on trouve ici des selles de femme convenables! Au bout du compte, s'il n'y en a pas, on en fera venir de Paris, mais ce sera toujours un retard dans nos plaisirs.

Tout en parlant de cette façon évaporée qui eût été à peine supportable dans la bou-

che d'une femme de vingt ans, madame Bonvalot avait essayé successivement devant la glace d'une toilette plusieurs bonnets plus ou moins surchargés de rubans et de dentelles, sans en trouver un seul qui parvînt à satisfaire la recrudescence de coquetterie dont elle se trouvait atteinte.

— Ma mère, je vous assure que ce bonnet que vous ôtez vous sied à ravir, lui dit la marquise en s'efforçant de cacher l'impatience dont elle ne pouvait se défendre.

— Tu trouves? en ce cas je le garde, répondit la douairière, qui, après s'être regardée encore assez longtemps dans la glace d'un œil de complaisance, se retourna tout à coup vers sa fille : — A propos, lui dit-elle, comme si elle fût subitement avisée de la

chose du monde la plus indifférente, je ne t'ai pas dit que nous avons vu à Châlon ce Pichot?

— Vous savez donc la belle histoire de M. de Langerac? répondit Mathilde, en examinant avec un intérêt fort vif la physionomie de sa mère.

— Sans doute. Le baron m'a tout raconté. Figure-toi donc qu'au moment où j'allais entrer dans le bateau à vapeur, nous avons aperçu sur le pont cet odieux personnage. Un serpent ne m'eût pas inspiré une horreur plus profonde, et mon désir de voir l'Italie s'est éteint comme par enchantement. Je frémis encore, quand je songe au désagrément auquel m'exposait le hasard de cette rencontre. Me vois-tu confiante et sans

soupçons, voyageant sur le même bateau que ce chevalier d'industrie? Un homme qui se nomme Pichot, et dont les parents... Ah! chassons ces pensées qui me salissent l'imagination! Me voilà prête, allons dîner. Le baron, qui a une santé de fer, doit avoir faim, et je serais désolée de le faire attendre.

Pendant cet entretien, M. de Vaudrey en avait eu un autre non moins confidentiel avec son neveu.

— Mon cher Héraclius, lui avait-il dit en s'étendant dans un vaste fauteuil avec l'abandon d'un homme qui vient de supporter une rude fatigue, tu as en moi l'oncle le plus précieux que le ciel puisse accorder à un simple

mortel ; et si, après ma mort, tu ne me fais pas élever quelque chose comme une statue dans un coin quelconque de ton château, je te proclame d'avance un ingrat.

— Je ne nie pas que vous méritiez en effet une statue, répondit le marquis avec un sourire de bonne humeur, mais j'espère bien que ce n'est pas moi qui vous l'érigerai et que vous nous enterrerez tous.

— Bah ! il ne s'agit pas de cela. Sais-tu ce que je viens de faire ?

— Non ; mais je vois à votre air que c'est quelque chose dont vous êtes content.

— Pardieu ! je serais bien difficile si je ne

l'étais pas. Écoute-moi donc et dis si je n'ai pas lieu de m'applaudir des résultats que j'ai obtenus dans ton intérêt, depuis hier soir.

— Dans mon intérêt, mon oncle ?

— Sans doute ; qui aurait réparé tes sottises si je ne m'en étais pas mêlé ? Écoute-moi donc, voici où nous en sommes : Primo, si Pichot a continué son chemin sur le Rhône aussi rapidement qu'il l'a commencé ce matin sur la Saône, il doit être en ce moment bien près d'Avignon...

— Près d'Avignon ! interrompit Héraclius d'un air étonné, mais c'est à Paris qu'il va.

Le baron haussa les épaules et expliqua en peu de mots le changement d'itinéraire du chevalier d'industrie.

— Ah ! le traître ! s'écria le marquis confus et outré d'avoir été si longtemps pris pour dupe par son perfide ami.

— Il n'est plus à craindre, ainsi ne nous en occupons plus : parlons de ton aimable belle-mère. C'est une femme, mon cher ami, au cou de laquelle il faut passer une chaîne garnie de fleurs, mais solide, sinon elle nous glissera entre les doigts un beau matin, elle et ses millions, ainsi qu'elle a déjà été sur le point de le faire hier.

— Je vous avouerai, mon cher oncle, que je n'ai jamais songé à la fortune de ma belle-mère ; ne sommes-nous pas déjà assez riches, Mathilde et moi ?

— Propos de jeune homme ! Vous êtes

assez riches, c'est fort bien ; mais vous aurez des enfants, beaucoup d'enfants, je l'espère, et alors tu ne trouveras plus que la fortune de Madame Bonvalot soit du superflu. D'ailleurs, que tu sois désintéressé ou non, ce n'est pas là la question ; j'examine la chose à mon point de vue et non au tien ; or, voici mon point de vue : en adoptant Froidevaux, je prive tes enfants de vingt mille livres de rente ; je leur dois donc une indemnité. Cette indemnité, je la leur aurai payée grande et large si je parviens à leur assurer les millions de ta belle-mère, et c'est ce que je ferai, mordieu ! La chaîne de fleurs dont je te parlais tout à l'heure, c'est moi qui me charge de l'attacher.

— Vous, mon oncle ?

— Moi-même, mon neveu. Si je te disais que ta belle-mère la porte déjà autour du cou sans s'en douter, cette susdite chaîne, et que les deux bouts en sont réunis dans la main que voilà ?

En disant ces mots, le baron étendit une des mains dont la douairière avait admiré pendant le voyage la forme aristocratique.

— Je sais, mon cher oncle, que rien ne vous est impossible, dit le marquis en riant, mais pourtant, enchaîner les variations capricieuses, les fantaisies romanesques et les velléités errantes de ma belle-mère me semble une entreprise...

— Écoute et juge, interrompit M. de Vaudrey : voici article par article ce que j'ai ob-

tenu de ta belle-mère depuis Châlon jusjusqu'ici : je crois que pour peu que nous eussions continué jusqu'à Paris, j'aurais eu la chance d'obtenir encore bien d'autres choses ; mais, à vrai dire, ajouta-t-il avec un sourire railleur, j'aime autant que le voyage se soit terminé ainsi.

Primo donc, ta belle-mère te dispense de devenir un homme politique, et par conséquent de prêter serment au gouvernement actuel : c'était un point auquel je tenais beaucoup, et que j'ai voulu fixer avant tout.

— Comment, mon oncle, vous avez obtenu de madame de Bonvalot....

— Elle te dégagera elle-même de la parole que tu lui avais donnée en véritable étourdi.

— C'est-à-dire en véritable amoureux. Mais par quel moyen avez-vous réussi ?

— En m'adressant aux sentiments vaniteux dont notre aimable douairière est surabondamment pourvue. J'ai fini par lui faire comprendre que, pour être quelque chose, un Châteaugiron n'avait pas précisément besoin de siéger au Palais-Bourbon ou au Luxembourg, et qu'il était assez inutile de se mettre en route lorsque, de fait, on était déjà arrivé. Mais j'ai remporté un autre triomphe plus décisif encore, et ici j'arrive à mon second article : secondo, madame Bonvalot renonce à être admise aux Tuileries !

— En vérité ! elle qui n'avait que le château en tête ! Comment avez-vous pu.... ?

— Je lui ai mis autre chose en tête, voilà tout. C'est toujours ainsi qu'il faut agir avec les femmes, car elles ont horreur du vide, et l'on ne parvient à leur arracher une idée folle qu'en la remplaçant aussitôt par une autre.

— Et, s'il vous plaît, mon cher oncle, à la place de sa passion effrénée pour les splendeurs des Tuileries, qu'avez-vous logé dans la tête de madame de Bonvalot?

— Le culte du malheur, mordieu! et l'amour de la légitimité, répondit gravement M. de Vaudrey.

— Bah! fit Héraclius stupéfait.

— Cela t'étonne? reprit le gentilhomme campagnard en haussant les épaules, tu es encore bien jeune, mon pauvre garçon!

— Comment! madame de Bonvalot est maintenant légitimiste? dit Châteaugiron en comprimant à demi un fol éclat de rire.

— Un peu plus que moi, je crois, et ce n'est pas peu dire.

— Mais c'est incroyable?

— C'est fort simple au contraire. Les opinions politiques des femmes ressemblent à leurs principes religieux ; c'est une affaire de sensibilité nerveuse bien plus que de raisonnement ou de conviction. Or les nerfs sont un clavier dont on tire les mélodies les plus diverses pour peu qu'on en connaisse le doigté ; ce doigté, je l'ai connu dans ma jeunesse, poursuivit le baron en souriant, et ma petite épreuve d'aujourd'hui m'a appris que je n'étais pas encore aussi rouillé que je le

croyais. J'ai donc prouvé à madame Bonvalot, par A plus B, qu'une femme de sa fortune, de sa position, de sa qualité (j'ai lâché le mot de qualité !), qu'une jeune et charmante douairière comme elle, en un mot, ne pouvait pas se dispenser d'être des nôtres ; je l'ai fait convenir que l'opinion légitimiste était fort élégante, fort distinguée, *fort bien portée*, comme disent les marchandes de modes ; puis, quand j'ai vu ses convictions ébranlées, j'ai fait jouer les touches sentimentales et mélancoliques, les souvenirs du passé, la fidélité chevaleresque, la religion du malheur. Bref, je l'ai convaincue, et la preuve, c'est qu'elle a fini par me demander si je trouvais que le blanc et le vert s'harmoniaient heureusement avec un teint légèrement coloré ; je me suis prononcé hardiment pour

l'affirmative, et voilà comment ta belle-mère est devenue légitimiste.

— Mais vous êtes sorcier ! dit le marquis en se remettant à rire de plus belle.

— Tertio, reprit le baron, comme je sais que la plus grande partie de sa fortune consiste en rentes sur l'Etat, ce qui me paraît sujet à plus d'un inconvénient en raison de la mobilité souvent fantasque de ses sentiments, je l'ai déterminée à acheter la terre de Mariencourt.

— La terre de Mariencourt ! s'écria le marquis d'un air ébahi.

— Oui, mon cher ami, la terre de Marien-

court, un petit placement de quatre-vingt mille livres de rentes en biens-fonds, des propriétés superbes qui touchent les tiennes de toutes parts, ce qui fait qu'en réunissant les deux domaines après la mort de ta belle-mère, tu te trouveras le plus riche propriétaire du département; alors je te permettrai peut-être de songer à faire du torysme.

— La terre de Mariencourt! répéta Héraclius, qui avait peine à revenir de son étonnement.

— Comme le château de Mariencourt tombe en ruines, il est décidé que ta belle-mère habitera Châteaugiron. De sorte que vous l'aurez, ta femme et toi, sous votre tu-

telle, et ce sera à vous d'écarter les adorateurs à la Pichot ; car il s'en présentera encore, *gardez-vous d'en douter ;* il y a tant d'oiseaux de proie par le monde, et les millions se sentent de si loin !

— Tout ce que vous avez fait là, mon cher oncle, est parfait et comblera les vœux de ma femme ; mais, encore une fois, comment vous y êtes-vous pris pour ployer ainsi à votre gré la volonté d'une femme... entre nous passablement rétive, déraisonnable et capricieuse ?

— J'ai tâché de me souvenir de ma jeunesse, et, ma foi, ajouta le baron en frisant cavalièrement sa moustache, je crois que je n'y ai pas trop mal réussi ; j'ai eu de forts

beaux moments, j'ai été très aimable, j'ai passablement plu. Enfin, je te dis ceci entre nous, j'ai quelque raison de croire que si, après avoir continué pendant quelque temps mon rôle d'homme séduisant, je finissais par mettre aux pieds de ton aimable belle-mère mon nom, ma main et ma couronne de baron, elle n'aurait pas trop de répugnance à les relever.

— Faites cela, mon cher oncle, et vous aurez mis le comble à toutes vos belles actions.

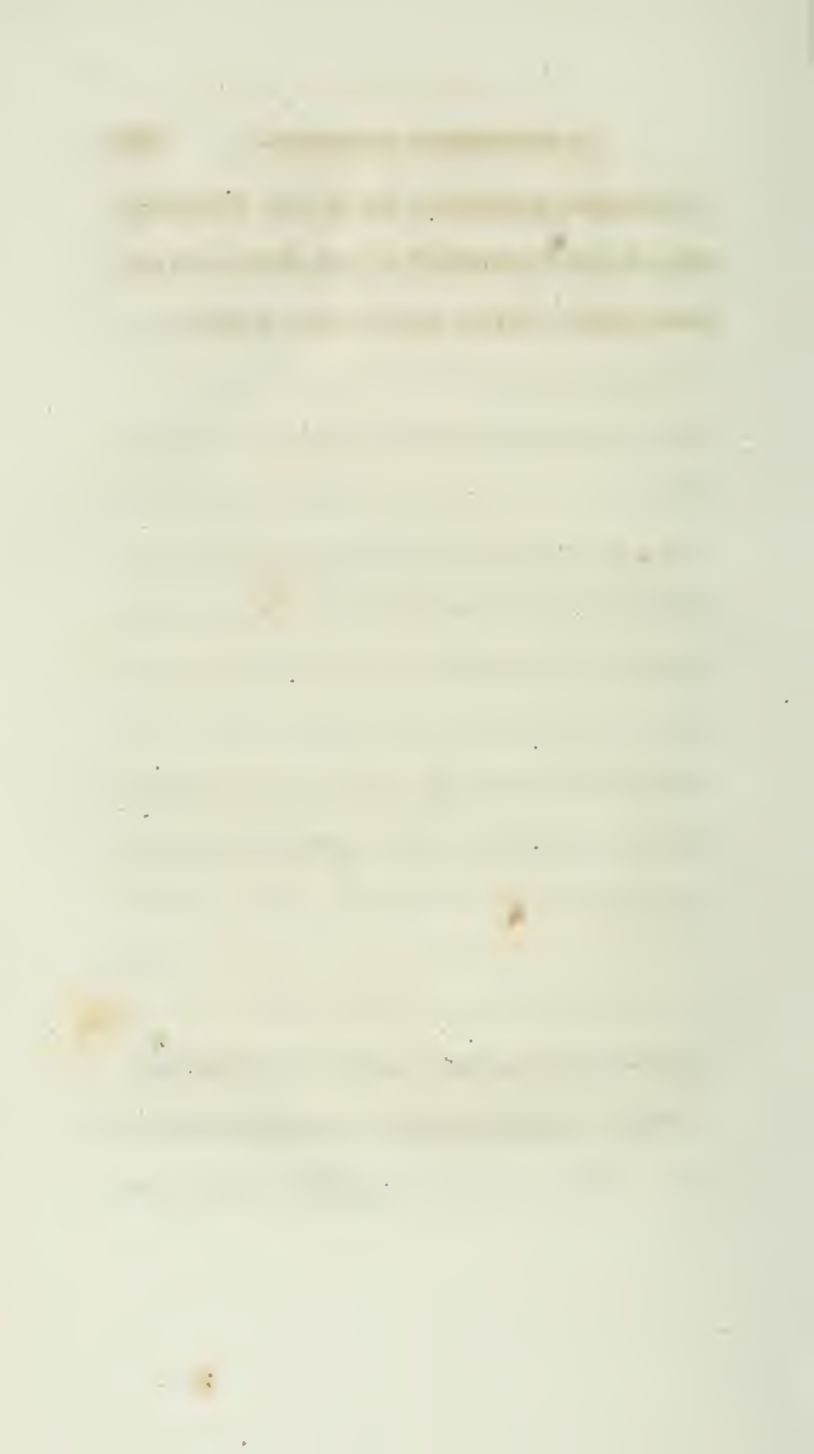
— Qu'est-ce que tu dis? s'écria brusquement M. de Vaudrey, que j'épouse ta belle-mère?

— De la sorte nous n'aurions plus à craindre qu'elle fit un jour ou un autre quelque ridicule mariage.

— Pardieu, sans doute, elle ne ferait pas un ridicule mariage, mais moi!..... Halte-là, mon garçon! Je veillerai de conserve avec ta femme et toi, dans l'intérêt de vos enfants futurs, à la garde des millions de la douairière, mais me marier avec cette vieille figure fardée, moi qui n'aurais eu qu'un mot à dire pour épouser cette charmante petite Victorine! mon dévoûment ne va pas jusque-là.

Un domestique vint avertir son maître que la marquise et sa mère venaient d'entrer dans la salle à manger.

— Bonne nouvelle! dit M. de Vaudrey, mes efforts d'amabilité m'ont donné un appétit d'enfer ; allons nous mettre à table!



IX

Conclusion.

Un an environ s'était écoulé depuis les évènements que nous venons de raconter.

M. Grandperrin, membre du conseil général du département de Saône-et-Loire, député de l'arrondissement de Charolles et chevalier de la Légion-d'Honneur, habitait Paris avec sa femme, quoique en ce moment

les Chambres ne fussent pas assemblées. Depuis son élection le maître de forges n'était revenu qu'une seule fois à Châteaugiron pour présider au mariage de sa fille avec Froidevaux; il prenait tellement au sérieux son nouveau rôle d'homme politique, le large ruban rouge qui décorait enfin sa boutonnière l'avait mis en si bel appétit de distinctions et d'honneurs, que Clarisse était facilement parvenue à obtenir qu'il fixât leur résidence à la source des faveurs et des grâces ministérielles. Pour tout dire, le député conservateur, héritant des visées de son ancien voisin de campagne, nourrissait le secret espoir d'arriver tôt ou tard à la pairie, rêve enchanteur, mais trop souvent chimérique dont se bercent au palais Bourbon tant d'honorables cervelles!

Tandis que son mari devenait l'effigie d'un homme politique, madame Grandperrin entrait fièrement et librement dans le rôle pour lequel la nature l'avait formée, et qu'un long séjour en province ne lui avait pas permis de jouer jusqu'alors, le rôle de femme à la mode. Une maladie de sa tante, qui habitait Paris, était venue lui fournir à propos un prétexte plausible pour se dispenser d'assister au mariage de sa belle-fille. Ainsi, grâce à la prudente intervention de M. de Vaudrey, aux vues ambitieuses de son mari et aux salutaires conseils de sa propre expérience, Clarisse n'avait pas revu Héraclius depuis leur séparation; et nous ne l'avouons pas sans regret, au milieu du tourbillon de la vie parisienne, les sentiments vindicatifs qui avaient succédé à son ancien amour com-

mençaient à leur tour à s'effacer ; à regret, disons-nous, car il y a encore de la passion dans certaines haines, tandis que le cœur lui-même semble s'anéantir lorsqu'a sonné l'heure de l'indifférence et de l'oubli.

Il y avait longtemps déjà qu'elle avait sonné à l'égard d'Adrien Pichot, cette heure implacable et fatale. Quoi qu'on ait pu dire de la durée des premières impressions, il en est des tendres souvenirs comme des étoiles, dont le rayonnement s'affaiblit à mesure que s'accroît leur éloignement. Dans la mémoire, de certaines femmes à l'âme ardente, mais mobile, les sentiments les plus dominateurs autrefois finissent par occuper un peu moins de place que n'en possèdent dans l'immensité du ciel ces astres de la treize cent quarante-

deuxième grandeur aperçus par Herschell : soleils de près, nébuleuses de loin.

Le premier amant de Clarisse, forcé de renoncer aux illusions dorées dont il s'était bercé si longtemps, poursuivait à Paris une de ces carrières aventureuses dont le terme ordinaire est la dégradation, la misère et quelquefois le châtiment.

Son compatriote et ennemi intime, Armand de Boisjoly, dont le savoir-faire administratif était de plus en plus apprécié par le gouvernement, venait d'être nommé sous-préfet dans un des départements de l'Ouest.

Bancroche et Lamoureux, condamnés aux travaux forcés à perpétuité comme incendiaires et voleurs, subissaient leur peine à Toulon.

Tous les autres personnages de cette his-

toire se trouvaient à Châteaugiron au momoment où nous reprenons notre récit.

Au premier étage d'une maison située à l'angle de la place du château et de la principale rue du bourg, presque en face de l'auberge du *Cheval-Patriote*, dans une chambre assez mesquinement meublée, en dépit de ses prétentions au titre de salon, une demi-douzaine de femmes, que le lecteur connaît déjà, se trouvaient rassemblées par un beau jour d'automne, vers quatre heures de l'après-midi. Le but de cette réunion était de fêter le retour de la maîtresse de la maison, madame Estèveny, arrivée la veille de Paris. De menues pâtisseries, du fruit, une jatte de crème frite composaient une espèce de *luncheon* à la mode de Bourgogne, où le thé se trouvait

remplacé, à la satisfaction générale, par une petite blanquette du crû qui, grâce au sucre candi, jouait le vin de Champagne, du moins sous le rapport de la mousse.

Parmi les invités brillaient, au premier rang, mademoiselle Bergeret, dont la dévotion redoublait chaque jour sans devenir moins hargneuse, madame Perron, toujours prude et revêche, et mademoiselle Ursule Chavelet, de plus en plus aigrie par son célibat involontaire. C'est dire que la conversation contrastait par sa malignité âcre avec les friandises douceâtres du goûter, et que chacune de ces aimables créatures mordait tour à tour dans le prochain d'aussi bon appétit au moins que dans les gâteaux.

— Ainsi donc, madame Estèveny, dit ma-

dame Perron en continuant l'entretien, vous avez vu à Paris madame Grandperrin, et vous n'avez pas eu lieu d'être satisfaite de son accueil ?

La docte buraliste de la poste aux lettres venait de faire le voyage de Paris pour solliciter une faveur administrative que le crédit de son vénérable ami, le membre de l'Institut, n'était pas parvenu cette fois à lui faire obtenir; et comme elle n'avait pas trouvé près de la femme du nouveau député de l'arrondissement autant d'appui qu'elle s'y était attendue, elle en avait conçu une rancune qui perça dans ses paroles.

— Vous m'avez mal comprise, répondit-elle; je n'ai pas dit que madame Grand-

perrin m'avait mal reçue, sous ce rapport je n'ai pas à me plaindre d'elle, j'ai dit seulement que certaines choses m'avaient engagée à mettre beaucoup de réserve dans mes visites, et enfin à les cesser tout à fait.

— Certaines choses! répéta Mademoiselle Chavelet d'un air d'avide curiosité, quoi donc?

— Madame Grandperrin, reprit Madame Estèveny en se pinçant les lèvres, m'a paru beaucoup trop entourée, beaucoup trop courtisée pour qu'une femme qui se respecte pût en faire sa société habituelle.

— Ainsi, dit vivement Madame Perron, je ne me trompais pas quand je vous disais

qu'en dépit de ses mines mélancoliques elle n'était au fond qu'une franche coquette, et que c'était l'occasion seule qui lui manquait?

— L'occasion! fit Ursule Chavelet en ricanant, mais il paraît qu'ici même, avant son mariage, elle ne lui a pas toujours manqué, et que M. de Châteaugiron en sait quelque chose.

— Oui, je conviens que dans le temps on a tenu des propos, dit l'indulgente cousine de M. Bobilier, mais il y a tant de mauvaises langues!

— Madame Giraud, reprit la buraliste, nous ne parlons pas du passé mais du pré-

sent. Si comme moi vous aviez vu Madame Grandperrin à l'Opéra, couverte de pierreries, un bouquet gros comme sa tête à la main, et décolletée de manière à me rendre honteuse pour elle, si vous aviez vu sa manière d'accueillir les hommes qui se relayaient dans sa loge, vous feriez comme moi, vous plaindriez ce pauvre M. Grandperrin.

— Plaignez-le tant qu'il vous plaira, dit mademoiselle Bergeret d'un ton aigre ; pour moi, il ne m'inspire aucune compassion : un homme qui ne met pas le pied à l'église trois fois par an!

— Je vous ferai observer, mademoiselle Bergeret, dit avec un accent doucereux

madame Perron, que l'impiété notoire de M. Grandperrin ne justifie pas pourtant la conduite de cette coquette.

— Qui vous dit le contraire? répondit brusquement la vieille dévote; le mari et la femme sont dignes l'un de l'autre, et je ne connais dans la famille que deux personnes qui vaillent encore moins qu'eux...

— Je crois les connaître aussi, dit Ursule Chavelet avec un haineux sourire.

— La fille et le gendre, reprit mademoiselle Bergeret en achevant sa phrase.

— Ah! par exemple, voilà qui est trop fort! s'écria la parente du juge de paix, dont

la bonté naturelle parut près de se révolter que vous ont fait M. de Vaudrey et sa charmante femme pour que vous en parliez ainsi ?

— Ah ! ah ! fit Mademoiselle Chavelet, qui partit d'un éclat de rire affecté, vous êtes donc du nombre des personnes qui prennent au sérieux le nouveau nom de M. Froidevaux ?

— Je suis du nombre des personnes qui donnent à M. Froidevaux le nom qu'il a le droit de porter, répondit d'un ton bref Madame Giraud, et pour peu que cela puisse vous être agréable, je suis toute prête à lui donner aussi son titre.

— Son titre ! quelle dérision.

— Oui, Mademoiselle, son titre ; il n'y a point de dérision là-dedans. M. Froidevaux est baron de Vaudrey, puisque cela convient à son père adoptif, et sa femme, une charmante et excellente personne, quoi qu'on puisse en dire, est tout aussi bien baronne que sa cousine, Madame de Châteaugiron, est marquise.

— M. Froidevaux cousin du marquis de Châteaugiron ! si ça ne fait pas pitié ! reprit Ursule Chavelet en affectant de hausser les épaules.

— Il est sûr que les deux ou trois brûlures qu'il a pu recevoir lors de l'incendie du châ-

teau lui ont été largement payées, dit Madame Estèveny, et je connais bien des gens qui se jetteraient volontiers dans le feu à ce prix.

— Cela est beaucoup plus aisé à dire qu'à faire, répliqua Madame Giraud ; pour moi, je suis d'avis que M. Froidevaux a mérité sa récompense, et que d'un autre côté tout le monde s'est parfaitement conduit, M. le marquis de Châteaugiron aussi bien que son oncle ! Quant à Madame la marquise, il ne peut y avoir qu'une voix sur son compte, et sans doute...

— Qu'on ne me parle pas de tous ces gens-là! interrompit la vénérable dévote d'un ton

acariâtre ; tous sans exception, ils sont le scandale et le fléau du pays !

— Le scandale et le fléau du pays ! répéta la cousine du juge de paix avec une sorte d'ébahissement ; mais vous n'y songez pas, mademoiselle Bergeret ; comment ! Madame la marquise de Châteaugiron et sa cousine, deux véritables anges de bonté et de vertu , la providenee des pauvres et des malades, sont le scandale du pays ! comment ! M. le marquis, M. le baron et M. Froidevaux sont le fléau du pays, eux qui emploient dans leurs domaines et à la forge des centaines d'ouvriers dont la plupart sans cela se trouveraient sans travail ! C'est vraiment pousser l'esprit de dénigrement trop loin.

— Ah ! je dénigre ! répliqua Mademoiselle Bergeret dont les petits yeux gris pétillèrent de courroux; ah ! je dénigre ! Eh bien ! je vais les passer en revue un à un, tous ces enfants de Bélial qui vous tiennent tant au cœur, et quand j'aurai réglé le compte de chacun, ces dames jugeront si, comme on vient de m'en accuser, j'y mets du dénigrement, ou si au contraire je ne suis pas cent fois trop indulgente.

Un profond silence s'établit, chose assez rare dans une assemblée de femmes pour qu'il soit permis de la faire remarquer, mais qui cependant se répétait toutes les fois que la venimeuse dévote annonçait qu'elle allait, selon son expression, régler le compte de quelqu'un. On savait alors que la curée de

médisance serait copieuse et savoureuse, et toutes les oreilles s'ouvraient pour y prendre part.

— Commençons par l'impie Héliodore, poursuivit mademoiselle Bergeret, qui avait l'habitude de désigner par cette injure biblique le baron de Vaudrey; n'est-il pas certain pour toutes les personnes de bonne foi que la coupe de ses iniquités déborde? Ce n'est point par un ressentiment personnel et parce qu'il a voulu me noyer l'an dernier, ainsi que mademoiselle Chavelet, que je dis cela; c'est pour rendre hommage à la vérité. Un homme qui par ses intrigues est parvenu à diviser notre commune en deux, afin de tyranniser tout à son aise les paysans de Châteaugiron-le-Vieil, au moyen de son digne acolyte

Rabusson, qu'il a fait nommer maire tout exprès pour cela !

— Quoi ! vous en voulez aussi à Rabusson? interrompit madame Giraud.

— J'en veux à tous les débauchés ; et qui mettrai-je dans le nombre, sinon ce Rabusson, qui, après avoir été l'amoureux de cette petite coquette de Virginie, qui a suivi à Paris sa digne maîtresse, en conte maintenant à cette autre effrontée de Georgina, la femme de chambre de madame Bonvalot? Je vous le demande, mesdames, n'est-ce pas un véritable scandale qu'un pareil libertin ait été nommé maire de la nouvelle commune ? Dans quel temps vivons-nous, bon Dieu !

— Mais, mademoiselle, dit madame Estèveny avec un sourire indulgent, il me semble qu'à la rigueur un homme peut avoir le goût de la galanterie et se montrer bon administrateur. On dit que les habitants de Châteaugiron-le-Vieil sont très contents de leur maire.

— Je le crois bien ! ils ne valent pas mieux que lui, reprit la vieille dévote d'un air grondeur; d'ailleurs le seul chef, le véritable monarque de la commune n'est-ce pas l'impie Héliodore? Ils ne jurent que par lui et regardent comme parole d'Evangile le moindre mot qui sort de sa bouche; un païen sans foi ni loi, qui ne manque pas une occasion de nous humilier!

— Mais enfin que reprochez-vous à M. le baron de Vaudrey? demanda la cousine du juge de paix.

— Comment! ce que je lui reproche? Et la magnifique fontaine qu'il a fait construire, tandis qu'ici nous n'avons que de l'eau de puits ou de l'eau de rivière! et la cloche qu'il a donnée à l'église d'en haut, cloche si scandaleusement grosse, que quand elle sonne en même temps que la nôtre, on n'entend plus celle-ci! et notre relique de saint Gontran qu'il nous a volée, sous le prétexte qu'elle avait été anciennement à Château-giron-le-Vieil! Ce que je lui reproche, mais ses infamies sautent aux yeux, et pour ne pas les voir, il faut être aveugle!

—Eh bien ! nous vous abandonnons M. de Vaudrey, dit la maîtresse de la maison; mais il me semble qu'il n'y a rien à dire contre M. le marquis.

— C'est-à-dire, au contraire, qu'auprès du neveu l'oncle est un petit saint. N'est-ce pas votre marquis de Châteaugiron qui est cause qu'on nous a ôté notre digne curé Dommartin? Pauvre cher homme ! ajouta la dévote en frottant le coin de ses yeux du bout de ses doigts décharnés , je n'y songe jamais sans qu'il me prenne envie de pleurer. On ne le remplacera pas de sitôt.

— Mais il me semble qu'il est déjà tout remplacé, dit madame Giraud, qui n'avait jamais partagé l'engouement de la vieille

fille pour M. Dommartin ; notre nouveau curé est bien certainement un des plus vénérables prêtres du diocèse, et on ne peut en dire que du bien.

— Un vieux gallican ! répliqua aigrement la dévote ; un monsieur *presto*, qui, lorsqu'on va se confesser, ne vous laisse pas le temps de parler et vous donne tout de suite l'absolution.

— Aimeriez-vous mieux qu'il vous la refusât?

— J'aimerais mieux qu'il m'écoutât, comme faisait ce pauvre cher curé Dommartin ; avec lui c'était un plaisir, je pouvais me dégonfler et lui dire tout ce que j'avais sur le

cœur ; et je suis sûre que je serais restée à son confessionnal des heures entières sans qu'il eût l'impolitesse de me dire comme fait ce vieux Maléchard : Abrégeons !... Comme si l'on se confessait pour abréger !

— Mon Dieu ! Mademoiselle, chacun a sa manière, reprit madame Giraud qui, partageant les opinions religieuses de son cousin Bobilier, tenait chaudement le parti du curé accusé de gallicanisme ; ce que vous venez de dire prouve seulement que M. Maléchard ne voit dans la confession que la confession elle-même et tient beaucoup moins que M. Dommartin à être au courant de la chronique du bourg.

— Comment, Madame, que voulez-vous

dire par là ? s'écria mademoiselle Chavelet d'une voix tremblante de courroux; que parlez-vous de chronique ? Est-ce à moi, par hasard, que vous prétendez appliquer une pareille expression ? Si je croyais...

— Mesdames, Mesdames, interrompit vivement madame Perron qui depuis quelques instants s'était approchée d'une fenêtre d'où l'on apercevait la place, le château, l'auberge du *Cheval-Patriote* et une partie de la grande-rue, venez donc, il paraît qu'il y a du nouveau.

— Quoi donc ? demanda madame Estèveny en se levant aussitôt, dans l'intention de prévenir, par un changement de conversation, la querelle près de s'engager entre

la vieille dévote et la cousine du juge de paix.

— Tout à l'heure, répondit madame Perron, plusieurs domestiques sont sortis du château et ont couru dans différentes directions comme s'il s'agissait de quelque chose de très pressé ; maintenant en voici un qui revient, et derrière lui j'aperçois M. Froidevaux et sa femme qui marchent aussi vite que le permet la grossesse de celle-ci.

— Madame la marquise va sans doute accoucher, dit madame Giraud avec un accent d'intérêt ; mon cousin Bobilier me disait encore ce matin qu'on s'y attendait de jour en jour.

— Et puis après ? dit d'un air hargneux la vieille dévote ; parce que cette marquise est grosse, est-ce une raison pour mettre le pays sens dessus dessous ? L'autre jour encore le premier accoucheur de Paris qui arrive en poste comme un ouragan, si bien que je n'ai eu que le temps de me jeter dans la boutique de Laverdun, et que *Pyrame* a failli avoir une patte écrasée par une des roues ; il en a été malade de peur pendant deux jours, le pauvre chérubin ! Si vous croyez qu'on peut voir de sang-froid de pareilles choses !

Au lieu d'écouter les doléances de la maîtresse de *Pyrame*, toutes les autres femmes s'étaient groupées aux fenètres pour voir passer le couple dont madame Perron venait de signaler l'approche.

Froidevaux et sa femme venaient d'arriver à l'angle de la place, vis-à-vis de l'auberge du *Cheval-Patriote*, devant laquelle Toussaint Gilles et Vermot se trouvaient en ce moment. L'ex-capitaine de pompiers et l'ex-greffier de la justice de paix (nous expliquerons tout à l'heure cette double mésaventure) leur adressèrent d'un air sombre un salut que le gendre de M. Grandperrin accueillit froidement par un léger signe de tête. Quoiqu'elle se trouvât elle-même assez près du terme qu'allait sans doute atteindre madame de Châteaugiron, Victorine, tendrement appuyée sur le bras de son mari, marchait avec une légèreté gracieuse que madame Giraud, de la fenêtre où elle s'était mise à l'affût ainsi que ses compagnes, ne put s'empêcher de faire remarquer.

— Il est impossible, dit-elle, de voir une plus belle grossesse.

— Comme si une grossesse pouvait jamais être belle ! répondit Ursule Chavelet avec l'âcre jalousie qu'inspire aux filles vieillissantes l'aspect d'une jeune et charmante maternité ; pour moi, je ne trouve rien de si disgracieux à voir qu'une femme en cet état.

— Ce n'est toujours pas notre chère baronne qui est disgracieuse à voir ; jamais elle ne m'a paru si jolie.

— Baronne ! dit la fille majeure en souriant comme une autre eût grincé des dents.

— Oui, baronne! répéta madame Giraud qui appuya emphatiquement sur ce mot; tout ce qu'il y a de plus baronne, et il faut que vous en preniez votre parti.

— Mon parti! Est-ce que vous croyez par hasard que je suis envieuse de madame Froidevaux? reprit Ursule d'un air de dédain qui cachait mal son amer dépit.

— Si vous êtes envieuse de la baronne de Vaudrey-Froidevaux! répondit la parente du juge de paix avec une ironie que n'eût pas laissé soupçonner la bonté naturelle de son caractère, et dont elle ne faisait usage que lorsqu'il s'agissait de défendre les gens qu'elle aimait contre des attaques injustes et haineuses; mais cela est peint dans vos yeux,

sur votre physionomie et dans vos moindres gestes ; vous lui enviez tout ce qu'elle possède, entendez-vous bien, ma chère demoiselle, tout, sans exception ; son titre, son nom, sa fortune, sa jeunesse, sa beauté, l'enfant qu'elle aura bientôt, et par-dessus tout le reste, son mari.

Foudroyée par cette véhémente sortie, mademoiselle Ursule Chavelet ne trouva pas un mot à répondre ; mais au fond de son cœur dévoré déjà de jalousie et de rancune, elle jura une haine éternelle à la femme qui venait d'y lire si bien.

Pendant ce temps, Toussaint Gilles et Vermot, toujours arrêtés devant la porte de l'auberge, échangeaient quelques paroles

dont on comprendra mieux la portée lorsqu'on connaîtra le changement survenu depuis près d'un an dans la position des deux membres du club patriotique de Châteaugiron.

X

Conclusion (Suite).

Le jour même où, grâce à l'habile coup de main de M. de Vaudrey, la douairière de Bonvalot était revenue au château, madame de Châteaugiron, heureuse du retour inespéré de sa mère, avait résolu de le célébrer par un acte d'amnistie. Sur ses instances, M. Bobilier avait dû jeter au feu le procès-

verbal dressé par lui contre les instigateurs de l'émeute. Ce n'était pas sans regret que l'irascible juge de paix s'était résigné à un sacrifice qui devait le priver du plaisir de la vengance ; mais comme après tout il lui restait pour fiche de consolation l'instruction judiciaire qu'il venait de commencer contre les auteurs présumés de l'incendie du château, il avait fini par consentir à se montrer clément ; encore y avait-il mis la même restriction mentale que la femme de Sganarelle.

— Soit, je leur pardonne, s'était-il dit, mais ils me le paieront, Toussaint Gilles et Vermot du moins, car tous les autres sont un tas d'imbéciles, indignes de ma colère.

Quelques jours après, sur la demande formelle et dûment motivée de son supérieur, le greffier Vermot fut révoqué de ses fonctions, et un peu plus tard, lors de la nouvelle élection des officiers des pompiers, Toussaint Gilles, à son tour, grâce à la puissante opposition organisée par le vieux magistrat au sein de la compagnie, perdit à la fois ses deux épaulettes, dont hérita Philippe Amoudru.

Animé par ce double triomphe, M. Bobilier alors prit l'héroïque résolution d'en remporter un troisième plus éclatant et plus décisif encore ; cette fois, il ne s'agissait de rien moins que de mettre à mal le club patriotique lui-même ; au lieu de le briser en faisceau, le vieillard, conformément au pré-

cepte d'Esope, le saisit dard à dard, et réussit ainsi à le rompre. Un achat assez considérable de sucre et de bougie, et la promesse qu'une pareille occasion de bénéfices se renouvellerait souvent, déterminèrent sans peine l'épicier Laverdun à renoncer aux honneurs improductifs de sa vice-présidence. Le boucher Gautherot ne résista pas davantage à l'assurance d'être le fournisseur en titre du château ; et Picardet enfin, plus vaniteux qu'intéressé, devint un des plus chauds partisans du marquis dès que l'influence du juge de paix l'eut fait nommer lieutenant des pompiers en remplacement de Philippe Amoudru, élevé lui-même au grade supérieur.

Au moment dont nous parlons, le club

patriotique se trouvait donc dissous de fait, et les seuls membres qui fussent restés fidèles à ses principes, peut-être parce qu'on n'avait rien fait pour les en détacher, Toussaint Gilles et Vermot, deux grands débris debout au milieu de cette ruine, en étaient réduits à se consoler entre eux.

— Nous sommes les derniers des Romains de Châteaugiron, disait d'un ton d'amertume l'ex-greffier, qui, comme on a pu le voir, se piquait d'érudition littéraire.

— Ils triomphent, les brigands! répondait l'ex-capitaine avec une rage concentrée; mais, patience, nous aurons peut-être un jour la république!

En cette occasion, la froide inclination de tête par laquelle Georges Froidevaux venait de répondre à leur salut, donna un aliment nouveau à l'humeur morose et atrabilaire des deux compagnons d'infortune.

— Il n'était pas si fier quand il venait plaider devant moi, dit Vermot en essayant de ricaner.

— C'est sa baronnie et sa fortune qui lui ont tourné la tête, répondit l'aubergiste du même ton.

— J'ai toujours dit que ce n'était pas là un vrai patriote ; il a suffi de quelques écus et d'un peu de fumée nobiliaire pour lui faire oublier ses anciens amis politiques.

— Les vrais patriotes ! dit Toussaint Gilles en souriant amèrement, à part nous deux, où sont-ils ?

— Il n'y en a plus, c'est vrai ; et j'ai raison de le dire, nous sommes les derniers des Romains.

— Quand je vois la servilité de tous ces brigands-là, qui dans le temps criaient plus haut que nous, il me prend des envies de décrocher mon sabre (car on m'a enlevé mes épaulettes, mais on ne m'a pas pris mon sabre) et de tout mettre à feu et à sang. Un Laverdun, qui, après avoir eu l'honneur d'être vice-président de notre club, a maintenant la bassesse de porter lui-même au château les pains de sucre qu'on lui achète !

Un Gautherot, plus vil encore, qui, lorsqu'on va chez lui chercher quelque morceau, met à votre nez les plus belles pièces de côté en disant effrontément : C'est retenu pour le château! Un Picardet, que je croyais pur et incorruptible comme moi-même, qui, depuis que les intrigues de ce vieux gueux de Bobilier l'ont fait nommer lieutenant, ne jure plus que par le château. Le château! ils n'ont que ce mot-là à la bouche, les lâches esclaves qu'ils sont! Vois-tu, Vermot, si je ne me retenais, je ferais une Saint-Barthélemy à moi tout seul.

— Il est sûr que d'assister à de pareilles infamies, cela vous fait prendre la vie en dégoût; il n'y a plus de patrie, mon vieux Toussaint Gilles, il n'y en a plus!

— Qu'est-ce que j'aperçois là-bas ? dit tout à coup l'aubergiste, des uniformes !

— Ce sont les officiers des pompiers, répondit Vermot.

Le Capitaine Amoudru, le lieutenant Picardet et les deux sous-lieutenants qui n'étaient autres que Laverdun et Gautherot, venaient de paraître à l'un des bouts de la rue ; ils étaient en grande tenue et marchaient deux à deux d'un air important et martial. En passant devant l'auberge du *Cheval patriote*, Amoudru laissa tomber un regard assez dédaigneux sur les deux démocrates ; mais leurs anciens amis politiques, soit remords de conscience, soit éblouisse-

ment de prospérité, évitèrent de les regarder.

— Hé ! Laverdun ! dit Toussaint Gilles en s'adressant à celui des quatre officiers qu'il supposait le moins en état de soutenir énergiquement une querelle, vous êtes bien fier aujourd'hui, que vous ne dites pas même bonjour à vos anciens amis.

— Je ne vous avais pas vus, répondit l'épicier en se retournant malgré lui.

— Où allez-vous donc comme ça si crânement ?

— Au château, dit Laverdun avec une certaine emphase.

— Il y a donc une mascarade au château ? dit l'ex-greffier d'un air railleur.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Parce que vous voilà tous en costume de carnaval.

— Il ne s'agit ni de carnaval ni de mascarade, reprit l'épicier d'un air de dignité offensée ; M. Bobilier vient de nous faire prévenir, ainsi qu'il l'avait promis, que madame la marquise est sur le point d'accoucher, et nous allons en corps chez M. le marquis, car nous voulons être les premiers à lui offrir nos félicitations.

— La lâcheté humaine peut-elle aller jus-

que-là ! s'écria Toussaint Gilles en enfonçant son menton dans sa cravate, tandis qu'il se croisait les bras par un geste farouche.

— Il me semble que je viens d'entendre le mot de lâcheté, dit Philippe Amoudru qui revint sur ses pas ainsi que ses deux autres compagnons, et regarda son ancien capitaine d'un air provocant.

— Et puis après ? demanda brusquement l'aubergiste.

— Si je croyais que le mot s'applique à moi, je vous prierais d'aller chercher votre sabre, puisque j'ai le mien, et nous irions nous expliquer dans les carrières du pré

Gibaud, entendez-vous ça, monsieur Toussaint Gilles ?

— Ce n'est pas de vous que je parlais, ainsi, fichez-moi la paix.

— Est-ce de moi, par hasard? demanda Gautherot qui prit une pose de capitan.

— Pas davantage.

— En ce cas, qui sait? c'est peut-être de moi? dit à son tour le lieutenant Picardet en appuyant fièrement la main sur le pommeau de son sabre.

— Je parlais à Laverdun, dit Toussaint Gilles, qui connaissait l'épicier pour le plus

débonnaire des quatre de beaucoup, et s'il n'est pas content, il n'a qu'à le dire.

— Vous entendez, sous-lieutenant? dit Philippe Amoudru en voyant que son inférieur gardait le silence.

— J'entends fort bien.

— Et vous ne répondez pas?

— Qu'est-ce que vous voulez que je réponde? Toussaint Gilles est de mauvaise humeur, voilà tout, et quand on est de mauvaise humeur...

— En ce cas, dit le capitaine avec un sourire méprisant, c'est moi qui vais répondre

pour vous. Monsieur Toussaint Gilles, poursuivit-il en regardant en face l'aubergiste, vous avez commandé la compagnie et vous ne la commandez plus; vous êtes vexé de vous voir *dégommé;* c'est tout naturel, mais ça ne vous autorise pas à tenir des propos sur mon compte et sur celui des autres officiers; je vous préviens donc que la première fois qu'il vous arrivera...

— Messieurs, Messieurs, interrompit vivement Laverdun, voilà M. Bobilier qui sort du château, et à la manière dont il gesticule en marchant, il paraît qu'il y a de grandes nouvelles; il n'est pas question de se disputer, allons au-devant de lui.

Le juge de paix venait en effet de traverser

le terre-plein qui séparait la cour de la place, et il s'avançait rapidement en agitant son chapeau avec l'action désordonnée d'un homme qu'une émotion excessive met hors de lui-même.

— Un garçon! cria-t-il d'une voix suffoquée lorsqu'il fut arrivé à portée d'être entendu.

— Qu'est-ce qu'il dit? demanda Picardet à son capitaine.

— Un garçon! Mesdames, un garçon! reprit le vieillard en s'adressant aux femmes, qui, de la fenêtre du salon de madame Estèveny, le regardaient avec une curiosité avide ; je n'ai pas le temps de monter pour

vous embrasser toutes, mais il faudra qu'avant ce soir vous en passiez par là.

— D'après ce que vient de dire M. le juge de paix, dit Laverdun avec l'emphase sérieuse qui caractérisait son langage, je parierais que madame la marquise vient d'accoucher d'un garçon.

Le magistrat, ivre de joie, n'avait pas ralenti sa marche, et il venait d'arriver près du groupe arrêté devant l'auberge.

— Messieurs, dit-il avec un accent de triomphe, *nuntio vobis gaudium magnum ;* il vient de nous naître un comte de Châteaugiron ! Comprenez-vous, Messieurs, la grandeur de cet évènement? Ainsi voilà un reje-

ton mâle qui sort de la vieille souche, et maintenant, je l'espère, l'illustre nom de Châteaugiron aura autant d'avenir qu'il a déjà de passé : c'est lui promettre une assez longue carrière. Un garçon! j'en perdrai la tête.

— Monsieur le juge de paix, dit Philippe Amoudru en prenant la parole au nom de ses collègues, nous partageons votre satisfaction, et, si vous voulez nous permettre de vous donner une poignée de main...

— Une poignée de main quand il vient de nous naître un comte de Châteaugiron! on s'embrasse, ventrebiche! on s'embrasse!

M. Bobilier se précipita dans les bras du

capitaine, puis dans ceux du lieutenant, puis dans ceux des deux sous-lieutenants ; enfin, arrivé devant Toussaint Gilles, il fit un mouvement machinal comme pour continuer la tournée jusqu'au bout, mais l'aubergiste républicain se rejeta brusquement en arrière de l'air le plus renfrogné.

— Dieu me pardonne, dit le vieillard avec un rire de bonne humeur, car il était trop heureux pour ne pas prendre tout gaîment, s'il m'avait laissé faire, je crois que j'allais aussi l'embrasser. Il faut que la joie m'ait rendu fou !

— Monsieur le juge de paix, reprit le capitaine des pompiers, vous voyez que nous y mettons de l'empressement. Aussitôt avertis,

aussitôt sous les armes. Pensez-vous que nous pouvons maintenant aller offrir nos félicitations à M. le marquis ?

— Bien certainement ; il sera charmé de vous voir, et je vous présenterai moi-même. Mais c'est M. de Vaudrey qui se fait attendre. On est allé le prévenir cependant, et il devrait déjà être ici. Dans mon impatience de lui annoncer la grande nouvelle, j'étais sorti pour aller au-devant de lui, et si vous vouliez m'attendre un instant...

— M. de Vaudrey ? interrompit Gautherot, justement le voici.

En ce moment, en effet, le gentilhomme campagnard, marchant d'un pas à faire deux

lieues à l'heure, venait de sortir d'un sentier qui était le chemin le plus direct pour aller à Châteaugiron-le-Vieil et aboutissait à la grande rue. Le fidèle Sultan l'accompagnait; quant au domestique qui était allé le prévenir, ne pouvant soutenir le train dont le baron s'était mis en route, il avait pris philosophiquement le parti de rester en arrière.

— M. de Vaudrey a son chien avec lui, dit Picardet en regardant d'un air railleur son collègue Laverdun.

A la vue du dogue colossal qui lui avait donné naguère une si rude accolade, l'honnête épicier, peu confiant dans le sabre qu'il portait au côté, sentit courir un frisson dans

ses veines, mais il finit par se rassurer après avoir fait cette réflexion judicieuse :

— Je suis en uniforme, il ne me reconnaîtra pas.

Tandis que M. Bobilier, dont l'allégresse avait paru redoubler en apercevant le baron de Vaudrey, s'empressait d'aller à sa rencontre, Toussaint Gilles poussa Vermot du bras et lui dit à demi-voix :

— Rentrons ; la joie insolente de ces aristocrates me donne envie de les pulvériser tous, et je finirais par n'être plus maître de moi; ainsi rentrons, c'est plus prudent.

— Oui, rentrons, car moi-même j'ai peine

à me contenir, répondit l'ex-greffier, non moins courroucé que son ami politique; allons boire une bouteille à leur confusion.

— Ils triomphent avec leur bambin qui vient de naître, comme si un pareil embryon valait la peine qu'on s'occupât de lui!

— Qu'ils triomphent! un jour peut-être notre tour reviendra!

— Vermot, j'en accepte l'augure; oui, peut-être un jour nous aurons la république, et alors...

Toussaint Gilles n'acheva pas sa phrase, mais son poing levé vers le château sembla le vouer, lui et ses habitants, le cas prévu

échéant, à l'extermination la plus impitoyable.

Les deux clubistes, on pourrait dire le club tout entier, puisqu'ils le composaient à eux seuls désormais, entrèrent dans l'auberge d'un pas tragique et en refermèrent la porte avec fracas.

— Ça aboie, mais ça ne mord pas, dit Philippe Amoudru, qui salua leur retraite par un éclat de rire ironique.

En remarquant la pantomime désordonnée du juge de paix, dont le chapeau continuait de remplir l'office de télégraphe, M. de Vaudrey avait pressé le pas.

— *Pends-toi! Crillon*, lui cria M. Bobilier lorsqu'ils furent assez près l'un de l'autre pour pouvoir s'entendre.

— Et pourquoi diable faut-il que je me pende? demanda le baron, dont la physionomie annonçait une curiosité mêlée de quelque inquiétude.

— Parce qu'il nous est né un garcon, et que vous n'étiez pas là, reprit le vieillard d'une voix éclatante; un gros garçon! un superbe garçon!! un magnifique garçon!!!

— Un garçon!... Alors, vive le Roi!.... Ah! qu'est-ce que je dis donc là? poursuivit l'incorrigible carliste en se reprenant; on aurait pu m'entendre et croire que je me ral-

liais au gouvernement. C'est vive le comte de Châteaugiron ! que je voulais dire.

— Oui, vive le comte de Châteaugion ! s'écria M. Bobilier en agitant son chapeau avec un redoublement d'enthousiasme.

— Vive le comte de Châteaugiron ! répétèrent en chœur les officiers des pompiers.

— Vive le comte de Châteaugiron ! cria à son tour madame Giraud, de la fenêtre qu'elle n'avait pas quittée.

Dans le salon de madame Estèveny, mademoiselle Bergeret et mademoiselle Ursule Chavelet protestèrent par un hargneux murmure contre ces acclamations répétées, et

en même temps, du fond de l'auberge où ils s'étaient retirés, Toussaint Gilles et Vermot entonnèrent, protestation plus discordante encore, le refrain de *la Marseillaise.*

— Monsieur le baron, dit le vieux juge de paix, ému jusqu'aux larmes en voyant que le vœu qu'il venait de former pour la longue vie du nouveau-né avait trouvé plus d'un écho, j'ai une faveur à vous demander.

— Tout ce que vous voudrez, mon cher Bobilier; aujourd'hui, ce n'est plus comme le jour de l'arrivée d'Héraclius; je n'ai rien à vous refuser.

— Permettez-moi de vous embrasser.

— De tout mon cœur, mordieu ! dit le baron en se baissant avec empressement pour recevoir l'accolade du vieillard. Allons, mon ami, il ne s'agit pas de pleurer, mais d'être joyeux.

— Mais c'est à force d'être joyeux qu'il me vient des larmes dans les yeux, répondit M. Bobilier qui s'efforçait en vain de maîtriser son attendrissement ; dernièrement je croyais m'apercevoir que je vieillissais, mais en ce moment il me semble que je viens de signer un nouveau bail.

— Et ce sera, je l'espère, un bail emphytéotique... Ainsi tout s'est bien passé !

— A merveille ! Monsieur le baron.

— Ma nièce va bien ?

— Aussi bien qu'on peut le désirer ; et heureuse d'avoir un fils ! heureuse ! Mais si c'est possible M. le marquis est encore plus content.

— Il me tarde de les embrasser tous deux; allons au château.

Après avoir reçu les félicitations des officiers de pompiers et les avoir invités à venir avec lui, M. de Vaudrey, toujours accompagné du juge de paix, se dirigea vers le château ; mais lorsqu'il fut arrivé à l'endroit de la place d'où l'on pouvait voir Châteaugiron-le-Vieil, il s'arrêta. Ses compagnons l'imitèrent, et, dirigeant les yeux à son exemple

vers la terrasse de sa maison, ils y aperçurent un groupe au milieu duquel ils reconnurent facilement à sa taille presque gigantesque le maire Rabusson, qui, armé d'une longue-vue, semblait suivre tous les mouvements du baron.

M. de Vaudrey mit son chapeau au bout de sa canne, qu'il leva verticalement par un geste semblable à celui qu'exécute un officier supérieur pour ordonner aux tambours de son bataillon de battre un ban.

Le groupe auquel était destiné ce signe télégraphique se rompit à l'instant en deux fractions qui se précipitèrent avec une égale promptitude vers les coins de la terrasse, d'où s'élevèrent presque aussitôt deux nua-

ges de fumée. Une seconde après, une double détonation retentit bruyamment, répétée au loin par les échos des collines ; c'étaient *Jean-Fracasse* et *Réveille-Matin* qui commençaient de célébrer à leur manière la naissance du comte de Châteaugiron.

— Pourvu que ces coups de canon ne fassent pas peur à madame la marquise? dit M. Bobilier avec une légère inquiétude.

— Allons donc ! les marquises de Châteaugiron sont toujours braves ; c'est connu depuis longtemps.

— C'est vrai, reprit le juge de paix ; je me rappelle même qu'en octante-trois, lorsque feu M. le prince de Condé vint dîner et cou-

cher à Châteaugiron, lors de son voyage en Bourgogne, madame la marquise Rengarde donna le signal des salves en mettant de sa propre main le feu à *Jean-Fracasse.*

— Vous voyez donc bien qu'il n'y a pas le moindre danger. D'ailleurs, ma nièce est prévenue : douze coups pour une fille, cent et un pour un garçon.

— Cent et un ?

— Tout autant ; n'est-ce pas notre dauphin, à nous ?

— C'est trop juste, Monsieur le baron ; mais comment sauront-ils là-haut s'ils doi-

vent tirer cent et un coups ou seulement douze ?

— Et le chapeau que j'ai mis au bout de ma canne ?

— Cela voulait donc dire : Un garçon ?

— Précisément. La canne seule, une fille ; la canne et le chapeau, un garçon.

M. de Vaudrey et ses compagnons avaient continué leur marche vers le château ; au moment d'entrer dans la cour, le juge de paix dit au baron en souriant avec malice :

— Nous allons avoir un beau baptême ;

mais je connais une personne qui y joindrait volontiers un mariage.

— Qui ça, mauvaise langue? demanda le gentilhomme campagnard, qui à son tour ne put s'empêcher de sourire.

— Votre future commère, monsieur le baron.

— Madame Bonvalot?

— Tout le monde s'aperçoit qu'elle meurt d'envie de devenir baronne de Vaudrey, et il est certain que vous n'auriez qu'un mot à prononcer...

— Peut-être, mais du diable si je le pro-

nonce jamais. Je puis dire cela à vous, mon cher Bobilier, car vous êtes le plus fidèle ami de notre famille ; si je fais un petit doigt de cour à l'aimable douairière, ce n'est pas, je vous prie de le croire, que j'y prenne le moindre plaisir, mais c'est parce que je ne verrais pas sans regret sa fortune échapper aux enfants d'Héraclius. C'est une vraie colombe, cette chère grand'mère, le cœur tendre et l'aile inquiète ; or, comme je n'ai pas envie qu'elle s'envole un beau matin et s'aille faire croquer, elle et ses millions, par quelque épervier du genre de maître Pichot, je lui ai attaché à la patte un fil qu'elle ne rompra pas, dût le diable s'en mêler. Lui plaire, fort bien ; mais l'épouser, allons donc!

M. de Vaudrey et le juge de paix, toujours suivis des quatre officiers de pompiers, entrèrent en riant au château ; mais nous ne les y suivrons pas, car que nous reste-t-il à raconter? une scène de bonheur sans mélange. Or si le bonheur est doux à éprouver, chacun convient qu'il est assez fade à décrire. Heureux, a-t-on dit, les peuples dont l'histoire est ennuyeuse! Puissent les lecteurs de notre ouvrage ne pas parodier cet axiome en disant : « Ennuyeux les romans « dont le dénoûment est heureux! »

FIN.

TABLE

DU SIXIÈME VOLUME.

—

Chap. I. La double enquête. 1
II. La demande en mariage. 57
III. La demande en mariage (*suite*). 77
IV. Un article du Code civil. 101
V. La méprise. 125
VI. Les deux départs. 157
VII. La brebis égarée. 187
VIII. Le retour au bercail. 217
IX. Conclusion. 251
X. Conclusion (*suite*). 283

Imprimerie de E. Depee. — Sceaux (Seine).





